

MAGASIN PARISIEN,

ECHO DE LA PRESSE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

PARIS, 25 NOVEMBRE 1842.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION. — A PARIS, il suffit, pour recevoir le Journal, d'en faire la demande par LETTRE AFFRANCHIE. L'Administration fait ensuite transporter, à domicile, au fur et à mesure, le prix de chaque numéro (30 CENTIMES) ; et les souscripteurs sont priés de le faire acquitter, autant que possible, par leurs concierges, comme cela se pratique pour un port de lettre, afin d'accélérer le service de distribution ; et restent d'ailleurs libres d'interrompre leur souscription quand bon leur semble, et sans préavis préalable de leur part.

Les Numéros anciens se paient double.
On peut aussi s'abonner pour Paris, si l'on veut s'éviter la peine de payer en détail.
On ne s'abonne pas pour moins de six mois.
DANS LES DÉPARTEMENTS, on ne peut recevoir le Journal par la Poste qu'en s'abonnant.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
PARIS. { Pour six Mois. . . 11 FRANCS. } DÉPARTEMENTS. { Pour six mois. 15 FRANCS.
 { Pour un An. 21 FRANCS. } { Pour un an. 29 FRANCS.

SOMMAIRE.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — HAMBOURG, sa constitution politique, histoire de son dernier incendie. — DE L'INDE BRITANNIQUE, et du régime administratif et judiciaire qui la régit. — HÉLÈNE VAILLANT (fin). — ELISA WIDMER. — SOUVENIRS D'ANGLETERRE. — LA JEUNESSE D'ERIC MENWED. — ARIÈTES. — LE TREMBLEMENT DE TERRE DE ST.-DOMINGUE. — SÉANCE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES. — FAITS DIVERS.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

HAMBOURG.

SA CONSTITUTION POLITIQUE. — HISTOIRE DE SON DERNIER INCENDIE.

(Suite et fin.)

Quand on se fut décidé à abandonner au feu les constructions avoisinant le *Muhlenbrucke* (Pont des moulins), on s'efforça de concentrer du moins l'incendie dans leurs limites. La première mesure qu'on proposa pour atteindre ce but, fut de faire sauter toutes les maisons situées entre la banque et un espace libre occupé autrefois par le monastère de Saint-Jean ; mais si cette opération avait pu être exécutée avec autant de rapidité qu'elle fut conçue, on eût pu encore sauver plus d'un tiers de la cité, l'église Saint-Pierre et de nombreux édifices publics, qui devinrent plus tard la proie des flammes. Un commencement d'exécution eut bien lieu ; on fit sauter quelques maisons et on pratiqua même une éclaircie à travers le pâté de maisons jusqu'à *Grosse Johannisstrasse*, mais trop étroite et trop peu considérable pour qu'elle pût être utile. La poudre manqua avant qu'on pût l'élargir, et ce fut inutilement qu'on envoya des messagers sur messagers en réclamer de nouvelles provisions. Dans ce moment critique, M. Lindsey fut obligé de se rendre en personne à l'Hôtel de ville où le sénat avait transféré ses séances, afin d'obtenir la quantité de poudre dont il avait besoin. Dans cette course, notre compatriote recruta cinq matelots danois du brick de guerre l'*Altona*, qui le suivirent sur le théâtre de l'incendie, portant sur leurs épaules les barils de poudre enveloppés dans des draps mouillés. Mais le feu n'avait point attendu son retour. Pour éviter le théâtre de l'incendie qui se trouvait entre la Banque et l'Hôtel de ville, il fallait faire un détour considérable ; et l'on perdit par là plus d'une heure. Elle n'était pas expirée, que déjà les flammes avaient prévenu les effets de la poudre, et s'étaient emparées de la proie qu'on aurait sans cela pu leur disputer.

L'incendie, s'étendant en ce moment sur la droite et sur la gauche, atteignit sa plus large circonférence. Les maisons qui brûlaient en même temps, n'occupaient pas un espace moindre d'un demi-mille ; et on peut évaluer à environ un mille l'extrême longueur du terrain occupé par l'incendie avant que l'on ne s'en rendit maître.

La nouvelle Bourse, noble édifice de construction toute récente, et dont l'inauguration n'avait eu lieu que l'automne précédent, se trouvait maintenant tout près du cœur même de l'incendie ; mais grâce aux efforts bien dirigés d'unes bourgeois de Hambourg les plus énergiques et les plus habiles, et que favorisaient d'ailleurs la solide construction de l'édifice et l'espace libre qui l'entourait, on parvint à le sauver. Ce ne fut pas toutefois sans d'extrêmes difficultés, car le cuivre de la toiture devint un moment assez chaud pour brûler les chaussures des individus occupés à le protéger.

Passant des deux côtés de la nouvelle Bourse, l'incendie continua à marcher en avant et à gagner toujours du terrain ; mais heureusement, avant que les flammes pussent atteindre la partie de Hambourg qu'on appelle la *Nouvelle Ville*, les ingénieurs réussirent à arrêter, dans cette direction, les progrès de la dévastation. On parvint à sauver la Nouvelle ville au moyen d'une série d'explosions pratiquées sur deux points extrêmes : l'une, dans un endroit appelé *Grasskeller*, où toute une rangée de maisons fut détruite (cette opération fut admirablement exécutée sous la direction de l'ingénieur en chef, par M. Thompson. On vit alors, en effet, les maisons tomber les unes sur les autres, comme eussent pu faire des châteaux de carte). L'autre série d'explosions avait lieu à l'angle formé par le vieux et le nouveau *Jungfernstieg*, larges promenades plantées de beaux arbres le long des deux rives d'une espèce de lac formé par une expansion des eaux de l'Alster, promenade favorite des habitants de Hambourg. Presque toute la ligne du vieux *Jungfernstieg* était en flammes. Le feu s'approchait rapidement du nouveau *Jungfernstieg* et de la plus belle partie de la Nouvelle Ville, quand on se décida à faire sauter les bâtiments situés à cette extrémité de la promenade, consistant dans l'*alte Stadt-London*, l'hôtel de Streit, et la grande et belle maison d'habitation appartenant à Salomon Heine.

Le révérend Edward Dewar, chapelain du résident anglais à Hambourg, décrit cette scène en ces termes :

« Sur cette promenade (le vieux *Jungfernstieg*), « séparée des maisons par la voie publique, se trou- « vaient entassés confusément les somptueux ameublements des habitants, et le lac était couvert d'em- « barcations à l'aide desquelles on s'efforçait de sau- « ver les effets les plus précieux. Mais avant midi, le « vent étant devenu un véritable ouragan, le feu prit « à cette masse de meubles et d'effets, et tout cela « ne fit bientôt plus qu'une longue ligne de feu ; les « bateaux, qui se trouvaient sur l'Alster, n'échap- « pèrent même pas au désastre, et il y en eut plu- « sieurs qui brûlèrent jusqu'à fleur d'eau avec tout ce « qu'ils contenaient (1) ; d'autres, trop chargés ou « mal dirigés, sombrèrent, et la surface fut bientôt « couverte des débris informes des meubles anéantis « par la puissance des deux éléments contraires réu- « nis cette fois dans un même but de destruction. « Quand, pour la seconde fois depuis le désastre, « la nuit arriva, on eut de la rive opposée un spec- « tacle d'une effrayante magnificence. Nous avions « devant nous le vieux *Jungfernstieg* qui n'était plus « qu'une masse de feu. A notre droite, l'incendie sem- « blait sur le point d'atteindre dans un même but de « destruction le nouveau *Jungfernstieg*; ce qui eût été « le signal de la destruction certaine du plus beau « et du plus moderne quartier de la ville. A notre « gauche, il s'avançait rapidement sur la vieille ville « menaçant les églises de Saint-Jacques et de Saint- « Pierre, le nouveau collège renfermant une grande « et importante bibliothèque publique, et une foule « d'autres édifices. Le continuel fracas produit par « les poutres qui s'écroutaient incessamment, et par « les explosions de la poudre, le bruit du canon, les « vociférations des hommes, les cris et les lamenta- « tions des femmes et des enfants, formaient autant « d'éléments propres à augmenter l'horreur et l'inté- « rêt absorbant de cet effroyable spectacle. »

(1) Les poteaux fixés dans les différents canaux ainsi que dans l'Alster, pour amarrer les bateaux, s'enflammèrent et brûlèrent au-dessus de l'eau. On eût pu croire autant de torches placées à la surface de l'eau pour une illumination aquatique.

La large brèche produite par la destruction, au moyen de la mine, de l'hôtel de Streit et des maisons avoisinantes, et un changement survenu dans la direction du vent, empêchèrent les flammes de gagner le nouveau *Jungfernstieg*; mais l'incendie commença à sévir avec plus de rage encore de l'autre côté de l'Alster, quartier composé de maisons et de magasins construits à fleur d'eau. L'église Saint-Pierre, située dans cette partie de la vieille ville, édifice admiré autant à cause de son antiquité que de la noble simplicité de son architecture, se trouvait maintenant menacée; et tous les efforts des citoyens, quoique dirigés avec la plus habile et la plus courageuse persévérance, ne purent la sauver. Cette église, d'abord bâtie, l'an 1139 à l'an 1195, avait ensuite été reconstruite en 1342. Elle avait une tour très-élevée et surmontée par une pyramide, quelques belles peintures, un admirable bas-relief représentant le crucifiement, la résurrection et l'ascension de Notre-Seigneur, et un magnifique autel.

Deux cents personnes avaient été constamment occupées à la défendre contre l'approche de l'incendie ; on avait même fait sauter quelques-unes des maisons avoisinantes, mais dans des circonstances qui ne laissaient aux ingénieurs aucun espoir de succès ; et les canons de l'artillerie hanovrienne avaient fait feu contre d'autres, mais sans résultat utile.

Pendant la nuit du vendredi, la charpente, échauffée par cette atmosphère brûlante, s'était plusieurs fois spontanément enflammée ; mais, bien que le feu eût pu toujours être éteint, vers les neuf heures du matin, la chaleur devint si intense et si insupportable, qu'il fallut abandonner l'église à son sort. On eut alors la répétition de la terrifiante scène de l'incendie de Saint-Nicolas ; les mêmes flammes, vertes et jaunâtres s'élevèrent en menaçant le ciel, les cloches sonnèrent elles-mêmes leur agonie ; et quand le clocher s'écrouta, la violence de la chute fut telle, que ses débris s'enfoncèrent de plusieurs pieds dans le sol.

Le samedi et le dimanche dans la matinée, la rive droite de l'Alster fut le principal foyer de l'incendie. Ce quartier, qui est fort peuplé, consistait en rues étroites dont il n'y avait pas moyen de défendre l'accès au feu, même en recourant au jeu des mines (car maintenant la poudre à canon ne manquait plus), sans faire sauter presque autant de maisons que les flammes pouvaient menacer d'en dévorer. Les ingénieurs n'en firent pas moins ce qu'ils purent ; mais tous leurs efforts furent inutiles pour arrêter la conflagration qui ne s'arrêta de ce côté que, lorsqu'en atteignant les boulevards, les matériaux inflammables lui manquèrent.

Nous trouvons dans une lettre écrite par une jeune dame à son père, une saisissante peinture de l'état de terreur et d'anéantissement dans lequel étaient plongées une multitude de familles. Nous en extrayons ce qui suit :

« Jeudi matin, 5 du courant, jour de l'Ascension, ma sœur, son mari et moi, nous allâmes à l'église française. Frédéric, en enlevant le déjeuner, nous raconta que depuis huit ou neuf heures un terrible incendie s'était déclaré dans *Deichstrasse*. Vous qui connaissez la distance qu'il y a entre le *Deichstrasse* et le nouveau *Jungfernstieg*, vous conviendrez qu'il n'y avait là rien de bien alarmant pour nous. En sortant de l'église, le domestique prévint madame Parish (qui maintenant habite la campagne, comme vous savez, et qui était venue ici directement le matin même) qu'elle ne pourrait pas aller en voiture à sa maison de ville ; que vingt-deux maisons étaient déjà complètement brûlées ; que la sienne courait de grand

risques, et que l'incendie devenait de plus en plus formidable. Quelques heures après, on vint nous apprendre que la maison de M. Parish n'existait plus, et que les flammes gagnaient à chaque instant du terrain. Vers quatre heures après midi, nous pûmes assister de nos fenêtres supérieures, à la destruction de l'église Saint-Nicolas. Ce fut un spectacle sublime que de voir ce magnifique édifice devenir la proie de l'incendie, toujours de plus en plus effrayant à mesure qu'il faisait des progrès. Ma sœur et son mari devaient aller le soir à l'Opéra; mais on annonça que la représentation n'aurait pas lieu à cause de la calamité publique du jour. Le spectacle qu'offrait l'incendie devenait d'heure en heure plus affreux, et toute la ville commençait à être en proie à la plus vive terreur. Le bruit des cloches mêlé à celui du canon, les cris et la confusion des rues, tout faisait prévoir une nuit de terreur et d'angoisses. Hélas! nos appréhensions ne furent que trop bien réalisées. Ce ne fut cependant qu'à la nuit tombée que nous pûmes apercevoir toute l'étendue de la destruction qui menaçait la ville entière. Le ciel devint rouge comme du sang, et les flammes, excitées par un vent violent, s'élevaient dans les airs à une hauteur gigantesque. A sept heures, madame *** vint nous trouver dans l'état le plus déplorable. Elle nous apprit que ses sœurs, demeurant au *Holzdam*, plus loin par conséquent de l'incendie que nous-mêmes, lui avaient envoyé tout ce qu'elles possédaient de plus précieux, tant était vive la terreur de tous. Nous eûmes de la peine à nous empêcher de sourire, car nous pensions qu'il était impossible que le feu atteignît jamais le *Holzdam*. A dix heures, madame *** retourna chez elle, et ma sœur se mit au lit vers onze heures; mais nous ne tardâmes pas à recevoir la visite de quelques messieurs venus nous apprendre qu'on allait enfin prendre les mesures nécessaires pour faire sauter quelques maisons qui, si on les laissait debout, ne pourraient que contribuer à propager davantage l'incendie. A onze heures et demie, j'allai moi-même me coucher; mais le retentissement des explosions, le bruit des voitures et des charrettes, les cris confus de la foule, les énormes flammèches qu'à chaque instant un vent violent poussait contre mes fenêtres, menaçant ainsi de mettre le feu à notre propre maison; la lumière excessive produite par la conflagration, le sifflement du vent, et, comme vous pouvez bien le penser, l'idée que la vie de personnes qui m'étaient chères pouvait constamment être en péril, sans parler de la certitude des misères sans nombre qui allaient résulter de cette horrible catastrophe, m'empêchèrent de fermer l'œil. Nos fenêtres tremblaient incessamment par suite de la détonation des mines, et notre maison semblait à chaque instant devoir s'écrouler sur nos têtes. Trois heures du matin n'étaient point encore sonnées que nous nous retrouvions moi et ma sœur, qui, elle aussi, avait été tenue constamment éveillée par le bruit épouvantable qu'avait produit la destruction de l'Hôtel de ville au moyen de la mine. Nous reçûmes en ce moment de la police l'ordre d'arroser le toit de nos maisons, et de faire écouler l'eau par les gouttières. Frédéric avait couru au secours de ses frères. Nous nous trouvions donc seules; et nous montâmes à moitié habillées sur le toit, où nous répandîmes des seaux d'eau dans toutes les directions, comme faisaient tous nos voisins. Nous nous préparâmes à ce qui pouvait arriver de pis. — Nous nous habillâmes. La confusion augmentait à chaque instant. — Il devenait impossible de rester là plus longtemps. Nous empaquetâmes dans des cartons et dans des malles nos plus précieux effets; et le jour, en apparaissant de nouveau, ajouta encore à nos terreurs. C'était un spectacle aussi affreux que sublime d'apercevoir le soleil clair, pur, radieux, se lever dans toute sa splendeur au-dessus de *Lombardsbrücke* (pont des Lombards), et de ne découvrir du côté de la ville rien qu'une immense masse de feu. Cependant en ce moment il s'agissait d'agir et non pas de contempler. Nous appelâmes donc le cocher pour lui ordonner d'emporter les objets que nous avions empaquetés; mais qu'il était ridicule à nous de penser que nous avions encore des domestiques à nos ordres! La Ville, ou bien les passants, s'étaient emparés du cocher de mon beau-frère et de celui de sa belle-mère; et nous ne pûmes trouver, ni pour or ni pour argent, un homme qui transportât nos effets; nos chevaux avaient d'ailleurs été mis en réquisition et attelés aux pompes. La confusion était vraiment horrible. Alors se succédèrent pour nous des heures qu'il me faut renoncer à vous décrire. Le vieux *Jungfernstieg* commença à se trou-

ver en danger. Devant nos fenêtres, l'Alster était couvert de barques remplies de meubles et d'effets que le feu dévorait. — Le vieux *Jungfernstieg* encombré aussi d'effets, dont quelques-uns avaient pris feu. Il n'y a pas de ma part la moindre exagération à vous dire que même sur le nouveau *Jungfernstieg* il y avait des milliers de charrettes pleines de meubles, de marchandises et de gens se sauvant eux-mêmes. Deux de ces charrettes brûlèrent devant notre maison, et nous aidâmes de nos propres mains à éteindre les flammes. Les vêtements d'une femme prirent feu devant nous, et nous nous en aperçûmes assez à temps pour lui sauver la vie. Les chevaux épouvantés se refusaient à tout service, et cherchaient instinctivement à se précipiter dans l'Alster. Nous étions à peu près suffoqués par une horrible pluie de cendres et de flocons de feu qui obstruaient notre vue. Le vent continuait à souffler avec la plus grande violence, et soulevait des torrents de poussière. — L'incendie venait de gagner Saint-Pierre, et le peuple croyait fermement que le jour du jugement dernier était arrivé. On n'entendait de toutes parts que des gémissements, des pleurs, des malédictions; personne, à la vue d'une si grande désolation, ne savait plus où il en était, ni ce qui lui restait à faire. Les chevaux, abandonnés à eux-mêmes, entraînaient confusément dans l'esplanade les charrettes auxquelles on les avait attelés. On voyait passer des soldats de la garde civique escortant tantôt des mourants, des morts, tantôt des voleurs surpris en flagrant délit de pillage. Enfin, après d'incroyables efforts, nous parvînmes à trouver des charrettes et des chevaux pour transporter nos effets; mais les chevaux, aussi épuisés que leurs conducteurs, refusaient de travailler. Nous fîmes manger nous-mêmes ces pauvres animaux en leur donnant du pain. Des familles entières tombaient épuisées sous nos fenêtres. Le long des remparts, en dehors du *Damthor* et des autres portes de la ville, on n'apercevait qu'un vaste spectacle de misères et de souffrances, un camp, un bivouac de malheureux épuisés de fatigue, mourant de faim et pleurant. Mon beau-frère ne voulut quitter notre maison qu'au dernier moment. Nous étions sur l'esplanade: madame *** et ses sœurs étaient reparties pour leur maison de campagne. Notre maison était presque vide, car nous l'avions débarrassée de tout ce que nous avions pu en emporter de plus précieux. Je ne sais en vérité où nous avons trouvé la force nécessaire pour une telle besogne. Nos domestiques femmes travaillaient comme des chevaux; depuis les quelques heures que nous n'avions pas pu rester au *Jungfernstieg*, le feu avait continué à sévir avec un redoublement de fureur, et la ville devenait à chaque instant en proie à une plus complète désorganisation et à une plus grande confusion. On cite une famille qui successivement s'est vu traquer quatre fois par l'incendie dans les refuges où elle avait cru se mettre à l'abri. — Comme on ne pouvait plus se croire en sûreté sur l'esplanade, nous partîmes à dix heures du soir pour la campagne; mais le lendemain de bon matin nous étions de retour en ville. Je crois que madame *** a au moins vingt-quatre personnes réfugiées chez elle; et elle dit que le siège de Hambourg, au temps de Davoust, n'a rien été en comparaison. Tout droit de propriété a cessé. Les paroles me manquent pour vous décrire l'horrible confusion qui règne partout. Tous les messieurs sont à patrouiller dans les rues comme des soldats, car il n'y a de sécurité dans aucun quartier. Les S*** se trouvaient par bonheur à la campagne. Leur maison a pu être sauvée par les pompiers, mais elle a été pillée par la populace. »

L'incendie sembla tendre vers sa fin, au milieu d'une tempête de vent et de pluie, ainsi que dans une désorganisation de tous les éléments sociaux bien autrement effrayante encore, et dont il serait difficile de pouvoir donner une idée, à moins d'en avoir été témoin comme M. Dewar, qui l'a décrit en ces termes :

« Ce jour là nous assistâmes à une scène de terreur et de confusion, qui frappa d'épouvante les cœurs les plus résolus et arracha des larmes aux yeux les moins habitués à en répandre. Les innombrables familles formant la population des plus pauvres quartiers de la ville, fuyaient à l'approche d'un ennemi insatiable. Les remparts qui entourent la ville, les vastes plaines qui viennent ensuite, tout cet immense espace était couvert de milliers d'êtres humains cherchant, sous les débris arrachés au naufrage de leur petite fortune, un abri contre une impitoyable tempête qui ajoutait encore maintenant à toutes les au-

tres douleurs de cette affreuse calamité. Des femmes des enfants, qui avaient perdu leurs maris, leurs pères, couraient çà et là, tordant convulsivement leurs bras dans l'agonie du désespoir. Ici vous voyez un jeune homme traînant péniblement un parent alité ou mourant, dans l'espoir de l'arracher à une mort plus affreuse, là vous rencontriez une jeune mère venant de donner le jour à un malheureux enfant. Plus d'une femme, saisie en ce moment même des douleurs de l'enfantement, dut fuir un toit qui ne pouvait plus la protéger et s'exposer à peine vêtue à toute l'inclémence de la température. Pendant ce temps là, de cruels monstres à face humaine pillaient effrontément les demeures qu'on n'avait même point encore tout fait abandonnées à la fureur de l'élément destructeur et arrachaient aux plus pauvres le peu qu'ils avaient espéré sauver du feu. Il y avait quelque chose de si épouvantable dans l'ensemble de cette affreuse scène dans l'aspect de cet incendie qui, à chaque instant augmentait de rage et de violence, dans cet épandage de fumée noire constamment suspendu au-dessus de la malheureuse ville, dans ces larges flocons de feu voltigeant incessamment dans l'air et retombant au loin en épaisse pluie de feu, dans l'étourdissant fracas produit par les explosions de la mine dominant tout ce bruit confus, que le colonel Hodgson, notre représentant près les villes anseatiques, a déclaré que, dans la longue expérience de sa carrière militaire, au milieu des horreurs de la guerre et du pillage des villes prises d'assaut, il n'avait encore jamais assisté au spectacle d'une telle misère, d'une aussi horrible détresse. »

Dès les commencements de l'incendie, des bandes de pillards s'étaient organisées, et le nombre s'en accrût à mesure que le feu prit de l'extension. Munis de haches, et disant qu'ils étaient des charpentiers, on voyait ces misérables enfoncer la porte d'une maison et donner aux personnes qui l'habitaient l'ordre de l'évacuer, attendu qu'il devenait nécessaire de l'abattre (2). Quand ils trouvaient du vin dans les caves, ils y restaient quelquefois à boire et s'enivraient pendant que la maison brûlait au-dessus de leurs têtes. Il en périt ainsi un bon nombre. Près de *Schleifkutsbrücke*, on retrouva douze cadavres dans une cave à vin sur laquelle s'étaient amoncelés les débris de la maison en s'écroulant.

Il nous reste à rapporter le plus triste incident de cette lamentable histoire. Le bruit s'étant tout-coup répandu que le feu était l'œuvre d'une bande d'incendiaires tout organisée, la panique devint extrême. La populace ne voyait d'ailleurs qu'avec défiance l'activité déployée par les ingénieurs anglais pour faire sauter les maisons à l'aide de la poudre canon; et on suppose qu'une vieille rancune contre les ouvriers employés dans les ateliers de construction de machines de MM. Gleichman et compagnie vint encore prêter de la force à ces mauvais sentiments. On accusa donc les étrangers en général, mais plus particulièrement les Anglais, d'être les incendiaires. On les attaqua alors partout; il y en eut beaucoup de blessés et quelques-uns même de tués. Un matelot prussien fut assommé parce qu'il portait une jaquette à raies bleues: la populace l'avait pris pour un Anglais! M. Thompson, lui-même, fut mené en prison; et d'autres y furent déposés comme en lieu de sûreté. On accusait M. Thompson d'avoir acheté une livre de chandelles (elles lui étaient nécessaires pour explorer les caves dans lesquelles on devait placer la poudre); et on prétendait que ces chandelles étaient destinées à mettre le feu aux maisons. M. Giles faillit perdre la vie; deux drôles l'arrêtèrent, et pendant qu'il luttait contre l'un d'eux, l'autre, levant une hache, allait lui fendre la tête, lorsqu'un qui passait par là et qui reconnut notre compatriote, accourut à son secours.

C'était là une assez triste récompense pour les efforts de nos actifs et énergiques compatriotes, dont quelques-uns avaient sans relâche travaillé pendant soixante heures de suite, et qui, dans cette

(2) Il est juste cependant d'ajouter qu'on raconte des traits qui prouvent que, parmi ces malheureux, il se trouvait parfois des hommes capables encore d'apprécier ce que leur condition avait de honteux. L'ingénieur en chef du chemin de fer adressa quelques observations à l'une de ces bandes de pillards occupés à enfoncer la porte d'une maison à coups de haches pour ensuite la dévaliser, un homme de la bande fut frappé de ses remontrances et lui répondit: « Vous avez raison, apprenez-moi ce que je dois faire pour être honnête homme. » Quelques instants après, ce même individu se précipitait au milieu d'une maison incendiée pour en retirer un tuyau de pompe qui eût pu sans cela être consumé.

la période de temps, n'avaient pas distingué le jour de la nuit. Encore bien que des milliers d'habitants de Hambourg eussent travaillé avec autant d'ardeur et de dévouement qu'eux, il semble toujours qu'on ait dû savoir gré à des étrangers de leur zèle et de leurs efforts. Nous devons toutefois ajouter à la louange de la grande masse de la population que ce zèle et ces efforts furent parfaitement appréciés par le gouvernement et ce qui appartenait aux classes supérieures et intermédiaires; et il serait difficile de donner une idée de ses prévenances et des reconnaissantes attentions par lesquelles on s'efforça de donner à nos nationaux la juste compensation pour les molestations dont ils avaient eu à se plaindre de la part des basses classes du peuple. L'hostilité témoignée contre les Anglais, dura au reste que peu de temps; elle fut le fait d'une populace à moitié ivre. Dans cette circonstance, le gouvernement hambourgeois fit son devoir. Des exclamations furent lancées qui défendirent à la population de se livrer à des actes de violence, et qui promirent qu'une enquête sévère aurait lieu au sujet des bruits en circulation sur l'organisation d'une bande d'incendiaires. Grâce à ces mesures de l'autorité municipale et à l'appui des troupes qu'elle avait fait venir des villes voisines, les troubles cessèrent dès le second jour de l'incendie. En ce qui concerne personnellement MM. Lindley, Giles et Thompson et les mesures prises pour les mettre à l'abri de toute insulte ultérieure, nous ajouterons que la police fit publier un document spécial (3) dans lequel elle remerciait ces messieurs des services qu'ils avaient rendus à la ville, et qui furent plus tard consacrés par un vote de remerciements publics au nom du Sénat.

Nous empruntons au rapport de la commission nommée en Angleterre pour recueillir des souscriptions, les détails suivants sur ce que l'on fit pour secourir de si grandes et de si nombreuses infortunes.

« Non-seulement les états dont les frontières touchent au territoire de Hambourg, rivalisèrent de promptitude à prodiguer tous les secours en leur pouvoir; non-seulement les souverains les plus puissants s'associèrent à ce sentiment par l'immédiat envoi de généreuses offrandes, mais dans tous les pays, dans l'ancien comme dans le nouveau monde, des souscriptions s'organisèrent et prouvèrent l'intérêt que chacun prenait à la calamité qui venait de frapper les habitants de Hambourg. Toujours prêts à venir au secours des malheureux, quels qu'ils soient, les Anglais ne furent pas des derniers à répondre à l'immense cri de détresse qui se fit entendre. La première

(3) Ce document était ainsi conçu :

« La police, ayant appris avec regret que M. Lindley, ingénieur en chef, M. Giles, ingénieur ordinaire du chemin de fer, et M. Thompson, ingénieur attaché à la manufacture de machines de Grassbruch, ont été molestés et maltraités à l'occasion même des fonctions dont conjointement avec nos propres concitoyens ils ont été chargés pour sauver notre ville, croit le son devoir de remercier ces messieurs des services qu'ils ont rendus, et de rendre publiquement témoignage aux heureux et importants résultats de leurs efforts.

(Geschichte des hamburgers Brandes, von F. Sass.)

Dans une réunion publique tenue à l'Hôtel de ville de Londres, à l'effet de provoquer une souscription en faveur des victimes de l'incendie, M. Colquhoun, agent diplomatique des îles asiatiques près le gouvernement anglais, donna lecture de la lettre suivante adressée au colonel Hodges, notre chargé d'affaires, par M. Sieveking, l'un des syndics ou secrétaires l'Etat du Sénat de Hambourg :

« Hambourg, 12 mai 1842.

« Monsieur, bien que hors d'état d'apprécier encore par des rapports officiels toute l'étendue des obligations dont, pendant la dernière catastrophe, une partie considérable de la ville de Hambourg est devenue redevable aux énergiques efforts de quelques-uns de vos compatriotes, le Sénat croit accomplir un devoir en proclamant tout de suite ici leurs noms.

« A cause même des immenses services qui eussent dû commander la reconnaissance populaire, MM. Lindley, Giles et Thompson, se sont vus exposés aux mauvais traitements d'une populace égarée. Ils ont été particulièrement désignés au Sénat comme des hommes qui, sans avoir à leur disposition des moyens suffisants d'exécution, rivalisant cependant d'héroïsme intrépidité, ont puissamment aidé à combiner et à exécuter un système d'explosions qui, s'il n'a pas été couronné de succès dans tous les cas, a du moins dans quelques importantes circonstances donné les plus glorieux et les plus heureux résultats.

« Je suis autorisé par le Sénat à devancer par ces lignes dressées au représentant de leur pays, le témoignage public de la gratitude auquel ils ont droit. Les sentiments de sympathie qui unissent les habitants de cette ville et les sujets de M. Britannique, puiseront, j'en suis convaincu, une force nouvelle dans une catastrophe dont les efforts des Anglais ont tant contribué à arrêter les progrès; et qui, non pas seulement à cause d'une union intime d'intérêts, mais aussi par de plus nobles motifs puisés dans des considérations toutes d'humanité sera, sans doute, considérée dans la capitale du monde commercial comme une calamité domestique...

J'ai l'honneur d'être, etc.

K. SIEVEKING.

A GEORGES L. HODGES, esq. chargé d'affaires de S. M. Britannique, etc.

nouvelle de l'incendie parvint à Londres dans l'après-midi du mardi 10 mai; et le même jour, une souscription s'ouvrait par les soins de M. Herman Sillem, négociant de Hambourg. Les dons de notre bien aimée et gracieuse souveraine, de son royal époux, de la reine douairière, de S. A. R. le duc de Cambridge et des principaux magistrats de la capitale, furent aussitôt suivis des offrandes de la noblesse, de la banque d'Angleterre et d'autres corporations municipales, des compagnies d'assurances (dont quelques-unes étaient elles-mêmes rudement atteintes par le sinistre), des banquiers, des négociants, des marchands et des artistes tant de Londres que des provinces; et telle fut la célérité mise à réunir tous ces secours que, dès le lendemain vendredi, par le premier paquebot qui repartit pour Hambourg, M. Sillem put faire une remise de 10,400 liv. (260,000 fr.), et que par le paquebot qui partit le mardi suivant, une semaine après qu'on eut connu le désastre, une seconde remise de 10,000 liv. st. (250,000 fr.) fut encore faite. Les souscriptions rassemblées par le comité se sont élevées au total (4) à la somme de 27,567 liv. st. 19 s. 7 d. (679,175 fr. environ), indépendamment des sommes recueillies sur différents points du pays par d'autres comités de secours, et transmises directement, montant, ainsi qu'on peut le voir par les listes publiées à Hambourg, à un total de 15,000 liv. sterlings (375,000 fr.), ce qui porte par conséquent la totalité des souscriptions réunies en Angleterre à environ 41,000 liv. st. (1,025,000 fr.), sans compter les secours en vêtements, etc., transmis par le gouvernement et par des personnes charitables. Au 15 juillet dernier, le total général des secours reçus à Hambourg de toutes les parties du monde, par le comité central, s'élevait à 3,630,000 mares de banque équivalant à 368,000 liv. st. (6,900,000 fr.).

« Sans doute ce sont là de grands et nobles résultats; mais que sont ces munificences en comparaison des misères qu'il s'agit de soulager? Sur 78,000,000 de mares banco (140,000,000 fr.) que l'on estime la valeur totale de la propriété détruite, 14,000,000 mares (25,000,000 fr.) étaient assurés à l'étranger. La ville de Hambourg perd donc directement 64,000,000 mares (120,000,000 fr.). La perte du bureau d'assurances municipales (*Fueur-casse*) dans lequel toute maison devait être assurée, étant estimée à 35,000,000 mares banco (soit 67,000,000 fr.), nous pouvons considérer ce chiffre comme représentant la valeur des maisons particulières détruites par le feu. Ce bureau d'assurances étant établi sur le principe de la mutualité, il en résulte que les propriétaires qui n'ont point directement souffert de la conflagration perdront beaucoup eux aussi. A l'effet d'alléger jusqu'à un certain point la détresse générale, un emprunt de 32,000,000 mares a été contracté pour être amorti dans 40 ans; le produit, avec les intérêts qu'il produira, en sera réparti parmi les différents propriétaires du sol. Les églises, estimées à 2,500,000 mares (et probablement aussi les autres édifices consacrés au culte), n'étaient point assurées. »

Nous emprunterons encore à ce document les détails suivants, qui font comprendre le plan judiciaire adopté à Hambourg pour l'emploi de tous ces fonds :

« Quand l'incendie sévissait avec le plus de fureur, un certain nombre d'hommes de bonne volonté se constituèrent, sous le nom de *Hulfsverein* (association de secours), en comité pour secourir les nécessiteux, soigner les blessés; pour leur fournir des vêtements, de la nourriture, un abri; pour leur aider à conserver et à défendre ce qu'ils auraient sauvé; pour les protéger contre toute violence, ainsi que contre le pillage et les attaques d'une populace ivre et furieuse. Ce comité est encore en fonctions; son but est plus particulièrement de venir au secours des besoins les plus urgents, de répartir les provisions en vivres, vêtements, couchers, etc. etc., ainsi que de légers secours en argent, et de diriger la construction d'habitations provisoires où les pauvres les plus nécessiteux puissent passer l'hiver. L'étendue des souffrances à soulager, les mesures sérieuses et immédiates qu'il était par cela même indispensable de prendre, ont rendu nécessaire la création d'une au-

(4) D'après le compte qui en a été rendu, on voit que remise de la totalité de ces sommes a été faite à l'exception de 408 liv. sterl. 8 sh. 6 d. (10,400 fr. 60 c.) payés pour annoncer dans les journaux, de 53 liv. st. 4 sh. 7 d. (1,330 fr. 50 c.) dépensés en menus frais et d'une balance de 135 liv. st. 16 sh. 7 d. (3,304 fr. 50 c.).

torité supérieure; et le sénat a en conséquence nommé trois de ses membres qui, de concert avec cinq membres du *Hulfsverein*, dirigent maintenant tout, et sont chargés de recevoir et de distribuer les fonds; en un mot, de la partie la plus importante du travail. La mission de ce bureau n'est pas seulement d'employer les fonds recueillis pour venir en aide à ceux des habitants qui ont été ruinés par l'incendie, mais encore de secourir toutes les classes laborieuses, les petits marchands et les gens de profession, en leur aidant à gagner leur existence; de faire des avances d'argent, avec ou sans garantie, avec ou sans intérêt, à des hommes honnêtes et dignes de confiance; d'employer la balance des fonds qui ne sont pas immédiatement réclamés par des services urgents, à l'escompte de bons effets de commerce, etc.; de sorte que les donateurs puissent être assurés qu'on fait des secours qu'ils ont offert le meilleur emploi possible, et que leurs généreuses intentions sont complètement remplies. »

Nous ajouterons à tous les détails que nous venons de donner un tableau sommaire des pertes générales produites par l'incendie; tableau que nous empruntons à des documents officiels :

Ont été brûlés :

- 61 rues.
- 120 cours et allées.
- 102 magasins et dépôts.
- 1749 maisons.
- 1308 rez-de-chaussée, demeures des classes les plus pauvres.
- 488 cabanes ou espèces de maisonnettes composées seulement d'un rez-de-chaussée, et adossées aux bâtiments de derrière dans les cours, servant également d'habitation aux classes pauvres.
- 474 caves louées séparément, et n'ayant aucune communication avec les maisons, et habitées par des petits marchands et des ouvriers, faisant en tout 4129 logements; d'où il est résulté que
- 5160 familles, composées de
- 20,000 individus, se sont trouvées tout-à-coup sans abri.

Le nombre des individus tués ou blessés a été :

- 50 personnes tuées, savoir : 14 par la chute des murs ou par les explosions, et 25 brûlées vives;
- 9 dangereusement blessées;
- 66 gravement blessées;
- 43 légèrement blessées.

Marchandises détruites.

- Coton, 1200 balles.
- Coton filé, 550 balles.
- Café, 2 millions de livres environ.
- Sucre brut, même quantité.
- Raffiné, de 2 et demi à 3 millions de livres.
- Tabac, 3,460 livres.
- Riz, 300 barils Caroline.
- 500 sacs Indes orientales.
- Huiles, 100 mille livres.
- Raisins de Smyrne, 1,000 barils.
- Chanvre, 200 balles.
- Bois de teinture, 220 mille livres.
- Cuir, 3,600 Valparaiso.
- Blé, 100 lasts.
- Graines de luzerne, 250 sacs.
- Toile, 30 mille pièces.
- Vin, 8 mille tonneaux et pipes.
- Rhum et esprit, 1,100 pipes.

En fait de drogueries et de marchandises manufacturées, les documents manquent.

Le total de ces pertes, quelque grand qu'il soit, n'égale pas, à beaucoup près, celui des pertes causées par l'incendie de Londres, bien que sous beaucoup de rapports les circonstances qui ont accompagné ces deux grands sinistres aient été les mêmes. L'incendie de Londres éclata le dimanche 2 septembre 1666, à deux heures du matin, et on ne parvint à s'en rendre maître que le vendredi suivant, dans la soirée. Il avait été précédé d'une sécheresse au moins égale à celle qui avait régné à Hambourg avant la catastrophe de mai dernier. Dans l'une et dans l'autre de ces cités, un vent impétueux chassa les flammes à travers le cœur même de la ville. A Londres, la hauteur extrême de l'incendie (depuis la Tour jusqu'à Fetter-Lane), excéda de près d'un quart de mille celle de l'incendie de Hambourg, sur une profondeur de

plus d'un demi mille. Soixantedix églises, une toute l'autres édifices publics et 12,000 maisons, dont la plus grande partie étaient construites en bois, furent dévorés par les flammes; et on évalue de 10 à 12 millions sterl. (250 à 500 millions de francs), la perte totale qui résulta du sinistre.

Il faut se féliciter que la folie et la hâte extrêmes dont fit preuve le corps municipal de Londres, lors de la reconstruction des quartiers incendiés, ne soient pas imitées par l'administration hambourgeoise. Aujourd'hui que des sommes énormes sont à chaque instant dépensées pour agrandir les rues de notre capitale, chacun regrette que la proposition faite par sir Christophe Wren, pour la reconstruction de Londres après l'incendie de 1666 d'après un plan entièrement nouveau, n'ait pas alors été adoptée. Son plan, d'après lequel la Bourse eut été le centre commun de rues larges et nombreuses venant y converger, impliquait la nécessité d'acheter les terrains occupés auparavant par les maisons détruites. Or, bien qu'on eût regagné et au-delà les frais de cette dépense par la plus-value donnée ainsi à ces mêmes terrains, le corps municipal n'eut ni la sagesse ni l'esprit d'en tenter l'exécution. Londres fut reconstruit avec des matériaux plus durables, mais à peu de différence près dans sa forme primitive d'un réseau embrouillé par une foule de *cours* et d'*allées* dont la plus large n'a pas à beaucoup près les dimensions exigées par l'importance des transactions commerciales de la capitale (5).

Nous sommes heureux de voir que de plus sages avis aient prévalu à Hambourg, et que, en dépit de tous les défauts que peut offrir le plan proposé pour la réédification de cette ville, on soit toutefois parti de ce principe général : que le plus sage, le plus convenable, était d'acquiescer la totalité du sol incendié pour ensuite y tracer de nouvelles rues.

Immédiatement après l'incendie, les formes ordinaires de la constitution furent suspendues, et conformément à quelques précédents, un conseil de sénateurs et de bourgeois (6) fut nommé pour discuter les mesures à prendre à l'effet de permettre à Hambourg de se relever de ses ruines. Un examen général de ces ruines fut ordonné; et M. Lindley fut chargé par le sénat de tracer un plan pour la reconstruction de la ville; plan qui plus tard a été soumis à l'examen d'hommes expérimentés. On le jugea d'abord conçu sur une trop vaste échelle; mais malgré une minorité qui opinait pour la conservation de l'ancien tracé, quels qu'en fussent les inconvénients, la plupart des rues de M. Lindley ont fini par être adoptées; elles comprennent la prolongation du *Jungfernstieg* sur les quatre côtés de l'Alster, la construction des principaux édifices publics au centre d'un petit nombre de rues larges et prolongées. Des lois relatives à la réédification et au nivellement ont aussi été rendues, pour la construction de murs mitoyens et d'égouts.

C'est ainsi que la ville de Hambourg se relèvera de ses ruines, plus splendide, plus saine et plus commode qu'elle ne le fut jamais; et que le désastre qui l'a frappée deviendra en définitive un bienfait pour les générations à venir.

En terminant cet article, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer la remarquable coïncidence de l'incendie de Hambourg, du tremblement de terre de St-Domingue, et de l'accident du chemin de fer de Versailles, arrivés presque au même moment.

Le samedi 7 mai, troisième jour de l'incendie, eut lieu le tremblement de terre de St-Domingue qui détruisit entièrement la ville du Port-Haitien, exerça les plus affreuses dévastations dans plusieurs autres villes ou villages, et coûta la vie à quelques milliers d'individus (7). Le lendemain dimanche, précisément au moment où l'on venait enfin de maîtriser le feu à Hambourg, l'essieu d'une locomotive, en se brisant sur le chemin de fer de Paris à Versailles où elle conduisait un nombreux train de voitures, poussa ces voitures les unes sur les autres et leur fit former une masse confuse qui, enflammée en peu d'instants par le feu de la machine, devint une hécatombe ardente dans laquelle plus de cent voyageurs périrent de la plus affreuse des morts (8).

(5) Beaucoup plus tard, le corps municipal permit même que le quai construit par sir Christophe Wren près de *London Bridge* et appelé le *Forty-Foot-Way* (chemin de quarante pieds) fut envahi par des constructions particulières.

(6) Ce conseil est composé de sept sénateurs, de deux syndics et de dix bourgeois.

(7) On trouvera à notre article *VARIÉTÉS* quelques détails tout à fait nouveaux et inconnus sur cette autre lamentable catastrophe.

(8) Plus de cent individus, non compris ceux qui moururent

jamais peut-être l'histoire n'avait encore eu à enregistrer ainsi l'occurrence simultanée de trois aussi effrayantes calamités dans différentes parties du monde; puisse-t-elle ne plus avoir à remplir une si douloureuse tâche!

WESTMINSTER-REVIEWER
DE L'INDE BRITANNIQUE, (Suite et fin.)

L'organisation du service civil et des agents par lesquels les affaires de ce puissant empire sont dirigées, surveillées, contrôlées, forme le trait le plus remarquable de notre gouvernement dans l'Inde. Dès l'origine de la merveilleuse carrière de la Compagnie, depuis le moment où elle occupa, par tolérance, quelques comptoirs insignifiants sur les côtes de ce continent qu'elle gouverne aujourd'hui avec un pouvoir absolu, elle y envoya une succession de jeunes gens peser de la mousseline, mesurer du poivre, tenir des comptes, avec le privilège de s'élever, en suivant un ordre d'ancienneté dont on s'écartait rarement, aux emplois supérieurs du commerce et des manufactures chargés d'approvisionner les magasins établis dans les ports d'embarquement; et, le cas échéant, avec la chance de parvenir jusqu'au Conseil et au Gouvernement. Leurs fonctions embrassaient encore la vente des denrées exportées par la Compagnie, et la préparation des cargaisons annuelles pour le marché d'Angleterre. A cette classe d'employés appartenait Orme, dont l'ouvrage élégant et animé quoique un peu diffus, racontant avec une fidélité remarquable les progrès fabuleux de l'ascendant britannique en Orient, est beaucoup moins connu qu'il ne mérite de l'être. Joignons-y Forbes, l'aimable auteur des *Oriental Memoirs*; c'est aussi à cette école, en apparence si peu propre à former des fondateurs d'empire, que des hommes d'une trempe bien autrement supérieure, les Clive et les Hastings, ont passé les premières années de leur âge mûr. Il est en effet vrai de dire en se plaçant à un certain point de vue, qu'autrefois le service de la Compagnie, dans ses emplois inférieurs, avait au moins l'avantage négatif d'être un temps de discipline et d'épreuve. Ce n'était pas un service commode et facile. « A cette époque (1768), dit M. Forbes, « qui appartenait à l'établissement de Bombay, je « vivais de la façon la plus économique; le revenu « d'un commis ne dépassant pas 65 liv. st. (1325 fr.) « par an. » En effet, le plus grand nombre n'avaient, dit-on, que 36 ou 40 liv. (900 et 1000 fr.). « Je ne « buvais jamais de vin à mes repas, et je me couchais « souvent sans souper, à la chute du jour, parce que « je ne pouvais acheter ni souper ni chandelle. « Comme on dinait alors à une heure, et que l'âge « d'un commis était ordinairement de seize à vingt « et un ans, l'abstinence n'était point causée par un « défaut d'appétit.

Tant que la Compagnie ne fut qu'un corps commercial, tant que ceux qui dirigeaient les affaires de l'Inde n'eurent aucun pouvoir politique, et qu'ils furent tenus en bride par les hommes entre les mains desquels ce pouvoir était placé, les effets de cette parcimonie dans un climat malsain, qui, pour être supportable à des Européens, exige des *conforts* et des commodités, ne retombèrent que sur les employés mal payés, dont bien peu survivaient et pouvaient plus tard revoir leur pays natal. Mais le résultat fut bien différent lorsque l'ambition ou la force irrésistible des circonstances eut transformé les agents de cette société de marchands en souverains, *de facto*, de vastes provinces prodigieusement peuplées; et qui, quoique pauvres en comparaison des opulentes contrées de l'Europe, et complètement hors d'état de payer à l'Angleterre le tribut annuel et régulier qu'en attendaient des politiques enthousiastes, étaient du moins fort à même d'amplement indemniser les gouvernants actuels pour la médiocrité de leur salaire légal. Il n'y aurait pas eu de mal, si, pour atteindre ce but, on avait levé et distribué une taxe régulière et fixe. Une pareille mesure, en effet, adoptée immédiatement après le changement total de circonstances dont nous avons parlé, aurait empêché cette corruption, ces rapines effrénées, contre lesquelles on finit par trouver nécessaire de défendre les populations en accordant des traitements importants aux plus tard dans les hôpitaux, périrent dans cet horrible accident. Mais comme beaucoup de corps furent entièrement consumés sans laisser la moindre trace, et que c'étaient ceux d'étrangers, on ne saurait préciser d'une manière certaine le nombre total des victimes.

fonctionnaires chargés de les gouverner. Cette précaution ayant été d'abord négligée, c'était s'abuser que d'attendre d'hommes qui décidaient du destin des royaumes, qui présidaient investis d'un pouvoir presque absolu aux grands entrepôts du commerce, qui levaient pour leurs maîtres, éloignés les revenus de fertiles provinces, qu'ils pussent se contenter de chétifs salaires que la Compagnie payait parcimonieusement à de simples teneurs de livres ou facteurs. La position de M. Forbes qui souvent, à Bombay, n'avait pas de quoi s'acheter à souper, et celle de ses collègues, étaient sans doute des cas extrêmes quoiqu'ils fussent parfaitement vrais; mais il est certain qu'assez longtemps encore après l'époque où la Compagnie devint virtuellement souveraine du Bengale, du Balor, du Carnatique, etc., les appointements de ses employés civils ne dépassèrent pas les plus simples nécessités de l'existence, si tant est même qu'ils y pussent suffire. Il était dès lors naturel, en de pareilles circonstances, que ces fonctionnaires n'hésitassent pas à se procurer abondamment ce que leur refusaient leurs imbécilles maîtres; et il n'est pas étonnant qu'ils n'aient pas toujours borné leurs suppléments de solde à la rémunération raisonnable de leurs services. Par une conséquence également nécessaire, ces exactions illicites, toujours accompagnées de vexations et d'inexprimables souffrances, arrachaient aux populations dix fois plus qu'ils ne recevaient les fonctionnaires européens employés par le gouvernement. L'esprit lucide de lord Clive ayant bientôt reconnu cet abus, il imagina et mit en pratique, avec sa hardiesse caractéristique, un plan qui devait retrancher les profits illégaux des employés, en leur accordant des remises suffisantes et basées sur un monopole public. Mais ce plan était incomplet, et conséquemment n'atteignit pas son but avant l'époque de lord Cornwallis. Celui-ci éleva à un chiffre tel la quotité des salaires attachés à chaque emploi de confiance et de responsabilité, qu'il désorma l'employé qui eût voulu, par des moyens illégitimes, accroître les appointements généraux que lui payait déjà le trésor, devenait inexorable; ainsi à partir de ce moment les employés de la Compagnie bien qu'ils se trouvent journellement exposés à de plus excitantes tentations, bien qu'ils vivent à de grandes distances énormes de leurs chefs et sous l'influence d'une atmosphère essentiellement corruptrice, ont conservé, comme corps, la réputation la plus intacte. Il est juste d'ajouter qu'une bonne partie des éloges qu'on attache à un résultat si heureux et si honorable revient de droit à ceux qui exerçant, en Angleterre, un contrôle suprême sur l'administration de l'Inde, ont su punir sévèrement et invariablement tous les fonctionnaires publics, coupables de fraude, de vol, ou de corruption.

Cependant, malgré le changement total qui s'est opéré dans la nature des devoirs du service civil de la Compagnie, sa constitution demeure encore aujourd'hui exactement ce qu'elle était lorsque la préparation et l'embarquement des cargaisons étaient les hautes fonctions réservées à ses membres les plus éminents. Les anciennes dénominations des degrés de sa hiérarchie ont même été conservées jusqu'à une époque toute récente. Jusqu'au mois d'août 1841, le jeune homme qui entrait au service de la Compagnie des Indes, en qualité de commis, passait successivement aux grades de *facteur* (factor), puis de *jeune marchand* (junior merchant), et de *vieux marchand* (senior merchant). Ce système d'attachement à l'ancien ordre de choses a, sous certains rapports, été fort avantageux à l'Inde.

Le mode de recrutement pour le service public est demeuré le même. Une foule de jeunes gens partent tous les ans d'Angleterre sans emploi déterminé, mais comme aspirants soumis à l'essai pour un emploi quelconque dans tel ou tel département, par la volonté du gouvernement local. Il n'est donc possible d'obtenir un emploi public sans commettre le dernier échelon de l'échelle administrative, comme les appointements qui y sont attachés ne couvrent que tout juste aux employés l'aisance d'une position respectable, une pareille existence dans un pays lointain, sous un climat insalubre, ne peut que ceux qui veulent sérieusement en faire leur profession, jusqu'à ce que le travail assidu des premières années de leur âge mûr soit récompensé par la cumulation graduelle des moyens de revoir leur pays natal. Ce système est indubitablement susceptible de objections évidentes. Le principe de libre

l'état retire de si grands avantages dans tous les pays gouvernés par ses enfants, est ici complètement exclu. Le nombre des individus appelés à remplir des emplois y est rigoureusement limité; et, en pratique, il arrive souvent que la stricte règle qui maintient les privilèges des employés empêche les autorités de se servir d'hommes venus dans l'Inde pour quelque spéculation particulière, et que des talents naturels ou une connaissance intime du peuple auraient rendus singulièrement propres à servir très-utilement le public. Cependant, tout en faisant de la sorte une ample part aux considérations critiques, ainsi qu'aux inconvénients qui résultent des passions et des préjugés de castes, nécessairement engendrés par la position particulière du service civil, nous n'hésitons pas à déclarer que, vu le mal qu'il empêche, les avantages du système actuel l'emportent de beaucoup sur ses inconvénients. Nous pensons donc, quels que soient les hommes chargés des nominations, que le mode actuel de recrutement pour le service public dans l'Inde, doit être soigneusement maintenu. Mais c'est tout une autre question que celle d'examiner si ce mode est suivi aussi efficacement qu'il pourrait l'être, si l'on tire le meilleur parti possible des matériaux qui, en somme, paraissent le plus propres à atteindre le but important qu'on a en vue. Cette question, nous le craignons, devrait être résolue par la négative.

Le principe de libre admission aux emplois publics est incompatible avec l'organisation du service de la Compagnie. A ce mal, nul remède; la limitation qu'il implique dans le choix des agents, paraissant être le meilleur, sinon le seul moyen de parer à des inconvénients plus grands encore. Mais il semble au moins aussi certain que le trop grand poids accordé aux simples droits d'ancienneté a beaucoup affaibli les ressorts d'une émulation honorable dans ce corps privilégié. Il n'y a que très-peu d'emplois (et encore est-ce presque exclusivement dans les hauts grades du service) qui soient considérés comme des récompenses du mérite. Ce sont des exceptions à la règle générale, et non pas un principe reconnu; apparemment parce qu'alors, comme il arrive pour les emplois de Secrétaires du Gouvernement, l'habileté des titulaires est essentielle pour que la machine administrative puisse fonctionner honorablement et aisément. Mais la très-grande majorité des emplois, quatre vingt quinze au moins sur cent, tous entraînant pour les titulaires une grave responsabilité, tous (dans le département de la justice surtout), influant sensiblement sur la condition des populations, sont conférés à l'ancienneté. Aucun mérite supérieur n'élèvera un homme à un siège éminent dans l'ordre judiciaire, si son tour n'est pas arrivé ou à la veille d'arriver. Il n'y a pas de si grande médiocrité de talents ou d'habileté, de propension si marquée vers l'indolence, pour le plaisir, ou encore pour des occupations étrangères à la distribution de la justice, en un mot rien qu'une absolue incapacité, qui puisse empêcher les effets de la règle immuable d'avancement par ordre d'ancienneté établie dans l'ordre judiciaire. Il en est de même dans toutes les autres branches du service; et dans l'Inde, sous tous les systèmes suivis à l'égard de l'impôt foncier, les populations restent exposées à souffrir aussi cruellement, quand les devoirs difficiles et souvent discrétionnaires qu'entraîne la collection des taxes sont remis en des mains impuissantes, que lorsque la justice d'homme à homme est refusée, mal administrée, ou encore achetée et vendue par des subalternes. Il n'y a point d'oppression si terrible pour les naturels de l'Inde Britannique (aujourd'hui que les jours de pillage et de carnage audacieux sont passés), que la direction de l'assiette de l'impôt foncier confiée à des hommes dont l'incapacité ou la paresse permet à une armée rapace d'agents subalternes et irresponsables d'abuser de leur autorité. Sous le système actuel, ce dernier inconvénient, aussi bien que l'élévation d'individus incapables à d'éminents sièges de judicature, sont des circonstances qui se renouvellent fréquemment.

La preuve de ces faits se trouve à la simple surface de l'aspect même que présente le service civil dans l'Inde. Dans toutes les carrières où on laisse les choses se régler d'elles-mêmes, où par conséquent de grands succès dépendent de mérites éminents et hors ligne, tout avancement même médiocre, d'une capacité; quelques individus se trouveront avoir atteint le but de leur jeunesse; d'autres l'atteindront difficilement, ou peut-être se contenteront d'en ap-

procher, après avoir supporté les plus longues fatigues; tandis qu'une troisième classe d'hommes que la nature ou leur mauvaise conduite a rendus incapables de poursuivre la course, occuperont dans leur vieillesse une position à peine en avant du point de départ. En Angleterre, cet état de choses est commun dans toutes les professions et dans tous les métiers; et personne ne s'étonne ni ne se plaint que les individus auxquels la nature a refusé l'excellence se trouvent subordonnés à des hommes plus jeunes à qui elle a donné le talent, l'énergie et la persévérance qui amènent le succès. Dans l'Inde, au contraire, l'avancement des membres du corps qui administre ou contrôle toutes les branches du gouvernement, est réglé par un principe diamétralement opposé. L'homme qui ne devait jamais s'élever, est forcé de monter; tandis que l'énergie de l'individu que la Providence voulait distinguer de la masse, est comprimée, estropiée, si même son développement n'est pas totalement empêché par la règle absurde contraire à la loi générale de la nature, qui ordonne que les hommes actifs et vigoureux ne devanceront pas les apathiques et les indifférents, et qui veut que, à l'exception de certains emplois, les postes de la plus haute importance pratique, ceux auxquels se rattache la distribution de la justice civile et criminelle dans un district aussi étendu qu'un comté d'Angleterre, comportant la surintendance et le contrôle de vingt ou trente tribunaux subalternes, soient occupés presque exclusivement par rang d'ancienneté sur cette liste générale d'un service où tous sont entrés enfants. Pour avoir la preuve que ce n'est point là une exagération, il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste des employés civils dans celle des trois présidences qu'on voudra choisir pour exemple. Ces listes ne présenteront pas cinq cas où tous les individus ayant une certaine ancienneté de service ne soient pas Juges ou du moins Collecteurs; si même ils ne sont pas les supérieurs et les contrôleurs des juges et des collecteurs. Elles ne présenteront pas cinq cas où celui qui a quinze ou vingt ans de service, ne se trouve, quant aux distinctions et aux émoluments, de niveau avec la généralité de ceux qui n'ont que cinq ou six ans de service. Il est pourtant moralement impossible que tout homme qui compte un certain nombre d'années de service soit capable d'être juge ou collecteur; plus capable que les cinquante ou cent individus qui sont entrés au service cinq, voire même dix ans plus tard que lui. Il est également indubitable que parmi les cinquante ou cent individus qui n'occupent maintenant des postes entraînant une haute responsabilité que parce qu'ils ont passé dans l'Inde un certain nombre d'années, il doit nécessairement en rencontrer quelques-uns qui, au milieu de circonstances où ils n'auraient eu que des ressources tirées de leurs propres fonds, seraient demeurés jusqu'à leur vieillesse dans les fonctions les plus basses et n'exigeant qu'une capacité mécanique. Le système actuel choisit deux ou trois hommes sur cent, et les place dans des postes dont l'efficacité est essentielle pour rendre le gouvernement facile et respectable. Tous les autres sont traités sur un pied d'égalité.

Les conséquences en sont excessivement fâcheuses. C'est au total la vieille histoire du *quidquid delirant reges, plectuntur achiivi*; le peuple souffre; mais le gouvernement anglais recueille immédiatement et largement les fruits de ses propres absurdités. L'émulation ne vit que dans les concours du petit nombre de concurrents d'élite qui visent aux postes élevés dont nous avons parlé. Après eux la grande masse des employés et fonctionnaires publics (les quels, pour la plupart, possèdent des talents dont l'emploi pourrait être d'une très-grande utilité), se considèrent comme membres d'une espèce de *Tontine* professionnelle et s'endorment nonchalamment dans l'agréable certitude que, s'ils vivent assez longtemps et qu'ils ne se déshonorent pas tout à fait, ils finiront par se voir un jour appelés au paradis de la promotion, comme la tige de haricot dans le conte de fée, par la seule force de la végétation. Cette opinion sans doute n'existe avec plus de force que parmi les moins dignes; et sans doute aussi, disons-le à leur honneur, beaucoup d'hommes dans les rangs du service civil sont portés à remplir énergiquement leurs devoirs publics, par des motifs plus élevés et plus purs qu'aucun de ceux que peut fournir l'émulation seule, ayant pour but l'avancement dans ce monde. Mais ce n'en est pas moins une grande leçon politique que ce puissant *stimulus* ne soit pas systématiquement ajouté à ceux qui naissent d'autres sources.

Au fait, il est, ce nous semble, évident qu'un mode de promotion qui peut avoir été et qui probablement était assez convenable pour régler l'avancement des commis et des facteurs d'une société de marchands, est totalement inapplicable à l'administration d'un vaste empire. On ne peut calculer les pertes publiques qui en résultent, parce qu'on ne peut calculer la somme d'habileté que l'absence de ce *stimulus* laisse sans application. Elle est forte sans doute, et on le croira facilement en réfléchissant à la nature de l'homme; ou encore, en considérant les difficultés qu'on rencontre pour gouverner cent millions d'individus avec une poignée d'étrangers, et, par conséquent, l'importance de tirer de ceux-ci toute l'utilité dont ils sont capables.

Il faut de bien puissants motifs pour maintenir un système tellement en opposition avec tous les principes reçus; cependant nous n'avons jamais entendu alléguer en sa faveur aucun argument qui ne nous ait paru absolument futile comparativement aux considérations opposées. On prétend que le système de promotion par ordre d'ancienneté est une sauvegarde nécessaire contre le favoritisme. La réponse à cette objection est que la nature exclusive de ce service, dont les membres seuls sont éligibles aux divers emplois qu'il comporte, est par elle-même une puissante protection contre un pareil abus; et que déjà d'ailleurs les gouvernements locaux, auxquels il faut nécessairement accorder une grande part de confiance, sont dans certains cas autorisés à choisir le plus digne candidat pour chaque emploi vacant. Ils exercent ce pouvoir discrétionnaire pour quelques postes qui présentent d'excellentes occasions de trafic malhonnête; et de ce système, tout le monde le reconnaît, ne résultent pourtant que les meilleurs effets. Quel mal pourrait-il donc y avoir à appliquer le système de promotions au choix à tous les emplois responsables? Quant à ce qu'on dit des jalousies, des rancunes, nous répondrons que de tels sentiments chez les moins heureux, c'est-à-dire les moins dignes, sont trop chèrement rachetés par l'abandon général du principe excitant de l'émulation. Enfin, nous avons entendu quelquefois alléguer que l'avancement par rang d'ancienneté est une conséquence nécessaire d'un service exclusif; mais toutes les écoles, tous les collèges, toutes les universités, toutes les professions, sont des corps exclusifs. Cependant l'émulation y produit souvent le meilleur effet, et personne ne doute qu'elle puisse toujours y être introduite; or, quoiqu'il soit vrai (comme l'excellent lord William Bentinck l'a remarqué dans une note actuellement sous nos yeux), que, dans l'Inde, l'état ordinaire des choses est quelquefois renversé, parce qu'il est plus difficile d'y trouver des hommes capables que des places à leur donner; il est certain qu'en aucun cas cette difficulté ne serait augmentée, tandis que souvent elle serait sans doute entièrement écartée, si on adoptait pour principe dans la collation des emplois, ainsi qu'on le fait pour la meilleure recommandation en faveur d'un candidat, le plus haut degré d'aptitude sans aucun égard pour l'ancienneté.

Nous nous sommes fort longuement étendus sur ce sujet, parce que nous en avons depuis longtemps reconnu l'extrême importance pour les intérêts de l'Inde britannique. La simple et rigide filière par laquelle les fonctionnaires publics sont obligés d'avancer, appauvrit certainement leurs esprits; excepté dans les cas rares où le talent est uni à tant d'énergie qu'il n'est pas possible de l'amortir. Tout, à l'exception de qualités extraordinaires, se trouve, par l'absence d'encouragements, nivelé à la faible mesure d'une tolérable médiocrité. Nous ne connaissons qu'une seule raison (et c'en est une qu'aucun honnête homme, après avoir réfléchi sur ce sujet, ne considérerait comme importante) pour que l'on continuât de suivre le même système. Elle augmente, dit-on, la valeur du patronage en ce qui concerne ses moins dignes objets, en rendant le service de l'Inde une loterie sans billets blancs, excepté dans les cas de conduite scandaleuse. Mais l'occasion d'être admis sur les listes de candidatures pour un pareil service devrait être un avantage suffisant pour tout homme jeune; elle suffirait de reste pour porter l'élite de la jeunesse actuelle à s'y engager avec espérance et énergie; et c'est trop que d'y ajouter, au grand détriment des populations indoues, la garantie effective, qu'à moins de fautes tout à fait impardonnables, il y aura, comme chose convenue, un avancement régulier aux emplois qu'on doit considérer comme postes

de haute confiance et de haute responsabilité. L'existence d'une telle garantie réduit tous les esprits, hors les plus vigoureux, au misérable niveau de la médiocrité; tandis que ceux que leur nature, leur paresse ou leurs mauvaises habitudes ont désignés comme des manœuvres, ont le droit de recevoir et reçoivent en effet la somme ordinaire d'avancement.

La Charte de 1833 opéra un grand changement, ou plutôt ouvrit une large porte au changement, selon les bonnes intentions de l'Assemblée des Directeurs, dans l'organisation des gouvernements indiens. Elle régla que le pouvoir exécutif de chacune des trois Présidences serait exercé par un Gouverneur et trois Conseillers; mais, en même temps, elle donna aux Directeurs le pouvoir de révoquer et de suspendre la nomination des Conseils. Elle créa aussi le Gouverneur-Général de l'Inde actuellement en charge, Gouverneur du Bengale. En vertu d'une permission donnée à l'Assemblée, le Gouverneur du Bengale a jusqu'ici exercé les fonctions de son emploi sans l'assistance d'un Conseil, comme faisait aussi le Gouverneur d'Agra, tant que cette charge exista.

Cette autocratie a été blâmée par quelques personnes, à cause du pouvoir additionnel que l'absence de Conseils est censée jeter dans les mains irresponsables des Secrétaires, qui, pense-t-on, peuvent plus aisément tromper un seul maître que plusieurs. Quant à nous, faisant même abstraction de l'économie, nous avons toujours regardé ce changement comme une amélioration. Les Gouverneurs subalternes n'ont à présent aucun pouvoir législatif, et seulement très-peu de latitude à l'égard des dépenses; leurs fonctions peuvent, généralement parlant, s'exécuter plus parfaitement, parce qu'elles s'exécutent plus vite par une tête que par plusieurs. Le Gouverneur-général agit seul; et, quant à la dangereuse influence des Secrétaires, ces fonctionnaires, quoique plus jeunes (circonstance qui n'est pas toujours, à beaucoup près, un inconvénient dans l'Inde), sont, ordinairement du moins, aussi bien choisis que les membres du Conseil. Il ne serait pas d'ailleurs difficile d'imaginer un plan qui leur donnât toute la responsabilité convenable et salutaire.

Les Gouvernements locaux comprennent quatre départements: le département *politique* qui exige le secret et se borne à ce que nous appelons en Angleterre, la diplomatie; le *judiciaire*; le *fiscal* et le *général* auquel appartiennent toutes les affaires de finance. Un cinquième département, le *législatif*, ressort directement du Gouvernement Suprême. L'organisation de ces départements varie dans chacune des Présidences, et dans la même Présidence, selon la diversité des circonstances. Ainsi le Gouvernement Suprême n'a que deux Secrétaires, dont l'un dirige les départements *politique*, *législatif*, *judiciaire* et *fiscal*; et l'autre, le département *général*; tandis que le Gouvernement subalterne du Bengale, ayant sur les bras une bien plus grande quantité de détails, bien plus en vérité qu'il n'en devrait entreprendre, a un Secrétaire à part pour les importants départements du *fisc* et de la *justice*. L'organisation des départements et des affaires qui leur appartiennent, est généralement sage et efficace; les divers Gouvernements ayant soin de ne pas se donner de Secrétaires par rang d'ancienneté, comme ils donnent des juges au peuple; mais la division des devoirs n'est pas entièrement exempte d'anomalies. Au Bengale, par exemple, la Surintendance et le Contrôle des douanes ainsi que des monopoles du sel et de l'opium, n'appartiennent pas au département *fiscal*; mais au département *général*, qui comprend, outre les finances, toutes les affaires mixtes ne rentrant point dans les attributions d'un département spécial. Les affaires ecclésiastiques, la navigation à la vapeur sur les fleuves et sur la mer, la poste, l'instruction publique, ne sont qu'une faible partie de ses multiples attributions. Le gouvernement et le peuple seraient beaucoup mieux servis, si des Secrétaires distincts étaient donnés aux Départements *fiscal* et *judiciaire*; le premier, soulageant le Secrétaire du département *général* de la charge des douanes, des deux monopoles et de la poste; et le second, dirigeant la correspondance relative à l'éducation des indigènes. Le Secrétaire du département *général* pourrait alors s'acquitter de toutes les fonctions importantes de comptable-général. Avec les arrangements actuels, l'étonnant Crichton (1) lui-même ne pourrait, con-

venablement remplir toutes les fonctions du département *général*.

Le Secrétaire du département *politique* dirige toute la correspondance avec les nombreux fonctionnaires qui, sous le titre de *résidents* près les différents tribunaux indigènes ou d'agents du Gouverneur-Général remplissent quelquefois des fonctions purement diplomatiques, et exercent dans d'autres circonstances un pouvoir ambigu, moitié de commandement, moitié de conseil, sur des princes et sur des chefs en partie indépendants; mais qui attendent du gouvernement britannique, non seulement protection contre tout danger extérieur, mais encore médiation dans tous les différends qu'ils peuvent avoir, soit entre eux, soit avec de puissants tribunaux, ou bien encore avec leurs propres sujets. Les *résidents* et agents envoient non-seulement des rapports sur tous les sujets importants, mais un compte rendu journalier de tous leurs actes indiquant les personnes avec lesquelles ils ont conféré et la nature de cette conférence. Ceux qui occupent les postes d'une importance supérieure (et quelques-uns d'entre eux, comme l'agent pour Rajpoutana, ont sous leurs ordres un grand nombre d'employés résidant chacun à la cour d'un petit prince), correspondent directement avec le Gouvernement Suprême; les autres sont soumis aux ordres du Gouverneur à la juridiction duquel leurs postes respectifs sont attachés. Les Gouvernements subalternes, à leur tour, rendent compte au Gouvernement Suprême de toutes les affaires importantes; de sorte qu'une chaîne non interrompue de communications s'étend du plus minime fonctionnaire engagé dans quelque affaire diplomatique (et il s'en trouve un partout où ses services peuvent être utiles), jusqu'au Gouverneur-Général agissant en Conseil. Dans ce département, l'état est, et a toujours été, admirablement servi. La principale raison en est facile à dire. Dans la carrière politique, on a beaucoup moins égard aux droits d'ancienneté que dans d'autres départements. L'armée de la Compagnie se trouve en concurrence avec le service civil pour fournir le contingent d'habileté demandée; et, ce qui est plus important encore, les diplomates de l'Inde britannique ne sont pas, généralement parlant, aussi insupportablement surchargés de besogne que les agents qui remplissent leurs devoirs avec autant de zèle et d'énergie, mais avec des résultats moins brillants, dans les autres branches du service. Ils jouissent personnellement d'un autre grand avantage; ils ne travaillent pas exclusivement pour le bien d'autrui et pour la satisfaction de leur propre conscience, quoiqu'ils puissent très-bien produire l'un et se procurer l'autre, comme ceux qui remplissent les fonctions de juges ou d'employés du fisc. La nature de leurs fonctions les fait souvent remarquer par leurs compatriotes d'Angleterre; et ils recueillent, sinon une part équitable, du moins une bien plus grande part que leurs collègues, des distinctions que la faveur de la couronne ou de l'opinion publique confère à ceux qui sont reconnus avoir utilement servi leur pays. De telles récompenses n'ont pourtant jamais été que parcimonieusement octroyées au mérite déployé dans l'Inde, théâtre si éloigné, si négligé. Elles ont été presque absolument refusées à ceux dont le talent et le dévouement n'avaient eu lieu de se manifester que dans les moins brillantes carrières du service public. Jamais, que nous sachions, le plus haut mérite judiciaire déployé dans les tribunaux de la Compagnie n'a reçu de la métropole un encouragement honorifique; tandis que des services comparativement fort minces, rendus dans les colonies de la couronne, ont été amplement récompensés! Est-ce là de la générosité? est-ce là de la sagesse? La couronne devrait-elle regarder avec indifférence les hommes distingués qui servent leur pays dans l'Inde, parce que l'Angleterre juge convenable de faire régir ce splendide empire par l'intermédiaire d'une Compagnie? Ce ne serait pas une dépense, mais bien un aiguillon puissant pour des efforts encore plus énergiques, et une consolante compensation pour l'opulence que les progrès de la morale publique empêchent désormais les employés de la Compagnie de gagner dans l'Inde; si des honneurs convenables et propres à donner un rang et de la distinction à ces serviteurs aux yeux de leurs compatriotes, étaient conférés avec une judicieuse libéralité aux plus dignes d'entre eux.

La Surintendance et le Contrôle du département judiciaire sont exercés principalement au moyen des tribunaux appelés *Sudder-Courts*, cours suprêmes

des territoires de la Compagnie au-delà des limites étroites de la juridiction des trois Cours établies par la couronne. Le Gouvernement exécutif n'entraîne que fort peu de correspondance directe (et ce peu seulement sur des sujets minimes) avec les fonctionnaires subalternes de l'ordre judiciaire; à l'exception seulement, pour le Gouvernement du Bengale, du Surintendant de la police: emploi qui n'existe nulle part ailleurs. Dans tout le Bengale, y compris le Gouvernement subordonné d'Agra, les Cours provinciales d'Appel et de Circuits, qui formaient une partie essentielle du plan d'administration judiciaire imaginé par lord Cornwallis, ont été abolies. Les *Sudder-Courts* surveillent maintenant sans intermédiaire les juges civils ainsi que ceux des Sessions des divers districts entre lesquels les provinces ont été divisées. Chacun de ceux-ci, à son tour, contrôle les actes et reçoit les appels des décisions de beaucoup de juges d'un ordre de juridiction inférieure dont le nombre est proportionnel à la masse des affaires locales, et qui sont partagés en trois classes par rapport à leurs pouvoirs et à leurs appointements officiels. Les juges des divers districts sont généralement des employés civils. Les fonctionnaires qui siègent dans les tribunaux subalternes sont en général des naturels de l'Inde, quoique tout homme ayant les qualifications requises soit éligible à ces fonctions.

Ceux du plus haut rang sont compétents pour décider tous les procès, quelle que soit la valeur de la propriété en litige; et, depuis plusieurs années, le gouvernement s'est sagement attaché à débarrasser, autant que possible, les juges de districts (qui sont d'ailleurs largement rétribués) de toute juridiction primaire; et à les employer presque exclusivement à un travail bien plus généralement utile à contrôler les actes des nombreux tribunaux subalternes, ou encore à recevoir les appels de leurs arrêtés et de leurs jugements. De la promptitude et de l'efficacité avec lesquelles ces obligations sont remplies, dépend absolument l'honneur de l'administration de la justice civile. Le gouvernement a très-sagement abandonné l'essai commencé par lord Cornwallis, d'administrer la justice à des millions d'individus au moyen d'un petit nombre de juges anglais, presque entièrement privés d'assistance étrangère et dont les traitements, nécessairement très-élevés, ne permettraient pas d'augmenter le nombre. Nous avons déjà parlé de la modicité inconvenante des salaires accordés à la plus basse et à la plus nombreuse classe des juges indigènes (*Mounsifs*) par lesquels sont décidées la plus grande partie des causes; mais on ne saurait flétrir trop souvent et trop énergiquement le misérable système d'économie adopté à l'égard de la distribution de la justice à la masse des populations par l'intermédiaire de fonctionnaires mal payés. Avec une augmentation convenable de leurs traitements, ceux-ci auraient pu devenir des instruments très-utiles et très-efficaces pour améliorer l'administration de la justice civile et criminelle.

Le système actuel a un défaut manifeste et très-pernicieux. Il manque malheureusement de la vigueur d'une impulsion première et d'une direction exécutive, actives et vigilantes. Ces fonctions sont ostensiblement remplies, comme nous l'avons dit, par les *sudder-courts*, dont les juges ont conséquemment une double et discordante responsabilité. Outre l'exercice de la plus haute juridiction d'appel, jugeant en dernier ressort toutes les plaintes portées à l'occasion des actes de divers tribunaux subalternes, ces magistrats doivent surveiller rigoureusement la conduite officielle de chacun des fonctionnaires attachés au département judiciaire, par l'emploi de tous les moyens légitimes propres à obtenir des renseignements sur l'action de chaque tribunal, et sur le degré de considération dont chacun de ses membres jouit près du peuple. Il est d'autant plus nécessaire que ces hautes fonctions soient bien remplies par les titulaires à qui elles sont assignées, que, dans l'Inde, il n'existe point de public capable de se charger dans son propre intérêt. Le peuple y est plongé, à un degré dont les habitants de l'Angleterre ne sauraient se former une juste idée, dans la paresse, l'apathie et la lâcheté morale. Il regarde le plus énorme vénalité judiciaire comme un très-léger délit. Aucun acte de fraude ou d'injustice, commis à l'abri des formes de la justice, ne paraît exciter dans le cœur des Indiens le moindre sentiment de haine ou d'indignation, du moment où ils n'en sont pas personnellement victimes. Leurs ignorantes ap-

(1) Nom d'un des administrateurs les plus éclairés dont on mentionne les services dans le gouvernement de l'Inde britannique.

préhensions les empêchent souvent de se plaindre de la plus révoltante injustice. Il n'en est par conséquent que plus nécessaire qu'ils soient efficacement protégés par ceux dont le devoir spécial est de veiller sur les actes de l'administration judiciaire. Ce devoir éminemment important ne peut, selon nous, en aucune façon, être rempli par les *Sudder-courts*, en raison de la nature même de leur organisation, des fonctions multiples et des divers genres de responsabilité dont sont investis ces tribunaux supérieurs. Leurs obligations sont, pour ainsi dire, contradictoires. Ils jugent en dernier ressort, forment un conseil judiciaire, surveillent ou devraient du moins surveiller minutieusement la conduite d'une foule de juges subalternes dispersés sur un vaste territoire et dispensant la justice à des millions d'individus. Toujours à résidence fixe, ils ne peuvent surveiller les actes ni apprécier le caractère d'un grand nombre d'employés attachés à chaque tribunal de district, que par l'intermédiaire du juge de ce tribunal. Leur connaissance de tous les subalternes de ce juge doit, dès lors, prendre la couleur des opinions particulières de celui-ci. S'il est aveugle, il est presque impossible qu'ils puissent voir clair; mais s'il est malhonnête et corrompu, s'il est lié avec des inférieurs d'un caractère semblable, aussitôt tout moyen d'action et de surveillance leur échappe. Ce dernier degré d'iniquité n'est pas probable; mais dans un système de promotion aux fonctions de l'ordre judiciaire, tel que nous l'avons décrit précédemment, il doit se présenter souvent (la nature des choses l'indique) des cas où, soit pour un motif, soit pour un autre, le juge du district sera un très-mauvais agent pour une inspection.

Nous pourrions citer un cas où, peu de mois après qu'un juge anglais, personnellement au-dessus de tout soupçon et d'un mérite distingué, eut quitté un district dans lequel il avait administré la justice pendant plusieurs années, deux des principaux juges subalternes de ce district, auxquels en partant il avait donné des certificats très-honorables, furent destitués avec infamie, comme ayant été convaincus d'avoir depuis plusieurs années vendu la justice. On prouva que l'un d'eux avait été arraché de son palanquin dans un bazar public et bâtonné, par un homme auquel il avait refusé de rendre justice après en avoir reçu le prix. Une autre fois, un Conseil fiscal fut contraint de dénoncer au gouvernement les iniquités patentes et éhontées, habituellement commises dans l'une des ci-devant cours provinciales, situées seulement à deux milles de la *Sudder-Court*; et dont pourtant cette cour ne s'occupait point, ni ne paraissait disposée à s'occuper jamais.

Nous avons mentionné ces deux exemples, parce qu'ils caractérisent les deux causes distinctes de l'inutilité de la surveillance de la *Sudder-Court*. Le premier montre, s'il en était besoin, qu'un corps à résidence fixe, opérant par des instruments locaux très-peu convenables, dont quelques-uns peuvent être raisonnablement supposés crédules; d'autres indolents; d'autres, inaccessibles au peuple; d'autres enfin portés à favoriser et à protéger des parasites et des flatteurs, doit être fort peu propre à surveiller avec une sagacité, une fermeté suffisantes, les actes de tribunaux inférieurs éloignés au moins de soixante-dix milles, et quelquefois de quatre ou cinq cents. Le second exemple prouve l'erreur qu'on commet en confiant aux mêmes mains les plus importantes fonctions judiciaires et administratives; et surtout à des mains accoutumées à la dispensation patiente et posée de la justice. Il est presque impossible que le même homme soit tout à la fois un juge calme et sans passion, et un administrateur rigide et clairvoyant; toutes les qualités indispensables pour le premier emploi sont presque opposées à celles qu'exige le second. Le juge est obligé de se tenir les yeux, les oreilles, et l'esprit fermés à tout ce qu'il peut voir ou entendre hors de son tribunal. L'administrateur, pour être utile dans les circonstances extrêmement difficiles dont il s'agit, en égard à l'absence d'esprit public, doit perpétuellement s'enquérir, prêter l'oreille aux rapports, de quelque côté qu'ils viennent, écouter et examiner tous les bruits qui portent quelque apparence de vérité; il doit être prompt à suivre toute trace qui peut le mettre à même de sonder la force et la solidité du système que son devoir l'oblige de surveiller. Le juge doit presumer tout homme innocent, jusqu'à ce que sa culpabilité ait été prouvée; l'administrateur, sans juger personne, doit s'occuper activement d'obtenir, à l'égard de chacun, les renseignements les plus positifs.

Or, autant les magistrats qui siègent dans les *Sudder-courts* si habilement et si honorablement pour le caractère britannique, sont d'excellents juges; autant ils sont de mauvais inspecteurs de la justice civile et criminelle. Il n'est pas juste d'imposer à qui que ce soit des devoirs aussi incompatibles; et on eslément bien remplis.

Le remède est évident. Les attributions des *Sudder-courts* devraient être partagées, et leurs fonctions discordantes attribuées à des institutions distinctes. Un pareil arrangement n'augmenterait pas la dépense, puisqu'il ne serait pas nécessaire d'augmenter le nombre des fonctionnaires. Il permettrait d'adapter les qualités individuelles à l'espèce de devoirs la plus propre à les rendre utiles. Il en résulterait une économie de ce temps dont une grande partie est maintenant perdue à passer et repasser d'une sorte d'affaires à une autre totalement dissemblable. Les juges ne seraient que juges. La surintendance de l'administration de la justice civile et criminelle se trouverait dans des mains distinctes; soit entre celles d'un individu (et ce serait là, selon nous, le meilleur système), soit entre celles d'une commission. L'action efficace des deux départements serait ainsi considérablement augmentée. Le Gouvernement Suprême apprendrait de la cour comment les juges de divers degrés remplissent cette partie de leurs devoirs dont l'accomplissement pourrait être vérifié par leurs arrêts, auxquels on annexe toujours, dans l'Inde, un exposé des motifs; tandis que les surintendants de la justice veilleraient et feraient des rapports sur toutes les matières d'une nature exécutive, sur les relations entre l'origine et la décision des procès, sur l'exécution des arrêts, sur la disposition et l'accumulation des affaires interlocutoires et autres; et principalement, sur l'efficacité générale des Cours ainsi que sur la pureté et l'intégrité de leurs membres; et enfin, sur la considération dont ils jouissent près du peuple. Ce n'est assez nulle part, et dans l'Inde surtout, que les sources de la justice soient exemptées de souillures visibles; il faut encore la conviction générale et absolue qu'elles sont réellement pures. Cette double obligation n'a pas été jusqu'ici suffisamment observée dans l'Inde britannique. Souvent le gouvernement s'est arrêté court, après s'être à moitié éclairé par une enquête sur des méfaits présumés, laissant l'esprit des populations aussi méfiant qu'auparavant; et de plus avec le soupçon que ses gouvernants étaient informés de l'iniquité, mais qu'ils ont bien voulu fermer les yeux.

Le service du revenu territorial est sans aucun doute bien organisé et habilement administré dans tout l'Inde britannique. Nous devons à cet égard proclamer notre conviction, à cause du puissant et direct intérêt que le Gouvernement trouve dans l'efficacité de l'instrument par lequel son trésor est principalement alimenté. Autrefois, et de longues années encore après la formation des établissements permanents des provinces de Bengale, de Béhar et de Bénarès, et probablement aussi dans les districts de la Présidence de Madras où des mesures analogues furent postérieurement introduites; on pensait qu'une machine aussi compliquée pouvait être abandonnée à son propre mouvement, et que les fonctionnaires publics impropres à des emplois plus importants et plus difficiles, étaient toujours bons à faire de simples collecteurs des taxes payées à l'état par un corps de propriétaires fonciers, prospères et reconnaissants. Nous avons déjà eu occasion de montrer à plusieurs reprises et spécialement en prouvant la nécessité d'un cadastre immédiat de tous les territoires des provinces organisées d'une manière permanente, combien ce préjugé général avait été puni par d'amères déceptions; mais la plus grande partie du mal déjà causé par la mauvaise administration est désormais irréparable. Dans les districts des diverses Présidences assujettis à des répartitions périodiques d'impôts, nous avons profité de l'expérience; et quoiqu'on ait commis d'autres erreurs, l'état s'est trouvé du moins efficacement garanti contre la perte de ce revenu, sur l'intégralité et sur la judicieuse dispensation duquel on doit fonder toutes les espérances raisonnables d'amélioration pour l'Inde britannique. Le peuple n'est pas en état d'améliorer lui-même sa condition. Les propriétaires fonciers des provinces, auxquels notre établissement permanent a garanti une si grande proportion du revenu du sol, n'ont fait que peu de chose, ou rien, dans le long espace de cinquante ans, même pour leur propre avantage; il n'y en a pas un

sur mille qui songe le moins du monde aux intérêts de sa patrie. D'autre part, le Gouvernement ne peut rien faire pour le peuple, s'il n'a pas les moyens financiers suffisants pour le défendre contre les ennemis du dehors et du dedans, et pour administrer d'une manière complètement efficace. Le cas est essentiellement différent de celui d'un pays où le peuple est à la hauteur intellectuelle de ses gouvernants, ou même au-dessus d'eux pour la connaissance de ses propres besoins et pour la meilleure manière d'y pourvoir; d'un pays où l'intelligence des masses, comme l'a dit un publiciste, devance tous les jours la sagesse publique.

Il y a cependant quelques philanthropes sincères, mais abusés, qui ne voient d'autre moyen d'améliorer la condition de l'Inde britannique que dans l'abandon du système foncier; comme si des moyens suffisants pour un gouvernement quelconque, pour le gouvernement de l'Inde même le plus économique, pouvaient être retirés de toutes les autres sources prises collectivement; comme si quelques-unes de ces sources n'étaient pas pires, en principe, que celle d'où provient le revenu territorial; et comme s'il était praticable de sacrifier une partie du revenu en faveur des propriétaires du sol, sans que quelque autre classe de la population n'en pâtît proportionnellement.

Le revenu territorial est prélevé par des collecteurs et par des collecteurs-adjoints dans les nombreux districts entre lesquels les provinces de l'Inde sont partagées, sous l'autorité des Conseils du Revenu (*Board of Revenue*) siégeant à Calcutta, Allahabad et Madras, et de la Commission du revenu à Bombay. Dans tout le Bengale, à Béhar, à Bénarès et dans les provinces du Nord-Ouest, des commissaires du revenu (*Commissioners of revenue*) président chacun sur quatre ou cinq districts, furent interposés sous l'administration de lord William Bentinck entre les Conseils et les Collecteurs; et les pouvoirs des Conseils furent augmentés, les commissaires étant revêtus de l'autorité des anciens Conseils. Cette mesure tendait fort utilement à soulager le Gouvernement des détails de l'administration du revenu; mais elle intervient encore beaucoup trop souvent et trop minutieusement, au lieu de se borner à la Surintendance et au Contrôle-Général, en rendant les Conseils responsables de l'efficacité du système. Or, c'est là, comme nous l'avons dit, le vice principal des Gouvernements indiens; vice également prévalant et également pernicieux dans tous leurs départements, au dedans et au dehors. On dresserait aisément une liste des affaires dont le Gouverneur-Général en Conseil de l'Assemblée des Directeurs, et le Conseil du Contrôle, s'occupent ou prétendent s'occuper, dans un mois donné de l'année; liste que, pour employer les termes de Junius: «le chapelain le plus grave ne pourrait lire sans rire.»

Nos limites nous forcent à exposer, en peu de mots, que les autres grands départements du revenu de Bengale, la plus riche sans comparaison des possessions de la Compagnie, sont administrés par le Conseil des douanes, du sel et de l'opium, résidant à Calcutta; à l'aide pour les deux dernières branches, d'agents, membres du service civil, établis sur les principaux points de manufacture ou d'emmagasinement. Nous ne pouvons discuter à la fin d'un long article, les principes des grands monopoles du sel et de l'opium. Comme monopoles, ils sont nécessairement vicieux dans leur essence; celui du sel opérant comme une capitation, presque absolument sans égard à la fortune, et conséquemment aux obligations envers l'état, de la personne qui paie; celui de l'opium, associant les Gouvernants chrétiens de l'Inde, de la façon la plus blâmable, au trafic démoralisateur par lequel les marchands anglais empoisonnent les esprits et les corps des Chinois et des Malais. Il nous paraît clair que le Gouvernement devrait abandonner toute participation à la fabrication de cette drogue, et se contenter de lever aux ports d'embarquement, un droit d'exportation qui ne présentât pas aux contrebandiers une tentation trop forte. Le revenu, sans doute, y perdrait quelque chose; mais l'honneur y gagnerait considérablement. Si ce n'était le malheureux établissement permanent du revenu territorial, que bien des gens vantent comme la perfection de la justice et de la sagesse financières (comme s'il n'était pas possible de trouver un terme moyen entre des répartitions annuelles basées sur le maximum du revenu, et la limitation à toujours de l'impôt à tirer des meilleures sources de

la dépense nationale). Ces deux monopoles, représentables par deux raisons diverses mais également puissantes, pourraient donc être abandonnés; les droits de transit à Madras pourraient en même temps être abolis, et tous les ports de l'Inde déclarés également libres.

Les populations de l'Inde ont, en vérité, lieu de regretter amèrement la bienveillance mal entendue de lord Cornwallis, laquelle, en enchaînant les mains du Gouvernement, établit sans remède et sans espoir d'atténuation sur la tête des individus des taxes inégales, et fatales dans leurs résultats,

EDINBURGH REVIEW.

LITTÉRATURE.

HÉLÈNE VAILLANT.

II.

(Suite et fin.)

Je n'ai jamais aimé, j'ai toujours évité ces soirées poétiques et littéraires auxquelles la muse, coiffée d'un turban, comme Corinne au cap de Mysène, convie un public d'amis pour l'entendre et pour l'admirer. Mais à cent lieues de Paris, dans un cabaret rustique, j'avoue qu'une solennité de ce genre me piquait au vif et m'intéressait au possible. Et puis, ce que je savais des amours du malheureux Sylvain ajoutait un attrait de plus à la chose.

A peine entré, voici ce qui frappa ma vue :

Une vaste chambre aux murs blancs et nus; dans le fond, Marie assise sur un escabeau, la bouche à demi-souriante, l'œil à tout, l'air un peu goguenard; au milieu, une table couverte d'un mauvais châle en manière de tapis, chargée de plumes, de livres et de papiers, devant laquelle se tenait une jeune fille, Hélène à coup sûr, absorbée dans la recherche d'une rime ou d'un hémistiche; autour du foyer, madame Vaillant, costume demi-paysan, demi-bourgeois, moitié ville et moitié village; M. Zéphyrin, pantalon collant gris de perle, gilet jaune à larges revers, col de chemise montant jusqu'aux oreilles, cravate à la Colin, habit bleu, boutons de métal, breloques chatoyant sur le ventre; le brigadier de gendarmerie, grand uniforme; enfin deux autres personnages que j'appris être, l'un, l'instituteur de l'école primaire; l'autre, le médecin de la commune.

Lorsque j'entrai, tout le monde se leva.

J'allai d'abord à madame Vaillant, que je saluai avec tout le respect dû à la mère d'une muse; puis, après m'être incliné devant l'héroïne du lieu, je me glissai près de M. Zéphyrin et pris place sur un siège vide qui m'attendait à côté de lui.

Sylvain s'était assis près de Marie, M. Vaillant près de son épouse.

Il se fit un silence de quelques minutes durant lequel je pus observer la muse, à la lueur de deux chandelles qui brûlaient sur la table.

Quoique vêtue avec une prétentieuse élégance, elle me sembla ne manquer ni de grâce, ni d'un certain charme. Elle avait le front net et pur, le regard à la fois doux et fier; sa bouche était rose et sérieuse; ses cheveux blonds, naturellement bouclés, tombaient à profusion sur son col et sur ses épaules. Elle m'apparut comme un joli oiseau des tropiques enfermé dans une cage avec des oisons. J'en excepte pourtant Marie et mon pauvre Sylvain.

Ce fut M. Zéphyrin qui rompit, le premier, le silence.

Il appuya familièrement sa main sur mon épaule, et d'un air avantageux :

— Monsieur est amateur? me dit-il.

— Amateur de quoi? demandai-je.

— Cela s'entend que de reste, reprit-il avec un fin sourire; amateur de beaux vers.

— En effet, Monsieur, j'aime les beaux vers.

— En ce cas, Monsieur ne pouvait mieux tomber... dit à côté de moi, une voix rauque et cavernueuse.

A ces mots, je me retournai brusquement vers le personnage qui venait de les prononcer et me trouvai face à face avec la plus horrible figure de gendarme que j'eusse encore vue de ma vie. A cet aspect, toujours effrayant alors même qu'on a la conscience la plus pure et la plus paisible, je cherchai machinalement dans ma poche, pour m'assurer que j'étais en règle et que j'avais mon passeport.

— Monsieur est connaisseur? ajouta M. Zéphyrin.

— Cela va sans dire s'écria M. Vaillant, puisque Monsieur vient de Paris.

Je vis M. Zéphyrin et le brigadier échanger un regard narquois, tandis que, de leur côté, l'instituteur et le médecin s'entretenaient à voix basse en m'observant à la dérobée.

Madame Vaillant prit la parole :

— Hélène a reçu aujourd'hui, dit-elle, une lettre de M.... (Elle nomma un des plus grands poètes, sinon le plus grand de notre époque), en réponse à une pièce de vers qu'elle lui avait envoyée. Nos amis ne verront pas sans plaisir quel cas on fait d'Hélène dans la capitale.

Après avoir passé par toutes les mains, cette lettre arriva jusqu'à moi. C'était bien, en effet, une lettre de notre grand poète; c'était bien à Hélène qu'elle s'adressait. M.... y remerciait la jeune fille des vers enchanteurs qu'il venait de lire, et regrettait qu'un si beau talent se consumât dans les bas-fonds de la province. — Venez à Paris, disait-il en terminant; c'est là seulement que votre génie pourra déployer librement ses ailes. L'abelette cache son nid dans les sillons; l'aigle plane sur la montagne.

— C'est admirable! s'écria M. Zéphyrin: l'abelette cache son nid dans les sillons, l'aigle plane sur la montagne! Je n'ai jamais dit autre chose.

— C'est une lettre en vers? dit le gendarme.

— En vers blancs, fit observer M. Zéphyrin.

— En vers blancs! s'écria M. Vaillant; il y a donc des vers de couleur?

— Messieurs, dit Hélène en s'approchant de nous, c'est une lettre en prose poétique.

— C'est ce que j'avais l'honneur de dire à ces messieurs, répliqua M. Zéphyrin; des vers blancs ou de la prose poétique, c'est absolument la même chose.

— Pas précisément, dit Hélène en souriant.

— Des vers blancs! répétait M. Vaillant qui ne revenait pas de sa surprise.

J'étais impatient d'entendre chanter la muse.

— Hier, dit-elle, comme l'astre du jour s'éteignait derrière les bois, à demi dépouillés par l'automne, tandis qu'à l'horizon opposé la lune allumait silencieusement sa lampe d'albâtre, et que le ciel commençait d'entr'ouvrir ses riches écrins...

— C'est admirable! s'écria M. Zéphyrin; tout cela pour dire qu'il était sept heures du soir.

— Est-ce des vers? demanda le brigadier.

— Pas encore, répondit M. Zéphyrin; elle accorde sa lyre.

A ce dernier mot, je vis Sylvain et Marie se lever sur la pointe de leurs pieds, et allonger le cou, pour tâcher d'apercevoir enfin cette lyre fantastique qui, depuis quelques semaines, faisait le désespoir de leur curiosité.

— J'allais triste et rêveuse, reprit la jeune fille, écoutant le bruit mélancolique des feuilles desséchées que je traînais sous mes pieds, et que chassaient devant moi les brises automnales. L'angélus tintait à l'église du village; les ombres descendaient dans la vallée. Déjà le manteau de la nuit était tout saupoudré d'étoiles. J'allais rêveuse et triste, quand tout d'un coup mon âme résonna comme une harpe éolienne et mêla un hymne d'amour aux mystérieux concerts de la nature. J'en ai retenu quelques strophes, je vais vous les dire.

— Écoutez l'hymne! s'écrièrent à la fois tous les membres de l'assemblée.

La jeune fille se tenait debout, les mains appuyées sur le dos d'une chaise, l'air inspiré, les yeux au ciel. Après être restée quelques instants ainsi, elle récita, d'une voix lente et grave, une douzaine de strophes qui excitèrent un enthousiasme que je ne chercherais même pas à décrire.

C'étaient, à vrai dire, des vers assez proprement tournés, sans originalité, sans pensées vides, sonores et roullants comme une toupie d'Allemagne. Il y courait toutefois un petit souffle frais et poétique, et ça et là, à travers un fouillis d'ambitieuses métaphores, apparaissaient quelques images gracieuses, violettes et fleurs des champs écloses dans un parterre de pivoines. C'étaient de ces vers comme il s'en fait à Paris par milliers. Dans un salon, nul n'y prendrait garde; dans un cabaret de village cela devient aussitôt merveilleux, et moi-même, un instant, je fus tenté de crier au prodige.

Lorsque Hélène eût achevé, madame Vaillant la prit dans ses bras et la couvrit de larmes et de baisers, en s'écriant : — Tu seras la gloire de ta famille! — M. Vaillant sanglottait d'admiration,

Sylvain pleurait dans son coin. Marie avait plus que jamais son air éveillé et goguenard. Sur ces entrefaites, des voix de rouliers qui demandaient à boire ayant retenti au-dessous du sanctuaire, Sylvain et Marie se levèrent aussitôt, et j'entendis la jeune fille qui riait à gorge déployée en descendant les marches de l'escalier.

— Eh bien! Monsieur, qu'en dites-vous? s'écria M. Zéphyrin en me frappant assez rudement sur l'épaule.

— Je dis, Monsieur, que voilà de beaux vers, à coup sûr.

— Je le crois, par Dieu, bien! s'écria le brigadier; je voudrais voir qu'on s'avisât de dire le contraire.

— Ce n'est pas seulement beau, ajouta le maître d'école, j'ose croire qu'on peut affirmer sans crainte que c'est très-beau.

— Ayons le courage de l'avouer, s'écria le médecin, c'est excessivement beau!

Je souffrais de voir brûler un encens si grossier aux pieds de cette pauvre enfant, dont le visage rayonnait de satisfaction et d'orgueil. Je la suppliai de ne s'en point tenir là, et de nous dire encore quelques vers. Hélène ne se fit pas longtemps prier. Elle reprit sa position de belle inspirée, et débita, avec un imperturbable aplomb, une demi-douzaine d'élégies, faibles échos, copies effacées des grands maîtres. A parler franc, c'était toujours la même chose : les étoiles, la lune, le soleil, les ombrages, les bocages, les clairs ruisseaux, le murmure des vents, les soupirs de l'onde, les barques glissant sur les lacs, la brise du matin et la brise du soir, le gazouillement des oiseaux sous la ramée, les joies du printemps, les mélancolies de l'automne; il me semblait entendre le perroquet du chantre de Jocelyn.

Sur le coup de dix heures, la société se retira, et, comme j'étais un peu de la maison, je demeurai seul avec la famille. J'allai me placer près d'Hélène et m'amusai à la faire causer. Malgré le ridicule de ses prétentions, elle me parut une bonne fille, égarée par la vanité de ses parents et par la sottise de son entourage. Je la priai de me raconter comment le génie poétique s'était révélé en elle. Elle me dit, ce que j'avais deviné en l'écoutant, qu'elle s'était sentie poète en lisant les *Méditations* de M. de Lamartine.

— Comme La Fontaine, ajoutai-je, en entendant une ode de Malherbe.

En voyant que j'avais un peu de littérature, la famille me témoigna quelque confiance et quelque considération. On me montra plusieurs glorieux suffrages qu'avait reçus la jeune Muse, entre autres une lettre du préfet de Guéret, qui déclarait tout net qu'Hélène serait un jour l'honneur et la gloire de son département. Madame Vaillant me donna à entendre qu'elle-même n'était pas née pour tenir une auberge; elle était fille d'huissier, son père avait eu des malheurs.

Elle en arriva bientôt à me confier ses projets et ses espérances concernant Hélène. Elle était décidée à laisser là l'auberge de Saint-Gabriel pour conduire sa fille à Paris.

— Cela nous obligera à de grands sacrifices, dit-elle, mais du moins je n'aurai pas à me reprocher d'avoir mis la lumière sous le boisseau, ainsi que M. le préfet nous l'écrivait encore l'autre jour. D'ailleurs le beau talent d'Hélène rendra au centuple ce qu'on aura fait pour le produire. Ce n'est pas seulement la gloire qui l'attend à Paris, c'est aussi la fortune.

En parlant ainsi, cette pauvre femme me fendait le cœur.

— Nous vendrons notre pré, dit M. Vaillant, nos deux champs de blé noir et nos six arpents de colza.

— Je vous rendrai un château, mon père! s'écria la jeune fille en sautant sur les genoux du bonhomme; j'ai deux volumes en vers : *les Églantines* et *les Cris de l'âme*.

— C'est de l'or en barre, dit M. Vaillant en la baisant au front.

— Que pensez-vous, Monsieur, de nos projets? me demanda la mère d'Hélène.

Je n'eus pas le courage de souffler sur les rêves de ces braves gens; je répondis que j'avais l'intention de rester quelques jours à Saint-Gabriel, et que nous en reparlerions.

Je fus obligé, pour gagner ma chambre, de descendre l'escalier de bois et de passer par la salle des buveurs. J'y retrouvai Sylvain et Marie : l'un était assis sous le manteau de la cheminée, la tête sur ses mains, les pieds sur les chenets, dans une attitude

affaissée; l'autre s'occupait gaiement des soins du ménage. Elle allait, venait, mettait tout en ordre, avec la plus belle humeur du monde.

Aussitôt que Marie m'aperçut :

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ? s'écria-t-elle convenez qu'ils sont tous fous là-haut.

Et sans me laisser le temps de répondre :

— Moi, s'écria-t-elle, j'aime mieux la chanson de mon pays !

Et d'une voix fraîche et joyeuse, elle chanta ce couplet, qui m'est resté dans la mémoire :

L'oiseau qui, sur la branche,
Le jour et la nuit chante,
N'a pas si belle ardeur
Que moi, la grande, dans le cœur.

Elle s'approcha de Sylvain qui n'avait pas changé d'attitude, et après l'avoir contemplé quelques instants d'un air attendri :

— Allons, que fais-tu là, grand imbécille ? s'écria-t-elle en riant; prends une chandelle et conduis Monsieur à sa chambre.

Sylvain se leva, me regarda d'un air hébété, prit un flambeau sans mot dire et m'accompagna en silence.

Après avoir fermé ma fenêtre et tiré mes rideaux :

— Eh bien ! Monsieur, me dit-il d'un ton lugubre, n'aurais-je pas bien fait de me jeter dans la rivière ?

— Demandez cela à Marie, lui dis-je, vous verrez ce qu'elle vous répondra.

— Ah ! s'écria-t-il en se frappant le front, il n'y a qu'une femme au monde. Pour vous, Monsieur, vous aurez à vous reprocher toute votre vie de m'avoir empêché de me jeter à l'eau. Heureusement la Creuse n'est pas loin, ajouta-t-il d'un air sombre.

— N'oubliez pas, lui dis-je en souriant, que Marie est plus près encore.

Je dormis peu ou point; les rats me firent, durant toute la nuit, un sabbat infernal. Vers le matin, comme je commençais à m'assoupir, je fus réveillé en sursaut par Sylvain qui attélaient la Biche. Le jour se levait, j'en fis autant et m'allai promener dans le jardin où je ne tardai pas à voir arriver Hélène. Elle était simplement vêtue, partant plus jolie que la veille.

La muse vint à moi sans façon et me salua d'un ton familier, avec un petit air protecteur qui me fit sourire et ne me déplut point. Elle était vraiment fort gentille, surtout lorsqu'elle oubliait ses neuf sœurs.

Le jardin avait une porte qui donnait en pleine campagne. Sans y songer et tout en causant, j'ouvris cette porte et nous gagnâmes, à travers champs, les rives de la Creuse, très-pittoresques en cet endroit du pays. Hélène marchait, son bras appuyé sur le mien; nous étions de vieux amis. Elle me parlait de Paris, patrie de ses rêves; elle voyait déjà la gloire qui lui tendait les bras et lui jetait des fleurs.

— Quoi ! m'écriai-je, vous voulez quitter ce pays charmant qui vous a vu naître ?

— Mes chants l'immortaliseront, me dit-elle; je veux qu'un jour la Creuse n'ait rien à envier aux bords de l'Anio, aux rochers de Vaucluse.

— Vous voulez échanger, contre le bruit, la lutte et la tourmente, le doux silence et le frais repos des campagnes ?

— Je veux obéir à ma destinée. Notre grand poète me l'a dit à moi-même : l'alouette cache son nid dans les blés; à l'aigle, d'autres horizons.

A ces mots, la vérité s'échappa de mon sein. Par un brusque mouvement de pitié, je saisis les mains d'Hélène entre les miennes et je m'écriai :

— On vous trompe, Mademoiselle, on vous égare, on vous perdra, si vous n'y prenez garde !

Elle me regarda avec un étonnement naïf.

— Qui donc me trompe ? qui m'égare ? qui veut me perdre ? demanda-t-elle en souriant.

— Écoutez-moi, Mademoiselle, lui dis-je avec calme, après l'avoir fait asseoir à côté de moi, sur un rocher du rivage; c'est une histoire que je veux vous conter, une histoire vraie, une histoire toute récente. Je serai bref. Voici vingt ans au plus, une jeune fille vivait avec sa mère sous le ciel de Bretagne; gracieuse comme vous, comme vous elle était poète. Un jour, attirée par les séductions de la gloire, sollicitée par les poètes en renom qui lui écrivaient comme ils vous écrivent, elle quitta sa ville natale, comme vous vous voulez quitter le village où vous êtes née, pour aller cueillir, à Paris, les palmes qu'on lui promettait. Savez-vous ce qu'elle y trouva ? la misère. Elle est morte sur un grabat.

— Vous me contez des histoires de l'autre monde, dit Hélène d'un ton boudeur; nous n'en sommes plus à Gilbert.

— Hier un grand poète, car c'était un grand poète, celui-là, est mort à l'hôpital; et, de tous ceux qui s'indignent de son trépas, courtisans effrontés du cercueil qui les accuse, il n'en est pas un qui ait tenu sa pauvreté, pas un qui ait tendu la main à son frère.

— Vous voulez rire; m'écrit-elle.

— Bien au contraire, m'écriai-je, j'ai plutôt envie de pleurer.

Je partis de la pour d'entretenir de la vie littéraire qu'elle voulait follement abandonner. Je lui en indiquai froidement tous les rescifs et tous les écueils. J'es-

sayai de lui démontrer qu'elle s'abusait en toutes choses; je fus dur et impitoyable.

— Oui, vous vous abusez, lui disais-je. Parce qu'on a quelque facilité dans l'esprit, quelque grâce dans l'imagination, quelque sentiment élevé des harmonies de la nature, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'on soit poète et marqué au front par le doigt de Dieu.

Combien j'en ai vu partir pleins d'émotion et la tête haute, qui sont retournés au gîte morne et le front baissé ! On part et on arrive; mais les branches qui, de loin, semblaient s'abaisser pour nous offrir leurs fruits et leurs fleurs, se relèvent brusquement; les sentiers qui nous avaient paru sablés et mollement inclinés sont escarpés et glissants; les mains amies qui nous invitaient se retirent; l'avenir nous trahit, la gloire nous échappe; heureux encore quand notre génie ne crie pas la misère et la faim !

Je ne m'en tins pas aux poétiques images; je lui montrai à nu la destinée qui l'attendait loin de son village. Je cherchai à l'apitoyer sur les sacrifices qu'allait s'imposer sa famille. Je lui fis entendre sans ménagement le langage austère de la probité. Je lui dis enfin ce qu'il est possible de dire à une pauvre fille qu'on voit prête à s'aventurer sur cette mer orageuse qui a déjà englouti tant de pâles victimes. Mais, à tout ce que je lui disais, elle ne répondait que par ces mots : — Vous voulez rire ? — ou bien : — Qu'en savez-vous ? — Et toujours elle finissait par m'opposer la lettre du grand poète qu'elle avait reçue la veille.

— Mais, ma chère enfant, m'écriai-je, vous ignorez donc que nos grands poètes écrivent de pareilles sornettes à tous les petits poètes de hasard qui leur adressent de méchants vers. Cette lettre, votre joie, votre orgueil, court depuis longtemps la province.

— Peut-être en avez-vous une édition dans votre poche ? dit Hélène d'un ton railleur.

— Chi lo sa ? répondis-je en souriant.

Hélène se leva, et nous reprîmes le sentier du hameau. Chemin faisant, je tentai une fois encore d'ébranler sa résolution; je me crus un instant près d'y réussir. Elle semblait m'écouter d'un air troublé et réfléchi. — Non ! s'écria-t-elle tout d'un coup, comme se parlant à elle-même. — Puis, s'adressant à moi : — D'ailleurs, que voulez-vous que je devienne ? Pensez-vous que ma vie doive s'écouler dans le cabaret de mon père ?

— A Dieu ne plaise ! répliquai-je; mais je crois avoir entendu dire à votre mère qu'on vous offrait une place de sous-maîtresse dans le pensionnat où vous avez été élevée : ce pourrait être pour vous un avenir.

Hélène haussa les épaules, et tout fat dit.

Le lendemain, au soleil levant, après avoir dit adieu à Sylvain et lui avoir conseillé de se guérir de son amour, j'ensourchai un cheval de louage et quittai Saint-Gabriel pour remonter la Creuse jusqu'à sa source. Lorsqu'au bout de six semaines, je repassai par le village, je descendis au Point du Jour, où j'appris qu'Hélène et sa mère étaient parties pour Paris quelques jours auparavant. On n'avait pas encore de leurs nouvelles. Je trouvai le bonhomme Vaillant un peu chagrin du départ de sa femme et de sa fille, mais plein d'espoir dans l'avenir glorieux de la Muse. Marie me sembla moins riieuse que d'habitude; c'est qu'elle ne paraissait pas partager l'aveuglement de son vieux père.

— Ce n'est plus drôle, Monsieur, me dit-elle en essuyant ses yeux avec le coin de son tablier. Les voici parties ! Dieu sait ce qu'elles vont devenir. Deux pauvres femmes toutes seules, là bas, dans cette grande ville ! Je sais bien qu'Hélène a sa lyre, mais j'aimerais mieux lui voir un bon mari. Qui pourrait dire, Monsieur, comment tout cela finira ? En attendant, mon père a vendu son pré, ses champs de blé, ses ar-

pents de colza. J'ai bien peur que toute la fortune n'y passe; nous serons mangés aux vers.

A ces derniers mots elle partit d'un grand éclat de rire et je me pris à rire avec elle.

— C'est égal, Monsieur, ajouta-t-elle en riant et pleurant à la fois comme une journée d'avril, tout ceci est bien triste et bien déplorable. Il faut voir ce pauvre Sylvain ! il a perdu le boire et le manger et ne se nourrit plus que de ses larmes; aussi est-il jaune comme une jonquille et maigre comme un hareng sauy.

— Sylvain, lui dis-je, est un sot; voici longtemps qu'à sa place je serais consolé.

Elle comprit, rougit et s'esquiva.

Le soir ramena Sylvain au logis. Il est très-vrai qu'il faisait peine à voir. Le pauvre diable n'avait que les os et la peau. Il venait de verser trois voya-

geurs, dont l'un se plaignait de fortes contusions à la tête et menaçait de le rouer de coups. En apprenant ce nouveau désastre, M. Vaillant s'emporta et fit mine de vouloir jeter Sylvain à la porte. Nous intercédâmes, Marie et moi, pour le coupable. Quant à lui, il paraissait ne se soucier de rien. Marie lui servit son

soir, il vint me trouver dans ma chambre et me demanda conseil sur le parti qui lui restait à prendre. Il pensait sérieusement à partir pour Paris, et à s'y faire, en vue d'Hélène, une position dans les lettres.

— Vous êtes un nigand, lui dis-je. Le seul conseil que j'aie à vous donner, c'est de ne plus verser vos voyageurs, d'engraisser un peu et de vous mettre à même d'épouser, dans six mois, une jeune et jolie fille qui vous aime.

— Elle m'aime, Monsieur, en êtes-vous bien sûr ?

— Aussi sûr que de mon existence.

— Elle vous l'a dit ?

— Si elle me l'avait dit, j'en serais moins sûr et n'en répondrais pas.

— Elle m'aime !

— Vous m'en pouvez croire.

— Et dans six mois elle viendra pour m'épouser.

— De qui parlez-vous ?

— D'elle.

— De qui ?

— D'Hélène.

— Que le diable vous emporte ! m'écriai-je avec humeur; soufflez ma chandelle et laissez-moi dormir.

De retour à Paris, j'entendis parler, sur la fin de l'hiver, d'une poétique merveille que s'arrachaient tous les salons. Il s'agissait de la Muse de Saint-Gabriel. Un jour, à la quatrième page d'un journal, je vis annoncés, comme devant paraître très-prochainement, *les Eglantines* et *les Cris de l'Âme*, deux recueils de poésie par mademoiselle Hélène Vaillant.

A quelque temps de là, on touchait alors aux premières journées d'avril, comme je flânais sur le boulevard, par un de ces doux soleils qui font, pour ainsi dire, pousser et fleurir les jolies femmes sur le pavé de Paris, je rencontrai Hélène suspendue au bras de sa mère. Quoique vêtue avec une certaine élégance, madame Vaillant sentait un peu l'étude de feu son père et l'auberge de son mari; quant à la fille, elle était fraîche et riante comme le printemps. Une capote de satin blanc encadrait son joli visage, et de son pied léger, coquettement chaussé d'un brodequin de couli gris, elle trottait sur l'asphalte comme une bergeronnette sur le sable fin de la Creuse. Elle répondit à mon salut par un gracieux sourire et par un geste amical. Nous échangeâmes à peine quelques paroles; mais elle m'invita à l'aller voir et me laissa son adresse.

Je ne lui fis pas longtemps attendre le petit triomphe que ma visite promettait à son amour-propre. J'allai la voir le lendemain.

Hélène habitait avec sa mère un joli appartement de la rue Blanche. Elle me reçut dans une espèce de boudoir qu'elle appelait son cabinet de travail; véritable sanctuaire qui n'avait rien de commun avec celui du Point du Jour. Hélène était seule; en sa qualité de muse, elle jouissait d'une liberté que n'ont pas généralement les jeunes filles élevées en simples mortelles. Il en est de la poésie comme du mariage; elle émancipe les mineures. Elle avait une prétentieuse robe de chambre qu'une torsade de soie servait autour de sa taille, ses petits pieds dansaient dans des babouches turques, présent, me dit-elle, d'un grand poète qui les avait rapportées d'Orient. Elle me fit asseoir auprès d'elle et se prit, tout en cau-

sant, à rouler une pincée de blond maryland dans un mince papier d'Espagne. A tout prendre, ce n'était pas une mauvaise fille. Elle me parla tout d'abord et sans embarras du cabaret où je l'avais rencontrée pour la première fois, de son père, de sa sœur et du pauvre Sylvain; elle-même me rappela en riant l'étrange soirée à laquelle j'avais assisté, M. Zéphyrin, le brigadier de gendarmerie, le maître d'école et le médecin du village. Il ne fut pas question de notre entretien sur le bord de la Creuse; mais elle se donna la satisfaction de m'accabler de ses succès, de sa gloire et de ses félicités littéraires. Tout lui souriait, tout lui faisait fête; sa vie n'était qu'un enchantement. Sur la rive gauche et sur la rive droite de la Seine, les salons les plus en renom se disputaient la jeune muse. La veille, elle avait dit des vers chez madame de...; le lendemain, elle devait en dire chez M. de... Elle en échangeait fréquemment avec les plus illustres poètes de l'époque. Les directeurs de journaux grattaient tous les matins à sa porte. Madame Pauline Duchambge, ce tendre cœur, ce charmant esprit, était à ses genoux pour obtenir les paroles d'une romance. Elle me montra un porte-crayon d'or que lui avait envoyé la reine Amélie. Ses *Eglantines* et ses *Cris de l'Âme* allaient paraître; il est vrai qu'elle avait donné trois mille francs à son éditeur; mais elle comptait bien sur le produit de la vente pour couvrir ses frais et s'enrichir par-dessus le marché. Elle alluma sa cigarette à la flamme d'une bougie et se pencha sur un coussin :

— Mon sort vous semble digne d'envie, dit-elle. Eh bien! le monde m'ennuie, la gloire m'importune. Il est au fond de l'âme humaine un vide que rien ne saurait combler. J'en causais hier avec M. de Lamartine. Pour moi, je n'ai plus qu'une ambition, acheter un petit château dans les environs de Paris et m'y retirer avec ma famille. J'espère bien ne pas mourir sans avoir réalisé ce rêve.

Je la félicitai de mon mieux, et me retirai le cœur plein de tristesse.

Je restai deux ans sans la revoir. *Les Eglantines* et *les Cris de l'Âme* parurent; il s'en vendit sept exemplaires. Avant leur publication, on s'en était fort occupé dans un certain monde; une fois publiés il n'en fut plus question. Depuis longtemps déjà j'entendais plus parler d'Hélène. Un soir d'automne, je la rencontrai seule dans une allée du Luxembourg. Elle était pâle, amaigrie et vêtue de noir. Elle parut embarrassée en me voyant. Je l'interrogeai avec intérêt; elle m'apprit que son père était mort, et que, sous peu de mois, Marie devait épouser Sylvain.

— Par quel hasard, lui demandai-je, vous êtes-vous aventurée seule, à cette heure, si loin de votre quartier?

Elle me répondit qu'elle avait quitté la rue Blanche pour venir habiter la rue d'Enfer. Je l'accompagnai jusqu'à sa porte. Elle m'offrit de monter, j'acceptai étourdi.

— Je crains, me dit-elle, que vous ne trouviez un appartement bien en désordre. Ma mère est un peu souffrante.

— Je serai heureux, répliquai-je, de lui présenter mes hommages.

Elle n'insista plus et je la suivis, sans songer que j'allais, cette fois, l'humilier dans son amour-propre, autant que je l'avais flattée, il y avait de cela deux ans. Je ne sentis ma sottise qu'en entrant dans un appartement triste et froid, que n'égayait jamais le soleil. Ce n'était pas encore la pauvreté, ce n'était déjà plus l'aisance. Madame Vaillant me sembla singulièrement vieillie et affaïssée. J'observai Hélène : qu'il y avait loin de cette figure chargée d'ennuis, à celle que j'avais vue, deux ans auparavant, rayonnante de bonheur, d'orgueil et de jeunesse!

— Vous voyez, me dit-elle, nous avons quitté le Paris bruyant, ce quartier-ci nous plaît davantage; silencieux, solitaire, plus propice aux saintes études, c'est la patrie des poètes rêveurs. Nous avons, sous nos fenêtres, les ombrages du Luxembourg; cela nous rappelle un peu nos bois et nos chères campagnes. Au printemps, le vent nous apportera le parfum des lilas en fleurs.

Elle essaya de faire ce qu'on est convenu d'appeler contre mauvaise fortune bon cœur; elle y réussit mal. A son insu, un peu d'amertume se mêlait à toutes ses paroles. Elle ne se plaignait pas, mais je crus entrevoir qu'elle avait éprouvé des mécomptes de tout genre. Elle me cacha l'histoire de ses désenchantements; mais cette histoire, je la savais déjà, j'aurais pu la raconter moi-même. Elle avait, durant six se-

mains, défrayé la curiosité des salons; on l'avait prise comme un jeu; puis, après s'en être un instant amusé, on l'avait jetée là comme un chapeau fané. La muse seule lui était demeurée fidèle. Hélène avait refusé de s'abaisser jusqu'à la prose; elle achevait un poème épique. Toutefois, elle avait singulièrement rabattu de ses ambitions; elle ne demandait plus qu'une jolie petite maison tapie, comme un nid, sous les saules, sur le bord de quelque ruisseau.

Pauvre enfant! pensais-je, tu seras bien heureuse un jour de te retirer dans le cabaret de tes pères!

— Je retournai souvent la voir. J'avais boudé son éphémère royauté; je me fis le flatteur assidu de sa déchéance. Hélas! je vis ces deux pauvres femmes glisser peu à peu et tomber dans le gouffre de la misère. Il ne restait plus rien du pré, des champs de sarrasin et des six arpents de colza. Tout était désolé; pourtant il fallait vivre. Grâce aux sollicitations du grand poète qui l'avait attirée à Paris, comme la lumière attire les phalènes pour leur brûler les ailes, Hélène avait obtenu du gouvernement une pension de cinq cents livres; c'était là le plus clair et le plus net de son avoir. Elle se consolait en songeant à Chatterton. Mais son estomac s'accommodait moins volontiers que son amour-propre, de cette fiche de consolation. Son poème épique achevé, il ne se trouva personne qui en voulût. Pour ne rien dissimuler, c'était ennuyeux comme la peste ou comme un poème épique. Une heure vint où la faim cria plus fort et plus haut que l'orgueil. Hélène en arriva à écrire des compliments en vers pour les fêtes de famille, des charades, des logogriphes, des devises pour les confiseurs. Je fus assez heureux pour pouvoir lui procurer quelque ouvrage; mais, quoi qu'elle pût faire, elle était loin de suffire aux besoins de chaque jour. Cependant, l'orgueil la soutenait encore. M'étant avisé de lui conseiller le retour à Saint-Gabriel, elle me répondit qu'elle aimerait mieux mourir sur la paille.

— Y songez-vous? lui dis-je; votre mère est déjà bien souffrante.

Ses yeux se remplirent de larmes; elle ne répondit pas.

Un jour, madame Vaillant me prit à part, et me dit :

— Je vois bien qu'on nous a trompées, nous avons fait une folie; on ne sait pas ce que je souffre. Que devenir? Le plus sage serait de retourner à Saint-Gabriel. Sylvain et Marie nous y recevraient à bras ouverts; mais Hélène n'y consentira jamais. Elle est fière; elle ne voudra pas s'exposer à rougir vis-à-vis de Sylvain, de sa sœur et de tous nos amis.

Je revins à la charge auprès d'Hélène, mais sans plus de succès que devant.

— Vous vous exagérez me dit-elle, le malheur de notre position. Sans doute ce n'est pas ce que j'avais rêvé; mais nous sommes moins à plaindre que vous ne l'imaginez peut-être. D'ailleurs la lutte est féconde et ne déplaît pas au génie. Ce n'est point dans la tiède atmosphère de la prospérité que s'accomplissent les grandes œuvres.

La malheureuse enfant en était encore là. Je me retirai consterné.

Cependant Sylvain avait épousé Marie. Ces jeunes gens ne se doutaient guère de ce qui se passait à Paris. A l'insu d'Hélène et de madame Vaillant, je pris le parti d'écrire à Sylvain toute la vérité. Le brave garçon ne répondit pas; il arriva, les poches pleines de bons écus sonnants. Qu'on juge de sa surprise et de son désespoir en voyant par lui-même toute l'étendue du désastre! Il embrassa la mère et la fille, et versa ses écus sur la table. Puis, s'adressant à Hélène :

— Tenez, dit-il, je vous ai rapporté cet anneau que vous aviez oublié dans votre chambre, le jour de votre départ.

Et il lui remit la bague qu'Hélène lui avait donnée un soir, dans le jardin, sur le banc de pierre, en lui promettant de l'aimer toujours. Hélène la prit, et se détourna pour cacher ses larmes. Ce n'était pas l'amour de Sylvain qu'elle pleurait, mais ses rêves, ses espérances; aussi peut-être un autre amour; dont j'avais surpris le douloureux secret dans son cœur.

— Ce n'est pas tout, dit Sylvain; Marie m'a bien recommandé de lui ramener sa mère et sa sœur; je ne partirai pas sans vous. Vos chambres vous attendent à Saint-Gabriel. Allons, mademoiselle Hélène, il faut revenir au pays. L'air de nos campagnes vous fera du bien. J'ai planté, le long du mur du jardin,

des rosiers qui ont fleuri tout exprès pour embattre votre retour.

Hélène secoua la tête. Sa mère et moi, nous joignîmes nos instances à celles de Sylvain, mais vainement : la cruelle enfant fut inflexible.

— Pars, dit-elle à sa mère; retourne près de Marie, tu seras plus heureuse avec elle. Moi, je reste, je dois rester; il faut que ma destinée s'accomplisse.

— Si tu restes, je reste; mais, mon enfant, qu'allons-nous devenir?

Ni ses larmes, ni mes prières, ni le désespoir de Sylvain ne purent décider Hélène à quitter Paris. Quel lien la retenait? La muse? l'amour de la gloire? Quelque autre amour brisé qui voulait mourir, comme le lierre, aux lieux où il s'était attaché? C'est ce que nul n'a pu savoir. Toujours est-il que Sylvain retourna seul à son village.

Près de partir, il me demanda la permission de m'embrasser, ce que je lui accordai de grand cœur.

— Et la *Biche*? lui demandai-je.

— Morte de vieillesse.

— Et Marie?

— Elle a promis de me donner un petit Sylvain.

A quoi bon prolonger plus longtemps cette triste histoire? Un jour, je trouvai Hélène agenouillée au pied du lit de sa mère. Madame Vaillant était morte; avant d'expirer, elle avait fait jurer à Hélène qu'elle retournerait au village.

En effet, elle partit au bout de quelques mois, l'âme et le corps brisés. Arrivée à Saint-Gabriel, elle aperçut de loin, sur le pas de la porte du *Point du Jour*, Marie qui allaitait son enfant, tandis que Sylvain, debout auprès d'elle, la regardait avec joie et avec amour. Elle s'arrêta quelques instants à contempler le tableau de ce bonheur doux et paisible.

Avez-vous jamais lu sans attendrissement un passage de *Don Quichotte*, celui où le héros de la Manche revient au gîte après sa première excursion? Il rentre roué de coups et s'arrête au milieu de sa cour à regarder mélancoliquement ses plates-bandes de fleurs et de légumes, ses canards qui barbotent dans la mare, sa nièce et sa gouvernante qui ravaudent leurs bas sur le seuil de la porte; d'un côté la poésie qui est allé courir les champs et qui rentre éclopée, n'en pouvant plus et tirant de l'aile; de l'autre, la prose qui est restée au logis, les pieds dans la flanelle, et qui n'a point enrhumé son bonheur.

JULES SANDEAU.

(Extrait de la Mode.)

ÉLISA ET WIDMER.

Je vais quelquefois au cimetière, c'est un lieu qui m'émeut plus qu'il ne m'attriste. A mesure que j'avance en âge, il me semble que les liens qui m'attachent aux vivants vont se dénouant, et que d'autres se forment en secret qui m'entraînent vers les morts, cette future société, chez qui je vais bientôt descendre.

Dans nos villes protestantes, il y a une heure, le dimanche, où les rues sont tranquilles, les habitations désertes : un silence saint semble planer sur la cité. Pendant que les familles sont répandues par la campagne, cherchant le soleil et le plaisir, quelques fidèles, des personnes âgées, infirmes, celles qui, travaillées de quelque infortune, fuient la foule et le bruit, assises dans l'ombre des parvis, écoutent le service ou psalmodient au Seigneur. Souvent j'entre dans quelque un de ces temples, pour goûter la fraîcheur sous ces voûtes, pour écouter l'écho mystérieux de la voix qui parle, pour me laisser émouvoir par l'orgue qui prélude, et une fois ému, me joindre au saint concert. C'est moi que l'on voit là-haut, seul, sur cette galerie déserte, je suis connu du sacristain, il me tient pour un homme singulier, les idées pas absolument saines.

Plus souvent, à cette heure, je ne sais quelle tristesse, me chassant hors de chez moi, me porte vers les champs. Je quitte l'ombre des rues, j'arrive sous la voûte du ciel; mais la foule me déplaît, ces habits de fête me choquent; le bruit, la poussière m'attristent; je tourne vers les lieux délaissés, vers les avenues solitaires; bientôt mes pas suivent celle où ne passent guère que les morts à leur dernière promenade; j'arrive au seuil, je le franchis et j'erre parmi les tombes.

Ici ce n'est plus la tristesse, c'est la mélancolie qui pénètre mon cœur, quelquefois un peu amère, plus souvent douce et attendrissante. Je foule aux pieds

ces herbes, je passe sous l'ombrage de ces saules, je regarde l'éclat éblouissant des murs blanchis qui ceignent cette solitude, et sans plus de distractions que celles-là, je trouve que les heures coulent rapides et remplies. C'est que, pendant que mes sens sont ainsi occupés, mille rêveries captivent mon cœur, mille figures s'y peignent, mille sentiments y vivent; il est devenu le domaine d'une poésie vague, mais profonde; sinistre, mais émouvante. Il me semble comme si je planais au-dessus de la vie, au-dessus des âges, des destinées; comme si, du ciel, je voyais ces générations diverses que recouvre cette terre que je foule; puis, je reviens à moi-même, bientôt foulé par d'autres. Ma jeunesse est finie, le plaisir est usé pour moi, je ne connaîtrai plus les passions brûlantes ni le rire folâtre; mais mon âme a encore de la curiosité pour ce grand mystère de la mort, il l'attire par un charme invincible, et ce triste plaisir survit à tous les autres.

Tout d'ailleurs n'est pas sombre dans les souvenirs qu'évoque pour moi cette plaine funèbre. Elle recèle des êtres sous l'aile desquels s'abrita ma joyeuse enfance, et que j'ai trop tôt perdus, pour que leur mort m'ait fait des blessures bien cruelles. C'est plus tard qu'on apprend à souffrir; et encore, combien dont la vie n'est qu'une longue enfance! êtres légers que rien ne déchire parce qu'à rien ils ne sont attachés; êtres heureux, mais d'un bonheur qui ne fait pas envie.

Ainsi, c'est sans chagrin que je visite cette place où repose une vieille tante dont le souvenir lointain, mais présent encore, me reporte à la fraîcheur riante de mes premières années. Infirme, cassée, courbée par l'âge et les soucis, elle touchait au terme de la vie, quand moi j'y entrais tout rempli d'insouciance et de folle joie. J'allais la voir, ses croisées donnaient sur le lac dont les eaux bleues me semblaient ravissantes. De cette retraite, le monde apparaissait à ma jeune imagination comme un séjour tout décoré d'azur et de richesse, comme un brillant palais pour jouer et rire, comme un asile fortuné où volaient les oiseaux de l'air, où les animaux paissaient parmi les fleurs, où l'homme portait toujours en lui une félicité paisible et pure. Aujourd'hui, déçu de ces illusions, elles sont néanmoins si vives encore dans ma mémoire, que sur cette tombe même qui presse des ossements et de la poussière, elles masquent sous leur brillant réseau la réalité de la mort.

Pauvre tante! j'ignore à quel degré j'étais son neveu, mais son accent qui raisonne encore à mes oreilles, m'a fait penser plus tard qu'elle était allemande, parente de mon père, je m'imagine. Elle avait des chagrins; depuis j'y ai pris part; mais alors, le chagrin! je ne pouvais le comprendre. Le chagrin dans un univers si riant, dans ce beau séjour de fête! le chagrin chez ma tante, qui élevait deux canaris charmants, qui avait un chat si gracieux, des bonbons dans son armoire, du sucre dans le tiroir! Le chagrin, j'en voyais bien les signes sur sa figure, mais sans en comprendre le sens ni la cause. Souvent, assise dans sa bergère, après m'avoir établi à quelque jeu, elle devenait pensive, triste; et si elle se mettait à lire quelques papiers que recélait l'autre tiroir, j'étais sûr de voir des larmes couler le long de ses joues. Tante, lui disais-je, laissez les papiers, vous pleurez. — Oui, mon enfant, répondait-elle; c'est fini. Elle les replaçait dans le tiroir, mais longtemps encore ses larmes coulaient, en sorte que, contraint par cette vue, je continuais à jouer, mais sans bruit, sans comprendre non plus pourquoi, les papiers fermés, ma tante pleurait encore. Souvenirs qui me touchent! Bonne vieille dont la bonté m'attirait alors, mais que j'ai depuis tendrement chérie! Songes lointains, que le temps embellit, que l'éloignement colore, qui sont le trésor du cœur et le baume du vieil âge.

Il y a trente-deux ans environ qu'elle est morte. Je crois que je dus la voir bien près de ses derniers moments, car depuis plusieurs mois elle ne quittait plus le lit, que j'y allais encore. Elle n'était pas plus triste qu'auparavant. De son lit antique, entouré de rideaux verts, elle veillait sur mes jeux, excitait mon babil, elle souriait à ma gaité, et depuis qu'elle ne se levait plus, j'étais chargé du doux emploi de me servir moi-même dans l'armoire ou dans le tiroir; alors elle riait de voir la sagacité de mes choix qui tombaient toujours sur le plus gros morceau, sur le plus large bonbon. « Tu choisis mieux que moi, » disait-elle. Je l'entends encore.

De temps en temps elle lisait dans un gros livre à tranche rouge. Un instinct confus me portait à ne pas l'in-

terrompre dans ces moments-là; je marchais doucement par la chambre. Je n'osais déranger le chat qui faisait la roue sur la tablette de la fenêtre, et volontiers je m'accoudais auprès pour écouter le babil des canaris, dont les sauts et les jeux me récréaient à défaut de ceux où j'eusse mieux aimé être acteur moi-même. Mais quand j'entendais le gros livre se refermer, je reprenais ma liberté.

Ce gros livre, c'était la Bible. Je l'ai compris plus tard. Comme je la voyais toujours recueillie pendant cette lecture, et plus sereine après l'avoir faite, il m'en est resté une impression ineffaçable de respect pour le livre lui-même, et la conviction des consolations qu'apporte la religion à ceux qui la cultivent par eux-mêmes dans la simplicité de leur cœur. Elle s'est éteinte, ma pauvre tante, mais j'en suis sûr, comptant sur les divines promesses, aspirant à un monde meilleur, y apportant ses œuvres, ses vertus, ses chagrins et cette confiance douce qu'ont les belles âmes en un Dieu qui répare et guérit, qui efface les fautes et tient compte des efforts. Non, cette tombe ne m'attriste point; c'est le seuil qu'il faut franchir pour me réunir à ma tante: quand on y portera mes os, déjà vers elle aura volé mon âme, hors des atteintes de la douleur et de la mort.

Quelquefois, durant mes promenades, je m'arrête à considérer les inscriptions, qui abondent à l'entour sur ces tertres. Il en est qui ne retracent de celui qu'elles recèlent que l'âge et le nom. Chose singulière! ceci m'intéresse. Le nom; j'ignore pourquoi, si ce n'est qu'à tel nom je prête involontairement des traits plus ou moins aimables, et faisant dériver de ses traits des qualités de cœur, des circonstances dans la vie, des peines ou des joies, la richesse ou la misère, déjà cet inconnu attire mieux cette sympathie que si j'ignorais jusqu'au nom qu'il porta. Mais l'âge, il parle mieux encore. L'âge sur une tombe a un éloquent langage: il dit si ce mortel fut retiré du milieu des plaisirs, saisi dans l'ivresse de ses jeunes ans, arraché aux bras d'une mère, d'une amante; ou si, déjà parvenu aux limites extrêmes d'une longue vie, cœur éteint, fardeau inutile, il ne fit que passer d'une torpeur caduque au sommeil du sépulcre.

Parmi ces marbres, il en est un qui m'attira dès mes premières visites en ce lieu, et ce qu'il y a de bizarre, avant même que je comprisse le sens des lignes qui y sont gravées, car elles sont écrites en allemand. A la vérité, ayant appris, dans mon enfance, quelques mots de cette langue, j'avais pu déchiffrer la première ligne: c'était une pensée d'une extrême simplicité, mais elle empruntait du lieu où je la lisais, et de la disposition où je me trouvais moi-même un attrait mélancolique que je ne lui eusse point trouvé ailleurs. C'était ce vers:

Das Leben gleicht der Frühlingsblume...

« La vie ressemble à la fleur du printemps. » Bien vrai! bien tristement vrai! disais-je en moi-même, et rapprochant ces mots de divers emblèmes sculptés dans la marge de l'inscription, j'arrivai à me peindre, sous l'image de cette fleur, je ne sais quelle aimable fille se fanant au milieu des hommages, penchant vers le sol, y apportant sa froide dépouille, lorsqu'un nom propre, que je pus lire dans les vers suivants, fixa ces suppositions. C'était un nom de femme: *Elisa*. Je m'attachai aussitôt à ce nom, je lui donnai des traits, je m'associé à ceux qui pleuraient cet être aimable, et déjà, auprès de cette froide pierre, comme entouré d'affligés et d'amis, mon cœur se berçait d'émotions douces et compatissantes. Mais il était tard; le soleil, près de se coucher, ne dorait plus que la crête des tertres; les cyprès projetaient au loin de longues ombres; la porte de l'enclos se fermait au déclin du jour, je me levai pour partir. Il m'en coûtait pourtant de me séparer brusquement de cette tombe; pour en emporter quelque chose, je pris copie des strophes qui s'y lisaient et je regagnai doucement ma demeure, en savourant la tristesse du seul vers que j'avais compris. Dès que je fus chez moi, ayant allumé ma lampe, j'essayai de découvrir, à l'aide d'un dictionnaire, quel sens renfermaient les autres. J'eus beaucoup de peine à y parvenir, néanmoins, j'eusse mieux aimé ne les comprendre qu'imparfaitement que d'aller faner, en recourant à quelque personne indifférente, le charme secret que je goûtais à ce mystère.

A mesure que je pénétrais le sens des strophes, *Elisa* m'intéressait davantage. Bientôt je les sus par cœur, et c'était pour moi une musique pleine de

douceur, que de les répéter, malgré l'obstacle que m'opposait la prononciation dans une langue étrangère. Je voulus faire plus, les traduire; mais dès les premiers mots, rebuté par la difficulté et surtout par l'altération que subissaient, en passant dans notre langue, les traits naïfs et touchants de l'original, j'abandonnai ce projet, et je m'en tins à confier à ma mémoire ces vers que voici:

*Das Leben gleicht der Frühlingsblume,
Sie gehet auf, und welket ab.
Elisa liegt mit stillem Ruhme,
O weint um sie! — in frühen Grab.*

*Sie stand verpflanzt auf unsere Erde
Und blühte nicht am rechten Ort,
Damit sie ganz zum Engel werde
Nahm Gott sie weg; — sie blühet dort.*

Quelque temps après je retournai au cimetière, sans autre but que de m'y promener, selon mon habitude, dans les heures de désœuvrement. Le temps était triste; les roches de Saint-Jean, grises et mornes, se dessinaient sur un ciel nuageux, et un vent d'orage faisait ployer les herbes de la plaine. Il semblait qu'un souffle de désolation passât sur ces tombes, et dût pénétrer jusque sous l'humide demeure des morts. Dès que je fus entré, un petit chien accourut vers moi et me combla d'amitiés. Je m'assis pour les lui rendre, mais peu après il me quitta comme déçu de ce qu'il attendait, et il s'éloigna. C'est alors que, le suivant des yeux, j'aperçus un homme dans le lointain. Je cheminai de son côté.

C'était un fossoyeur. Il attendait, appuyé sur sa pelle. Il est à vous, lui dis-je, ce joli chien? — Non; à celui qui est dans cette fosse. Nous l'y avons mis hier; il faut que le chien soit resté auprès: je l'y ai trouvé ce matin.... Ce n'est pas le premier, ajouta-t-il.

Pendant que cet homme parlait, je m'étais approché du chien, ému envers cet animal de la plus reconnaissante tendresse. Il restait accroupi auprès de la tombe, le mouvement de sa queue m'accueillait, mais son regard sans gaité exprimait cette douleur résignée, si touchante chez les animaux qui en sont susceptibles. A mesure que je le comblais de caresses, il paraissait plus triste et plus inquiet; à la fin il se mit à hurler sourdement, comme si les atteintes d'une main étrangère lui eussent mieux fait sentir l'absence de son maître. Pour moi, interprétant ainsi l'abattement de son serviteur fidèle, j'éprouvais, à sa vue, un attendrissement dont je cherchais à dérober les signes au fossoyeur.

Vous attendez un convoi, repris-je bientôt. — Oui; et qui tarde à venir. Voici la pluie (quelques gouttes se montraient sur les tombes). Savez-vous qui est ce mort-là? — Non. A coup sûr un cadavre. Nous n'en savons que ça nous autres. — Vous ne pouvez donc pas m'apprendre qui est le maître de ce chien? — Celui-là, oui; parce que, de son vivant, il venait nous voir avec son chien que voilà. Oscar, qu'il l'appelait (le chien tourna la tête en branlant la queue). Pauvre bête, ça n'appartient plus à personne. Tiens! Et il lui lança une croûte de pain sec que le chien flaira sans y toucher.

Si ce chien n'appartient à personne, dis-je au fossoyeur, je serai bien aise de me charger de lui. — Monsieur ferait bien, vraiment. Et puis, qu'est-ce que ça peut coûter de nourrir une bête comme ça? Pas grand'chose. Je l'aurais retiré, si ce n'était que nous autres, nous n'avons rien de trop. — Vous n'avez dit que son maître venait vous voir? — Non pas nous, mais sa femme qui est enterrée là-bas. — Était-il jeune? — Non, et puis cassé, vous m'entendez bien, par le chagrin. Un mari comme on n'en voit pas. Il venait à pleurer, de loin en loin, et puis je n'en sais guère plus, sinon que son chien nous tenait compagnie. — Vers quelle tombe allait-il? — Cette noire, sous le saule....

C'était celle d'*Elisa*. Au premier moment, les choses que m'apprenait cet homme venant à heurter les fictions dont mon imagination avait entouré cette jeune personne, j'en éprouvai quelque désappointement: la réalité, quelle qu'elle puisse être, n'a jamais le prestige des rêves. Néanmoins, après les premiers instants de mécompte, cette jeune femme, objets de regrets si constants, recommençait à me toucher plus encore; je me trouvais ému de compassion pour cet homme, qui avait porté tant d'années le poids de la douleur; et ce chien fidèle, seul survivant à ces êtres infortunés, apportait à cet ensemble

penchants, j'avais connu le vice, mais non pas l'amour; mon cœur était neuf encore, lorsque m'apparut celle qui devait lui faire connaître le délire de la plus ardente passion. J'aimai, j'adorai; je connus l'ivresse des serments, le doux leurre des promesses, la véhémence des transports... Mais que vais-je faire? Raviver ma plaie, remuer ce trait qui y demeure, la faire saigner encore... Non; qu'il me suffise de dire que j'avais pris soin, par mes désordres, de me fermer les voies à une honnête union; je n'avais ni le rang, ni la richesse avec lesquels la morale et les préjugés composent; ses parents l'éloignèrent de moi. Elle voulut lutter, garder sa foi; mais trop faible ou trop peu éprise, elle la trahit et fut pour un autre. J'en reçus l'annonce de sa main même; et dès le lendemain je quittai les lieux funestes où mon amante m'était ravie.

Il y a deux ans que la mort l'a frappée. Je suis revenu; mais étranger aux hommes et aux choses de mon pays, sans relations anciennes et sans désir d'en former d'autres. Mon père était mort durant mon absence, je recueillis la petite succession de ma mère; et tandis que j'aurais été disposé à fuir des proches parents, je n'avais garde de m'enquérir de ceux dont j'ignorais jusqu'à l'existence. J'en ai du regret. Si j'avais connu l'homme dont je n'ai appris l'histoire que sur sa tombe, j'eusse trouvé du charme à porter mes douleurs auprès des siennes; dans cet infortuné j'eusse rencontré peut-être l'ami qui me manque, et que je ne saurais chercher parmi ceux qu'un sort plus prospère me rend étranger.

Je fis ce récit à la bonne femme, pour lui expliquer l'étonnement que j'avais manifesté à la vue du livre, et je vis que l'idée de rencontrer un parent de son maître souriait à son cœur aussi bien qu'à sa probité. — Vous me faites plaisir, me dit-elle, mon bon Monsieur, j'avais quelque scrupule à me trouver seule ici avec les effets de mon maître. D'ailleurs j'ignore ce qu'il faut faire; je comptais aller aujourd'hui chez le monsieur qui lui apportait son argent, c'est maintenant inutile, si vous voulez bien prendre en main les affaires de votre parent.

— Je n'en ai pas le droit, lui répondis-je; mais vous ne m'avez pas dit s'il vous a laissé quelque ordre? — Oui, Monsieur; le même jour, après que j'eus brûlé les lettres, il me dit qu'après sa mort je trouverais dans ce tiroir un papier cacheté où étaient écrites ses dernières intentions. Il y est, le voici. — Et vous ne l'avez pas ouvert? Non; je ne voulais pas le faire sans témoin, et puis j'en étais peu pressée, ce papier fermé me faisait effroi. — Il est à votre adresse, voulez-vous l'ouvrir, ou préférez-vous que ce soit moi? Faites, dit-elle.

J'ouvris le papier. Il en contenait d'autres; mais sur l'enveloppe étaient quelques lignes adressées à Marguerite. Je lui en fis lecture pendant que la pauvre femme fondait en larmes. Les voici :

Ma bonne Marguerite,
C'est à toi que je confie les papiers inclus. Après que tu m'auras fermé les yeux, lis ce qu'ils contiennent et porte-les aussitôt chez M. le notaire Pigalle, à qui je recommande tes intérêts dans l'incluse que tu lui remettras. Je désire que tu te reposes et que tu ne serves plus.

Adieu, Marguerite; quand tu liras ceci, ton maître sera heureux. Souviens-toi de lui pour l'aimer et non pour le plaindre.

Ton reconnaissant ami,

Charles WIDMER.

Les autres papiers étaient ouverts, excepté la lettre au notaire; j'en fis lecture à Marguerite: l'un contenait un état des propriétés du défunt, l'autre ses dispositions testamentaires. Comme ce dernier écrit peut offrir quelque intérêt à ceux qui auront poursuivi jusqu'ici la lecture de ce récit, j'en transcris les deux seules dispositions qu'il contenait.

« Ne laissant aucun héritier, je lègue mes biens, dont le détail ci-contre, par deux parts égales, l'une aux indigents dans la commune où est sise ma maison, l'autre à Marguerite Bresson, désirant reconnaître en faible partie les soins qu'elle m'a donnés durant vingt années. Je désire, sans en faire une condition, qu'elle possède et continue d'habiter cette maison, où nous avons vécu ensemble. Je lui lègue, en outre et en sus de sa part ci-dessus, tout le linge, l'argenterie et le mobilier existant dans mon domicile, au jour de mon décès.

« J'ai hérité de ma femme et de sa mère la somme de trois mille francs et divers objets dont le détail ci-

contre. J'ignore si M. Louis Lemarne, cousin de ma femme, vit encore; c'était depuis la mort de son frère son plus proche parent; à défaut de lui, ou d'autres ayant droit, cette partie de ma succession retournera, par égale part, aux héritiers ci-dessus désignés. »

C'était moi que désignait ainsi le testament de M. Widmer. Aiosi, à chaque instant, par des chemins cachés jusqu'à ce jour, je me rapprochais davantage de cet homme infortuné, de sa jeune épouse, de ma chère tante, et par un hasard non moins étrange, je devenais le possesseur de cette Bible, de cette bergère, de ces antiques meubles dont la vue me faisait rebrousser au travers des vicissitudes de ma vie, jusqu'aux riantes journées de mon premier âge. Le livre surtout me semblait un précieux trésor; bien souvent je l'avais regretté, j'avais songé que j'eusse aimé y lire comme ma vieille tante; à son exemple, y puiser du calme et de la sérénité, et, en retrouvant d'une manière inespérée cet ami d'enfance, je me promettais avec douceur de cultiver son commerce et de ne m'en plus séparer.

A mesure que ces choses se découvraient, je voyais Marguerite m'envisager par degrés d'un air plus respectueux, et perdre de cet abandon familial qui avait jusque-là donné de l'attrait à notre entretien. Il semblait, comme si l'autorité que son maître avait eue sur elle eût passé en moi, et qu'en héritant de quelque partie de son bien, j'eusse hérité pareillement de ses droits à la soumission et aux égards de sa servante fidèle. Elle s'était levée, et ayant doucement replacé sa chaise contre la muraille, elle se tenait debout devant moi, et paraissait attendre que je lui adressasse la parole: — Marguerite, lui dis-je, vous l'amie de M. Widmer, je vous en prie, reprenez votre place, et sachez vous persuader que vous êtes ici maîtresse, bien moins encore par ce papier que par vos vertus et votre caractère, qui vous rendent digne de tout respect. La bonne femme se rapprocha, mais bien plus par soumission et pour me complaire, que par acquiescement aux choses que je lui disais, car son cœur, plus modeste encore que dévoué, était généreux par instinct et grand à son insu.

Je m'occupai aussitôt des affaires de la succession, et des moyens de mettre Marguerite en possession de sa petite fortune. Je n'eus aucune peine, grâce au zèle que j'encontrai chez M. Pigalle, dont le cœur honnête et plein d'humanité avait compris sur-le-champ tout ce qu'il y avait de sacré dans les recommandations de M. Widmer. Je retirai Marguerite chez moi pendant l'apposition des scellés, et, au bout de quelques semaines employées aux formalités indispensables, et à faire une exacte division des biens, je revins pour l'établir dans la maisonnette de M. Widmer. Après ces jours d'absence, elle n'y rentra pas sans une vive émotion, et sa douleur, renouvelée par la vue de ces lieux déserts, éclata en bouillants sanglots. Insensible à l'aisance de sa position nouvelle, elle n'avait de pensées que pour le passé, elle pleurait amèrement son maître et semblait se déplaire à vivre désormais sans le servir; en sorte que j'entrevois encore, dans cette digne vieille, une dernière victime destinée à se consumer dans le chagrin d'un attachement rompu.

Marguerite, lui dis-je, ne vous laissez point aller à ces regrets amers pour un maître que vous savez être heureux maintenant. Puisez de la force dans la conscience de ce que vous avez été pour lui, et respectez ses vœux qui ont été que vous goûtassiez enfin la paix et la liberté, au milieu d'une aisance que vous avez si bien gagnée. Mais mes paroles, en lui rappelant les bontés de son maître, ne faisaient que provoquer plus abondamment ses pleurs. C'est alors que, selon l'intention que j'en avais formée pendant son séjour chez moi, je lui fis part d'un projet qui souriait à mon cœur.

« Ecoutez-moi, Marguerite, repris-je. Ces meubles qui m'appartiennent ici, je ne veux point en retirer; mais plutôt je désire venir vivre avec vous, avec eux, si ce projet vous agréé... Ah! Monsieur, me dit-elle aussitôt, comme cela, je veux bien rester ici, mais autrement impossible. Prenez-moi à votre service, faites-vous le maître ici, alors je pourrai continuer d'y vivre;... vous aimez M. Widmer, il me semblera que je le sers encore... que je lui suis quelque chose. Je le veux bien, Marguerite, mais voici à quelles conditions: Je vous paierai mon logement sa valeur; sans plus, mais sans moins. Quant à mon service, pour vous prouver que je veux être votre ami et non pas votre maître, je l'accepte de grand cœur, et sans vous offrir de gages. Je suis seul, j'ai

eu aussi mes chagrins qui me séparent du monde, j'éprouve le vide d'une affection qui me console et me récréé, et je puis mieux la rencontrer en vous qu'en tout autre; ce sont là les motifs qui me font désirer d'achever ma carrière dans cette retraite, et de mettre en commun mon existence avec la vôtre. Vous ferez notre petit ménage, je tiendrai en main vos intérêts, et cette réciprocité de service nous attachera encore plus l'un à l'autre. Voici, ajoutai-je, en caressant le chien, notre ami commun, Marguerite, vous ne voudriez pas me le céder; j'aurais regret à vous le laisser, arrangeons-nous pour le posséder à nous deux... »

Mes paroles contentaient visiblement Marguerite. Dès ce moment elle reprit plus de calme, et, rentrée dans une condition plus analogue à ses habitudes, elle vaquait à divers soins qui la distrayaient de ses regrets. Le dévouement était un besoin pour ce cœur aimant et modeste; servir un maître, soigner quelqu'un, s'oublier pour un autre, c'était pour elle l'emploi et le but de ses journées; et sans être capable de s'élever au-dessus de l'état de domesticité, elle ennobliait cette humble condition, et lui donnait plus de vraie grandeur qu'il ne s'en trouve dans celle même des bons maîtres.

Après avoir consacré quelques jours à ces nouveaux arrangements, je vins me réunir à Marguerite, goûtant un charme plein de douceur et de sécurité à entrer dans ce séjour avec le projet de n'en plus sortir. J'y arrangeai ma vie, j'y déposai selon mon gré les meubles de ma tante dans la pièce que je voulais habiter, et je jouis du plaisir, depuis longtemps perdu pour moi, d'une société qui n'effarouchait pas ma tristesse, et d'une amie qui mangeait à ma table. Quelque temps après, nous fîmes ensemble une visite au cimetière, d'où nous revînmes tristement le soir, suivis du chien qui nous avait adoptés pour ses nouveaux maîtres.

Dans les meubles qui m'étaient échus, se trouvaient les papiers de ma tante, et parmi eux des lettres de sa fille et de M. Widmer. J'avais mis en réserve, pour mes prochains loisirs, de les parcourir, d'y recueillir, avec une avide curiosité, ce que j'y pourrais apprendre de cette Elisa si tendrement aimée. Dès que nous fûmes établis dans notre demeure, je procédai à cette tâche intéressante, je fis le dépouillement des papiers, et bien qu'il s'y trouvât beaucoup de lacunes, je pus néanmoins retrouver la trace de cet attachement profond, commencé sur la terre, rompu par le sort, et résistant à l'épreuve du temps pour se requier dans le ciel. Bien souvent durant ce travail, je fis d'amers retours sur moi-même. Non, ce n'est point le trépas qui, brisant les nœuds de l'amour, fait au cœur les plus sanglantes plaies;... les serments violés, une félicité qui fuit sans espoir, voilà ce qui porte la mort jusque dans le cœur lui-même. Je veux, puisque j'ai entrepris ce récit, poursuivre encore, dire ce que je sais de ces deux amants, et clore ainsi ces pages trop remplies de moi. Que si je ne répugnais à trahir le mystère de leurs touchantes amours, je laisserais parler les lettres même que je possède, car quel récit pourrait atteindre au charme de ces lignes toutes imprégnées de tendresse et de grâce, où l'ingénuité, la fraîcheur, l'énergie de l'adolescence se montrent sous leurs plus aimables traits, où la confiante sécurité de cet âge fait un si émouvant contraste avec une séparation affreuse et prochaine? Mais je ne puis, j'aime mieux affaiblir ce charme que de le profaner.

Elisa Meyer était née à Zurich, et y avait passé sa première enfance. Son père, homme aimable, et rempli lui-même d'attachantes qualités, avait pris en affection singulière cette enfant, et s'était plu à cultiver en elle d'heureuses dispositions qui enchanteraient sa tendresse. Mais il paraît que parmi des soins éclairés d'ailleurs il se livra trop au plaisir de développer de bonne heure la sensibilité de sa fille, et d'en recueillir les fruits précoces. A l'âge où ses compagnes n'étaient encore qu'enjouées et folâtres, Elisa connaissait mille sentiments forts ou délicats, et son âme exaltée rêvait déjà l'héroïsme de l'amour, du dévouement, de la foi jurée; ainsi, quand au bout d'un petit nombre d'années, son père lui fut enlevé, le chagrin accabla cette frêle enfant, et elle faillit le suivre. Elle n'avait que dix ans alors; j'ai sous les yeux un portrait d'elle, fait à cette époque: ses traits sont remplis de grâce et de finesse, mais il est facile de reconnaître, à l'expression de ses yeux, au mélancolique sourire de sa bouche, à je ne sais quelle auréole de sérieux qui semble entourer son pâle front, que cet enfant avait déjà franchi son âge et que son

cœur devait connaître de bonne heure des passions profondes.

C'est après la mort de son époux, que ma tante, désirent se rapprocher de sa famille, vint se fixer ici. Elle y eut ma mère, et je me souviens qu'elle lui conservait un souvenir plein d'affection et d'estime. Occupée de l'éducation de ses deux enfants, elle cherchait à ralentir le développement trop hâtif de sa fille, et à assurer les progrès de son fils moins âgé qu'Elisa. Un jeune homme donnait des leçons à celui-ci. Pauvre, mais instruit et estimé, il devait à une protection que lui avaient méritée sa conduite et ses talents, d'avoir été introduit dans la maison de ma tante. C'était Widmer. Elisa assistait souvent à ses leçons, elle écoutait d'une oreille avide ses enseignements, mieux à la mesure de son esprit que les futiles connaissances qu'elle recevait des maîtresses à la mode; peu à peu son intérêt s'étendait au maître lui-même: elle le questionnait, elle aimait à l'entendre, et ce jeune-homme, captivé par l'intelligence et les grâces de cette aimable écolière, s'abreuvait à longs traits du charme puissant qu'il ne s'avouait pas encore. Sans doute, dès lors, ma tante avait deviné ce penchant naissant, mais, tendre mère et femme sans préjugés, elle entrevoyait dans cet honnête jeune homme celui qui, destiné à fixer les affections de sa fille, lui présentait d'ailleurs les plus sûres garanties pour son bonheur.

Elisa avait environ quatorze ans, Widmer en avait seize. Déjà ils s'aimaient de cet amour que sa pureté même exalte, et, d'après une lettre de ma tante à Widmer, je conjecture que, dans leur innocente candeur, ces deux enfants n'avaient point cru mal faire en s'avouant leur penchant, en se jurant une éternelle tendresse. Dans la lettre dont je parle, ma tante, instruite par les aveux spontanés de sa fille, tient à Widmer un langage plein d'indulgence et d'élevation; elle ne risque point, par un blâme imprudent, de lui inspirer de la défiance sur un acte qu'elle sait pur et honnête, seulement elle l'instruit des choses que commandent les convenances, elle l'éclaire sur sa position, sur les efforts qu'elle doit faire, sur les ménagements qu'exige le caractère trop sensible de sa fille; et sans engager encore sa promesse, et lui faire entrevoir que cette union peut devenir le prix de son avancement, de sa conduite et de son honnêteté. Je ne m'étonne pas que, tempéré par les avis de cette femme aussi sensée que tendre, le penchant de ces deux jeunes gens ait pris par degré cette force intime contre laquelle devait se briser l'assaut des ans et de la destinée.

Widmer, transporté par cette espérance, s'adonnait sans relâche au travail; l'ambition voilée sous les dehors de l'amour, emportait son zèle vers les hauteurs de l'étude, et déjà, entre les jeunes gens de son âge, on le remarquait comme appelé à fournir une carrière brillante. Outre le courage qu'il puisait à ses feux, Elisa l'avait enflammé du sien propre, pour tout ce qui est grand, noble et digne d'enthousiasme; l'exaltation de cette jeune fille avait passé en lui pour s'y accroître encore, c'était elle à son tour qui modérait les transports qu'elle avait fait naître, et retardait l'essor de son amour. Dans ce commerce élevé, leurs âmes, dignes l'une de l'autre, se confondaient ensemble, s'ouvraient par tous les points, et sans doute ils étaient déjà bien loin de ces temps où leurs bouches croyaient devoir engager l'avenir par de mutuels serments. Il ne s'agissait plus de promesses, et déjà ma tante voyait avec quelque effroi ces deux vies dépendre l'une de l'autre. J'en trouve la preuve dans les lignes que lui adresse à ce sujet Widmer. Ce malheureux, avec cette sécurité téméraire qu'inspirent les sentiments forts, rassure la mère d'Elisa, il semble braver la destinée, il délie ses coups, et abusé par une passion qui l'élève passagèrement au-dessus de l'humanité: « Qu'importe, » écrit-il, « qu'importe que nos corps puissent être pendant quelques jours séparés par la mort, si nos âmes sont à l'abri de ses atteintes! Que l'une précède l'autre dans le ciel, c'est pour l'attendre, et dans cette attente même, auraient-elles cessé d'être ensemble, d'être l'une à l'autre, de se chercher, de se rencontrer sans cesse! Chassez ces craintes, chère maman, elles sont indignes d'un amour dont la flamme pure et céleste peut être attisée, mais jamais éteinte par l'impuisante haleine des vents qui soufflent sur cette terre. »

Dès cette époque, ces craintes de ma tante avaient pris à ses yeux un degré de réalité qui la préoccupait beaucoup. A divers signes elle croyait reconnaître chez Elisa les indices secrets de quelque déperis-

sement. Une pâleur plus habituelle avait remplacé les tendres couleurs de ses joues; quelque maigreur s'était mêlée à la finesse de ses traits, et tandis qu'un air plus frêle s'attachait à son visage, le feu calme et profond de son regard indiquait trop qu'une âme ardent minait lentement ce corps si gracieux et si fragile. Bientôt ces craintes devinrent assez fortes pour provoquer des soins qui en révélèrent le sujet à Widmer. Par le conseil des médecins, ma tante dut conduire sa fille dans des climats plus doux, où néanmoins le voisinage des monts mêlât à la chaleur de l'air son influence vive et restauratrice. Dès le printemps suivant, elles partirent pour la cité d'Aoste, petite ville du Piémont, voisine des gorges du grand Saint-Bernard, et où la proximité des Alpes tempère la chaude haleine des vents d'Italie. Les deux amants se séparèrent, triste essai de la séparation plus longue dont ce jour était le présage!

Mais pour les cœurs passionnés, tout est aliment à la flamme qui les dévore. Dans ce nouveau séjour, Elisa, loin de Widmer, se consumait de l'impatience de le rejoindre; contrainte de ne plus le voir, de ne plus lui parler, elle suppléait à ces douceurs par l'essor de sa pensée constamment présente aux rives où elle savait que Widmer coulait un ingrat exil; elle observait en regard de son amour ces lieux nouveaux, cette peuplade étrangère, ce pittoresque assemblage de ruines romaines et d'habitations modernes qui caractérisent la ville d'Aoste; elle s'émouvait à contempler, si voisines de ce vallon fleuri, les cimes neigeuses des grandes Alpes, et jalouse de n'éprouver rien où son ami ne fût en part, elle passait les longues heures du jour à lui retracer ses impressions, mêlant les poétiques descriptions de ce séjour aux impressions passionnées d'une tendresse que la distance rendait moins timide. Au milieu de cette vie de trouble, d'émotions, de sentiments brûlants, la douceur du climat devenait impuissante à défendre le corps contre les ravages du cœur; Elisa s'affaiblissait: déjà elle supportait moins la fatigue des promenades et du travail, déjà elle se privait avec amertume de tout écrire, et son exaltation, combattue par le déclin de ses forces, se tournait souvent en des pleurs involontaires, en un attendrissement amer non moins funeste au retour de sa santé.

Créature aimable, touchante fille, qui t'inclines ainsi vers le tombeau! tendre fleur qui vas te fanant, encore toute parée de dons et de grâces! frêle rameau bientôt détaché du jeune arbre qui te servait d'appui!... J'ai peine à poursuivre, la tristesse serre mon cœur, les larmes troublent ma vue.... Si du moins je pouvais retarder cet instant qui s'avance, vous conduire vers ce cyprès en vous en masquant l'approche... Je ne puis; le mystère voile de son ombre ces derniers beaux jours: pour recueillir les rares fleurs dont ils furent semés encore, il faudrait que le feu rendît ces lettres qu'il a dévorées pour toujours.

A l'approche de l'hiver, ma tante délibéra si elle devait ramener sa fille à Genève, ou la conduire vers des contrées plus éloignées des frimas. Widmer le voulait, il écrivait qu'il allait les rejoindre, qu'il attendait tout du doux soleil de la Toscane. Déjà il s'était mis en route; mais arrivé à Martigny, une lettre de ma tante le prévint de leur prochain retour, en le chargeant de chercher aux environs de la ville une maison bien exposée. Il paraît qu'Elisa, pressée déjà par de sinistres pressentiments, avait voulu s'assurer de revoir le ciel de sa patrie et les lieux témoins de ses premiers serments. Elles se mirent en route par la plus grande voie, c'était le Grand-Saint-Bernard; mais, déjà trop faible pour se soutenir sur une monture, Elisa fut portée en litière jusqu'à l'hospice. Sa mère, montée sur une mule, ne quittant pas ses côtés, dévorant en secret ses douleurs, et affectant un courage qui venait échouer contre les caresses de son angélique enfant.

Cependant Widmer ayant loué la petite maison qu'il a possédée depuis, avait tout préparé pour y recevoir Elisa et sa mère. Ce jeune homme n'était point abattu, de trop forts sentiments l'agitaient. Tantôt se peignant un mal grave qui minait sourdement les jours de son amante, tantôt se prenant aux moindres signes de mieux qu'il découvrait dans les lettres de ma tante, il passait du désespoir le plus violent à la plus folle joie. Informé qu'Elisa avait franchi les Alpes, il volait à sa rencontre, lorsqu'il reçut quelques lignes de madame Meyer qui le priaient d'attendre leur arrivée. Cette malheureuse mère, après avoir passé par les plus cruelles angoisses, forcée

enfin par l'état de sa fille de s'arrêter dans le hameau de Saint-Branchier, avait cru ne pas la mener dans ses foyers; et, après s'être remise en route, elle redoutait que l'apparition soudaine de Widmer et les émotions d'une entrevue ne vinssent rompre le fil léger auquel tenaient encore les jours d'Elisa.

Le premier vendredi de septembre, ces dames arrivèrent. Widmer s'était éloigné sur le conseil de sa tante. Il se tenait sous ces arbres touffus qui dominaient la maison. C'est de là qu'il aperçut Elisa, pâle et changée, à demi-couchée dans le fond d'une voiture ouverte. Tout entier au bonheur de la revoir, son cœur bondissait de plaisir, et il attribuait à la fatigue du voyage ce qui le frappait dans les traits dans l'attitude de son amante. Mais quand il vit le voiturin s'approcher et la prendre dans ses bras pour la transporter dans la maison, toute sa joie violemment refoulée dans son cœur, y fit place au délire du plus affreux désespoir. Dès qu'Elisa fut entrée, voyant madame Meyer revenir dans la cour, il courut se jeter dans ses bras, et ces deux êtres qu'unissait une douleur commune, s'inondèrent de silence de larmes amères.

Bientôt ils entrèrent dans la maison en essuyant leurs pleurs. Elisa, restée seule, étendue sur un sofa, parcourait de ses regards éteints cette nouvelle demeure qu'éclairait faiblement le jour à son déclin. Affaissée sous le poids de la fatigue et de l'émotion, une débile langueur enchaînait ses membres et ne laissait luire en son âme que les ternes lueurs de souvenirs confus, auxquels se mêlait une tristesse sans espoir et sans courage. Quand sa mère rentra et vint s'asseoir auprès d'elle, prête à lui parler de Widmer, elle lui donna affectueusement la main, mais sans rompre ce lugubre silence. Durant ces instants, Widmer, errant dans le corridor voisin, entrevoyait pour la première fois l'horreur de sa destinée, et le bonheur s'arrachait violemment de son cœur en le brisant pour toujours.

La servante apportait une lumière. Widmer, ne pouvant plus supporter l'attente, la suivit jusque sur le seuil de la porte: Widmer! dit Elisa sans surprise et d'une voix douce. Elisa! s'écria-t-il en se précipitant vers elle... A la vue de son amante faible et décolorée, ses yeux brillèrent d'une sombre flamme; puis, ne pouvant vaincre la poignante amertume à laquelle ce spectacle le livrait en proie, il tomba à ses côtés, prit ses mains, et les couvrit de baisers, il cherchait à confondre ses sanglots dans les étreintes des plus vives caresses. A ces témoignages d'un si pur amour, Elisa reprenait des forces pour s'attendrir, quelques larmes sillonnaient son pâle visage, le désir de la vie recommençait à poindre dans son cœur résigné; et le regret pour elle-même s'y mêlait à la tendre compassion que lui inspirait l'infortuné Widmer, bientôt appelé à lui survivre.

« Widmer, lui dit-elle après ces moments de silence, qu'est devenue votre Elisa!... » et les pleurs atteignirent sa faible voix; puis, faisant effort pour les surmonter: « J'avais cru que je supporterais avec plus de courage ces moments qui me restent; mais... je suis sans force, Widmer, contre vos caresses.... Mon ami! mon doux ami!... c'eût été trop de félicité pour des mortels.... Dieu me retire... Je le remercie de m'avoir donné assez de jours pour goûter ces délices dont m'abreuvait votre amour... »

A ces discours déchirants, madame Meyer ne savait répondre que par les pleurs qui l'oppressaient, et Widmer, redevenu silencieux, le cœur serré, l'œil sec, pressait avec agitation dans ses mains brûlantes les mains débiles d'Elisa. Le murmure s'élevait dans son cœur contre le ciel, contre Dieu, qui retirait cette fille céleste, digne de tous biens, vouée à la mort; et d'affreux projets égarant alors sa pensée, provoquaient sur ses lèvres un sinistre sourire. Puis à la vue de cette victime résignée, il avait honte de lui-même, et comprenant que tout ce qui ne serait pas patient, courageux, noble, le rendait indigne d'Elisa, et l'en séparait peut-être pour l'éternité, il étouffait le murmure et refoulait les projets. Ramené ainsi en face d'un malheur sans remède, la douleur trop forte fermait une issue à ses larmes.

« Non, Elisa, dit-il à la fin, non, Elisa, non, Dieu ne vous retire pas!... Elisa!... fille adorée!... moi sans vous ici-bas! Non! que je périsse avec vous ou que vous me soyez rendue!... Et comme le désespoir l'emportait aux plus violents transports,

madame Meyer, pour Elisa et pour lui, l'entraîna hors de la chambre.

Madame Meyer revint bientôt auprès de sa fille. Depuis longtemps elle seule couchait dans sa chambre, adoucissant par ses soins la longue angoisse des nuits; contre son attente, Elisa, épuisée probablement par les émotions de cette journée, reposa quelques heures. Pour Widmer, il ne se coucha pas, et dès le point du jour il se promenait autour de la maison, préoccupé de pensées qui paraissaient lui redonner quelque courage. Quand les volets s'ouvrirent à demi à la chambre d'Elisa, il parut en ressentir du plaisir, et il épiait avec impatience le moment de revoir madame Meyer. Dès qu'elle fut descendue au rez-de-chaussée, il courut pour l'embrasser, il apprit avec attendrissement qu'Elisa, après une nuit bonne, reposait encore; puis l'entraînant dans la cour, il s'y promena longtemps avec elle, lui faisant part, avec un calme contraint, de choses auxquelles cette dame paraissait opposer des considérations de sagesse et de prudence. A cette résistance, Widmer s'animait par degrés, il pressait, il conjurait, ou bien sa tristesse menaçante ramenait madame Meyer à ne pas le pousser à bout par ses refus. En se retirant, elle parut céder quelque chose, et Widmer s'éloigna plus tranquille.

Une lettre, que j'ai sous les yeux, me met sur la trace du projet de Widmer. Il y rend compte à madame Meyer d'une entrevue qu'il vient d'avoir avec Elisa. Plusieurs billets écrits sur des chiffons se rapportent à ces funestes jours, parce que madame Meyer étant constamment occupée autour d'Elisa, Widmer qui souvent ne pouvait la voir seule, ni lui causer devant sa fille, l'entretenait par ce moyen de ce qu'il désirait lui faire savoir.

Dans cette lettre, Widmer annonce à madame Meyer qu'il a vu Elisa, qu'elle accède à son projet, s'il peut être accompli loin de tout regard. « Autrefois, écrit-il, autrefois, dans ces jours à jamais regrettables, nous jurions d'être l'un à l'autre, mais nos serments s'ariaient au court espace de cette vie... celui que nous venons de faire embrasse l'autre... Il est sacré, indestructible... mais ce n'est pas assez, je veux que cette union soit scellée devant Dieu, je veux que ma fiancée me soit remise par vous devant les autels, que la mort m'enlève mon épouse et non plus seulement mon amante;... à cette condition je supporterai la vie? »

Tels étaient les projets de cet infortuné. On y reconnaît cette teinte d'exaltation qui avait toujours présidé à leurs amours, et qui, si elle avait contribué à resserrer ce nœud maintenant si affreux à rompre, alors du moins versait du baume sur leurs blessures, et trompait quelques instants leurs douleurs. Pour Elisa, surtout, dont les jours étaient comptés, ces choses n'étaient point sans douceur: Widmer répondait à son attente; ce qu'elle eût fait elle-même, elle voyait avec joie son amant le faire; la mort ne détruisait plus cette union qui avait été le rêve de sa vie, et la tombe, pour y attendre Widmer, lui semblait plus légère. Cela seul me fait goûter à ce projet un charme consolateur, il me semble plus touchant qu'étrange alors que je songe qu'il peut advenir, pour cette victime, l'horreur du sacrifice. Dès qu'il fut formé, Elisa parut reprendre quelque vie, son regard se ranima, une force factice soutint ses membres, et, du sofa où elle demeurait étendue, elle prenait part elle-même aux préparatifs de cette journée.

M^{me} Meyer sentant l'impossibilité de résister aux vœux de ces deux amants, s'était occupée à prendre des mesures qui pussent en assurer l'accomplissement. Elle avait toujours conservé des relations avec le pasteur qui avait instruit Elisa dans sa religion: ce fut à lui qu'elle s'ouvrit en implorant son appui. C'était un digne vieillard qui desservait la cure de Sattigny, petit village du Mandement. Il offrait de tâcher d'obtenir une autorisation pour venir dans la maison même pour bénir ce mariage, afin d'éviter à Elisa les fatigues d'un déplacement, mais cette jeune fille, consultée par sa mère, s'y opposa; en sorte qu'il fut convenu que, dès le jour suivant, après le coucher du soleil, une voiture se trouverait devant l'église, et qu'à cette heure le pasteur se tiendrait prêt à monter en chaire.

Widmer, M^{me} Meyer et Elisa passèrent ensemble toute la journée du lendemain. Cette jeune fille, devinant au travers du voile des visages la secrète angoisse de ces deux amis, leur tenait d'affectueux discours, et tâchait de leur communiquer sa tran-

quille résignation; mais à mesure que les heures s'écoulaient, ils osaient moins parler de la cérémonie du soir. Ce fut elle qui, voyant le soleil disparaître derrière les cimes bleues du Jura, leur dit: c'est l'heure;... et, s'étant mise sur son séant, elle fit quelques pas jusque vers une chaise voisine, où elle se reposa. Sa mère l'enveloppa d'une ample pelisse, pendant que Widmer préparait la voiture pour la recevoir. Elisa voulut descendre elle-même, appuyée sur leurs bras, et bientôt après elle se trouva dans la voiture qui s'éloigna doucement, pendant que la servante, restée seule, pleurait dans la cour.

Elisa était placée entre sa mère et Widmer, donnant une de ses mains à chacun d'eux. Elle leur adressait de temps en temps quelques douces paroles, mais ils n'osaient répondre qu'en lui pressant la main, car leur cœur gonflé était près d'éclater en sanglots, au moment où leurs lèvres s'ouvraient pour parler. Seulement, pour se donner à lui-même du courage et pour tromper ses préoccupations, Widmer regarda sa montre, et dit quelques mots des mesures prises avec le pasteur pour le rendez-vous. Mais lorsque après le crépuscule les ténèbres eurent voilé l'expression des visages, ils purent pleurer en silence, et plus d'une larme, en tombant sur les mains d'Elisa, lui apprit quelles funèbres pensées roulaient dans l'âme de sa mère et de son amant. Arrivée devant l'église, la voiture s'arrêta: au bout de quelques secondes la porte s'ouvrit, et le vieux pasteur, une lampe à la main, accueillait ses hôtes avec une bienveillante bonhomie. Mais à la vue de cette pâle fiancée que soutenaient deux êtres gémissants, il devint grave, et ses pensées s'élevèrent vers un Dieu miséricordieux et réparateur.

Un fauteuil fut placé au bas de la chaire pour Elisa; Widmer était à genoux auprès d'elle; M^{me} Meyer, debout, entourait d'un de ses bras la tête languissante de sa fille qui, ayant presque atteint au terme de ses forces, en employait les derniers restes à vaincre le trouble sous lequel elle défaillait. Du haut de la chaire la lampe projetait à peine quelques clartés sur ces infortunés, et, au milieu d'un lugubre silence, les moindres bruits allaient retentir dans le vide ténébreux des voûtes.

Après une courte invocation, le pasteur lut la liturgie. Il avait eu soin d'en retrancher quelques-unes de ces phrases qui, présageant de longs jours de bonheur, font tressaillir les jeunes époux qu'un riant espoir accompagne aux autels, mais qui, en face de cette vierge mourante, eussent fait un trop déchirant contraste. Après qu'il eut achevé cette lecture, il fit une pause; puis, pénétré de compassion pour ces êtres désolés, il ajouta ces paroles d'une voix émue:

« Je viens de vous unir en face de l'Éternel;... ses voies sont inconnues, mais sa bonté est incertaine. En cet instant même ses regards sont sur vous, il voit vos peurs, il lit dans vos cœurs contristés, et s'il n'est pas donné à son humble ministre de contempler sans larmes ces nuages qui voilent passagèrement la félicité dont vous êtes si dignes, lui, plein de miséricorde et d'amour, vous prépare des bienfaits d'autant plus assurés, d'autant plus grands, que votre flamme est plus pure, que votre bonheur était plus mérité, et que vous aurez mieux supporté l'épreuve, si sa sagesse vous la destine... »

« Elisa Meyer, mon enfant, laissez-moi vous donner ce doux titre; je vous connais, je sais ce que vous pouvez entendre... J'invoque ici, de toutes les puissances de mon âme, le Souverain Dispensateur des grâces pour qu'il prolonge vos jours sur cette terre... Que ne puis-je obtenir qu'il daigne prendre sur ma tête blanchie ce peu d'années qu'il me destine encore, pour les ajouter aux vôtres! je les donnerais avec joie;... mais tels ne sont pas ses décrets, chère enfant!... alors voyez le ciel ouvert pour vous recevoir;... voyez au bout d'un peu de temps votre mère vous y suivre; voyez ce jeune homme, maintenant votre époux, dont le cœur à vous dès longtemps, à vous pour toujours, va n'attendre plus que l'heure de quitter à jamais cette terre d'exil pour vous rejoindre aux célestes demeures, dans ces lieux où la mort n'a plus de terme, où cet amour sacré qui vous unit ici-bas vous réunira de nouveau pour l'éternité! »

Le vieux pasteur se tut; quelques gémissements sourds se faisaient entendre au bas de la chaire. Il descendit, et, venant se mêler à ces affligés, il les soutenait par des paroles de paix et de consolation; mais telle était l'énergique tristesse de cette scène que le pauvre vieillard, navré de douleur, avait senti sa

voix faiblir et manquer. Widmer prit Elisa dans ses bras, et arrivé dans la voiture il ne voulut plus s'en séparer; il l'appelait son épouse, sa tendre épouse que plus rien ne saurait lui ravir, et l'accablant de compatissantes caresses, il semblait que son cœur tout entier se répandit au dehors, comme pour ranimer cette vie près de s'éteindre. Déjà Elisa ne répondait à ses transports que par les faibles étreintes de ses bras.

Ils arrivèrent à la maison. Elisa replacée dans sa chambre, leur fit signe de s'approcher d'elle. Son souffle était court et précipité, le frisson parcourait ses membres, et les pâles violettes de la mort marbraient son beau visage... « C'est l'instant de nous séparer... » dit-elle avec effort; « pauvre maman, je vous laisse avec lui... Widmer, je vais vous attendre;... que le souvenir d'Elisa vous soutienne et vous protège!... » Elle ne put poursuivre, et pendant que sa mère et son amant la tenaient embrassée, recueillant le dernier souffle de ses lèvres, elle expira, et son âme pure s'envola vers les cieux.

SOUVENIRS D'ANGLETERRE.

Nous empruntons à la *Revue indépendante* les impressions de voyage qui suivent. On y trouvera un tableau aussi ingénieux qu'animé des choses et de la société d'Angleterre.

Les jardins de Kensington. — Le cimetière de Chiswick. — Sépulture d'Ugo Foscolo, d'Ho-garth, de Macartney, de Louthembourg, etc. — Un déjeuner anglais. — Le parc de Richmond. — La maison de Thomson. — L'église de Twickenham. — La ville de Pope.

J'étais las du tumulte de Londres, las de n'avoir sous les yeux que des pierres taillées et des productions humaines, las surtout de l'épais brouillard qui enveloppe la cité géante et métamorphose le pur éclat du soleil en rougeâtres lueurs. Je voulus voir un peu le ciel, les collines et les flots limpides de la Tamise, dont un double rang de maisons ne laisse point approcher dans l'intérieur de la ville. Je traversai donc Picadilly, Hyde-Park, et arrivai aux célèbres jardins de Kensington, où les fumées du charbon de terre commencent à s'éclaircir, et où l'on peut prendre un avant-goût de la campagne. Ils sont effectivement disposés d'une manière assez naturelle; on trouve la méthode anglaise appliquée avec une largeur qui laisse par moments carrière à l'illusion, et permet de croire que la main de Dieu en a tracé le plan. Là, montent vers les nues des arbres d'espèce différente groupés comme au hasard: l'orme, le chêne, l'érable et le peuplier mêlent leurs branches. A voir certains massifs, on dirait les croupes, les dômes, les toitures d'une vaste église romane d'où s'élancent de hautes pyramides. Dans l'intervalle brillent des pelouses irrégulières, qui changent de forme quand on change de place, et à travers lesquelles serpentent de tortueux chemins. Pour compléter la scène, des pièces d'eau, dont les libres contours et les bords verdoyants rappellent les nappes solitaires des bois, réfléchissent une portion du paysage. Son ensemble offrait à mes yeux ce velouté, cette indécision, ces effets de lumière que rendent si agréablement les vignettes anglaises. J'appris par expérience combien il est injuste de demander aux peintres du nord les lignes fermes des paysagistes méridionaux. D'un côté, ils reproduisent la nature qui frappe leur vue; de l'autre, on ne peut nier le charme de leurs compositions: la faveur générale qu'elles obtiennent le démontre assez. Elles forment une sorte d'art élégiaque et raniment dans le spectateur ces impressions rêveuses, sentimentales, auxquelles l'on s'abandonne avec tant de plaisir, en certains sites. Leurs causes les plus ordinaires sont la profondeur de la perspective, la disposition des jours et des ombres, la solitude et le silence, les deux grands conseillers de l'âme. Le dessinateur ne peut employer les dernières ressources, il est vrai: le clair-obscur et la magie des lointains lui offrent seuls leur aide; mais s'il en fait un habile usage, quelle puissance ne lui donnent-ils pas? L'imagination se perd dans ces vallées fuyantes, sur ces collines brumeuses, avec ce fleuve qui rôt à travers la plaine, et s'enfonce derrière l'horizon, avec ces nuages éclatants et sombres, avec ces blanches fumées dont les spirales ondoient lente-

ment au-dessus des bois ! Et cette chaumière éclairée par le soleil, au pied d'une montagne, près d'un étang, comme elle semble tranquille et faite pour le bonheur ! Un vieux noyer l'abrite de ses rameaux où voltige une troupe mélodieuse : le chèvre-feuille encadre la porte, et la menthe sauvage, qui aime les terrains humides, grandit presqu'en sur le seuil. Voilà, si je ne me trompe, une sorte de beauté que retracent fort bien les artistes anglais ; ils comprennent admirablement la poésie de la nature, et la dégagent, sans tâtonner, du sein des formes brutes. Mais ils n'y parviennent que par petites dimensions ; leur dessein vague et moelleux, très bon pour peindre des effets généraux et d'immenses vues, d'énormes édifices resserrés en quelques pouces, devient flasque, insipide et intolérable sur de plus larges feuilles où la précision est une qualité nécessaire.

La nature a mille avantages que ne possèdent point les arts ; il lui suffit ordinairement d'exister pour être belle. Ce qui ne fournirait pas à un peintre la matière d'un tableau enchante le promeneur. Le brouillard, la nuit complète, ne se laissent pas représenter. Avec quel plaisir cependant ne marche-t-on point au milieu des vapeurs et des ténèbres ! Quoique le paysage qui se déployait devant mes regards ne manquât ni de brume, ni d'étendue, il était donc infiniment mieux coordonné qu'une grande estampe anglaise ; ses divers plans ne se confondaient pas, et son incertitude poétique était pleine de réalité. Mais les citadins avaient flétri l'herbe des pelouses, mais je ne pouvais suivre quelques minutes la ligne droite sans atteindre les bornes du parc et voir se dresser de hautes maisons, derrière les vitres desquelles j'apercevais des têtes rousses, des figures à l'air taciturne et morose, qui me séduisaient peu. Car il faut rendre aux Anglais cette justice, que les Chinois, les Tartares, les Lapons mis hors de cause, ils sont peut-être les hommes les plus vilains du globe. Les affaires ne leur laissent pas le temps de devenir beaux ; ils perdent même les avantages qu'ils ont reçus de la nature. Charmants dans leur enfance, ils n'atteignent que peu à peu cette laideur parfaite et cette mauvaise grâce qui les recommandent. On dirait presque toujours une nation de domestiques et de cochers de fiacre.

Je sortis donc au plus tôt des jardins de Kensington. Poursuivant ma route dans la direction de l'ouest, j'aperçus enfin la campagne, la véritable campagne et le soleil, dépouillé de ses voiles, éclatant au bord du ciel sa forme glorieuse. A peine eus-je marché quelques instants que j'admirai la fraîcheur de cette banlieue. J'étais encore aux portes de Londres, et cependant aucun immonde aucune exhalaison fétide, aucun de ces bouges épouvantables qui transforment en lieux d'horreur les champs les plus voisins de Paris. De petites maisons fort propres, devant lesquelles s'allongent d'étroits parterres bien entretenus, des ruelles verdoyantes, des prairies, des terres semées d'orge et de blé, des chemins aussi frais que ceux d'un district solitaire. Je reconnus les habitudes soigneuses des peuples du Nord. En jetant l'homme sous de rudes climats, la nature lui a donné un amour du travail et du foyer domestique, un sentiment exquis du travail et de l'élégance intérieure, qui l'animent dans sa lutte contre un monde ennemi et le récompensent largement de ses efforts. Il n'est donc pas aussi abandonné qu'on le suppose malgré soi, aux jours de la tristesse ; quand même une charitable providence ne réglerait pas sa destinée, il y a entre toutes les choses qui existent une sorte d'équilibre nécessaire, par suite duquel le mal produit le bien, comme le bien à la longue produit le mal.

Après une courte marche, je me trouvai à la hauteur de Chiswick, village situé au bord de la Tamise, et quittai le grand chemin pour me diriger vers le fleuve. Le système de cette bourgade est célèbre par les tombeaux qu'il renferme. Comme presque tous les cimetières de campagnes, il environne l'église, et les morts y dorment sous la garde du Seigneur. Les paysans qui s'apprêtent à fêter le dimanche passent sur les cendres de leurs pères, en allant implorer le Grand-Juge. Ils traversent pleins de sordides préoccupations le champ du repos infini. Les croix de bois noir, les tertres funèbres, l'épais gazon qui les couvre, ne leur mettent point au cœur de plus sérieuses pen-

sées. Leurs vains projets, leurs faux calculs les suivent jusque dans la demeure du repentir. Car ils sont loin de nous les jours où l'idée de la mort dominait la vie, où la terre ne semblait réellement qu'un lieu d'épreuve ! Les siècles irréligieux ont cela de commun avec les hommes méchants ou vulgaires, qu'ils se détournent à l'aspect de la tombe : cette grande et continuelle leçon les importune. Ils veulent s'abandonner sans crainte à leurs mauvais desirs. Oubliant le compte qu'ils doivent rendre un jour de leurs actions aux portes d'un autre monde, ils s'élancent sur leur proie comme des bêtes farouches. Le vieillard, qui n'a plus devant lui que peu d'instants, machine encore la perte de son voisin, il joue son âme immortelle contre une pitoyable somme dont il ne pourra faire usage. Ils vont, ils courent, les forcenés ! Ils dérobent, ils mentent, ils se parjurent ; on dirait qu'ils marchent à la conquête d'un bonheur éternel. Soudain un vent froid qui passe sur leur visage, une nourriture trop abondante, la moindre chose, le plus léger mal les couchent dans le tombeau. L'oubli les enveloppe à leur tour ; ils ne laissent de durable après eux que le silence de leur poussière.

L'église de Chiswick et son funèbre enclos sont élevés sur une terrasse dont le fleuve mouille la base. On y arrive par une petite rue en pente que borne la Tamise, et que l'on quitte avant son extrémité pour franchir à droite la porte du cimetière. Le rustique édifice n'appelle que légèrement l'attention. De gros contreforts, point de statues, des croisées sans fenêtrage, des vitres sans couleur, une flèche épaisse où le coq-girouette exécute ponctuellement ses évolutions. Mais la vue dont on jouit sur le sol qui l'entoure est magnifique. Près de vous, la Tamise déroule ses méandres ; au-delà s'étendent des champs fertiles ; plus loin, les hauteurs de Richmond se dressent vers le ciel comme des jardins suspendus. On trouve heureux les morts qui reposent devant un tel paysage, au bruit monotone des vagues. L'on désire pour soi-même une pareille sépulture, et l'âme, brisant les liens de la réalité, s'égare dans les songes du terrible avenir.

La première tombe que je cherchai fut celle d'Ugo Foscolo ; je voulais voir d'abord le refuge suprême du poète banni, dont la mort n'a point terminé l'exil. Peu d'hommes ont eu en ce monde une vie plus errante et plus agitée. Venu dans un temps de révolutions, il fut emporté çà et là par les orages qui tourbillonnaient alors sur l'Europe. Il naquit à Zante, près de la Morée, en 1777, d'une famille illustre, dont le malheur avait dissipé les biens. Le pays ne renfermant pas d'école, il fit ses premières études à Venise, et alla les compléter à Padoue. De retour dans les lagunes, s'étant mêlé d'affaires politiques, il devint suspect aux inquisiteurs d'État, et peu s'en fallut qu'on ne le mit sous les plombs. Dans cette triste conjoncture, sa mère fortifia son âme. « Conduis-toi en brave, lui dit-elle, et ne livre point les noms de tes amis. » Le tonnerre s'éloigna sans avoir frappé : mais le traité de Campo-Formio ayant plus que jamais courroucé le poète, il se vit, peu de temps après, contraint de fuir.

Il passa en Toscane, d'où il se rendit bientôt à Milan : c'était là que se réunissaient les libéraux italiens. Pour hâter l'affranchissement de sa patrie adoptive, le jeune Grec employa toutes ses ressources : il prononça des discours publics, fit usage de sa plume, et, en dernier lieu, se mit sous les drapeaux. On lui donna le grade d'officier. Durant l'année 1800, il concourut à la défense de Gènes, attaquée par Masséna : la famine ayant obligé la garnison à se rendre, il chercha un asile en France. Lorsque la victoire de Marengo eut expulsé les Autrichiens de la Lombardie, notre poète regagna Milan. Son étoile ne voulut point qu'il s'y fixât : enrôlé comme capitaine dans l'état-major du général Theuillier, où il faisait partie de la division italienne, il se transporta au camp de Boulogne en 1805. Il quitta ainsi tour à tour un pays pour l'autre, jusqu'au moment où la Sainte-Alliance anéantit le dernier espoir des patriotes. Il resta quelque temps en Suisse pour observer le train que prenaient les affaires ; puis, il se réfugia dans la Grande-Bretagne. La maison des Holland l'y accueillit noblement, et il y expira l'âme pleine de réflexions mélancoliques. « Triste et solitaire le

plus habituellement, toujours pensif, inaccessible à la crainte et à l'espérance ; ô mort ! c'est à toi que je me donne. »
« cria-t-il, tu me donneras la gloire et le repos ! »
Comme je ne découvrais point sa tombe, je m'approchai d'un fossoyeur, qui creusait la terre en psalmodiant la chanson de John Barley Corn, et je le priai de me l'indiquer. Il s'appuya sur la manche de sa houë, et me désignant une petite fille assise à l'extrémité du champ sépulcral, il me dit avec négligence : « Elle est là-bas, à la place où vous voyez mon enfant. » Je me dirigeai vers l'endroit qu'il me montrait, et l'humble monument frappa bientôt mes regards. C'est une pierre plate, sans balustrade, sans sculptures, et légèrement inclinée. Des chemins la longent de tous côtés ; aucun arbuste, aucune fleur ne se penche sur la dalle funèbre ; aucun oiseau ne vient chanter auprès dans la brume légère des nuits d'avril, quand la lune glisse si pâle au fond des cieux, qu'on croirait voir son spectre plutôt que sa physionomie réelle. Le tombeau du poète me sembla triste et aride comme sa destinée. Le croyant ne saurait même où poser ses genoux pour réciter une prière. Le vent seul y peut gémir durant la froide saison, et accompagner la voix métallique du hibou qui résonne de loin en loin dans le clocher solitaire. L'inscription est digne du reste, morné, laconique et pleine d'insouciance :

Ugo Foscolo
obit XIV die septembris
a. D. 1827
aetatis 52.

Malheur au grand homme qui expire loin de sa patrie et recoit les derniers devoirs sur la terre de l'exil ! Nul ne pleure autour de son lit mortuaire ; ni sanglots, ni paroles consolantes ne frappent son oreille ; il abandonne la vie sans regret, et des mains indifférentes ensevelissent sa dépouille comme une argile vulgaire que n'anime pas la flamme céleste.

Ce genre de malédiction se refusa d'abord pour Ugo Foscolo dans toute son étendue. Un simple terreau couvrit ses restes ; une croix de bois indiqua la place où il dormait du sommeil éternel. Ce fut seulement plus tard qu'un banquier de Liverpool, nommé Hudson, lui fit élever une sépulture moins grossière.

La jeune enfant dont la blonde tête avait guidé mon ignorance était justement assise sur la pierre d'Ugo Foscolo. Elle tressait une couronne d'immortelles avec la charmante et naïve maladresse de son âge : sa chevelure soyeuse formait des boucles pleines de grâce, sa peau blanche, ses yeux éclatants, son air vif et doux ne permettaient point de la considérer sans plaisir, sans une sorte d'affection paternelle. Comme un certain nombre de petites filles, elle avait déjà les manières coquettes, l'élégance de formes et de mouvements, qui plus tard leur donnent une puissance magique. Elle savait par instinct pencher la tête, regarder obliquement, sourire et baisser les yeux à propos, ou les lever tout d'un coup et les fixer tout grands ouverts sur les vôtres d'une façon tellement expressive, que l'on ne peut se défendre d'une secrète émotion. Destinées à l'amour, la nature leur en apprend les ruses avant de leur en faire connaître le charme ; elles ont la candeur de l'innocence et les attraits de l'âge où elle s'enfuit. Ce sont des miniatures de jeunes femmes, ravissantes miniatures qui enchantent l'imagination, qui excitent la rêverie et ne troublent point le cœur.

— Pour qui prepares-tu cette couronne ? lui demandai-je. Est-ce pour Ugo Foscolo ?

Elle fit une méprise, et me répondit :

— Assurément, c'est pour le pauvre Hughes dont mon père creuse la fosse ; il était bien bon, bien bon autrefois ! Il m'apportait toujours quelque chose lorsqu'il venait chez nous ; il m'embrasait, il me faisait jouer, et, quand il partait, j'aurais voulu m'en aller avec lui.

— Et de quoi est-il mort, chère petite ?

— De quoi il est mort ? ah ! je ne puis le raconter ; ce serait trop long. Il tenait, voyez-vous, une auberge ; vous connaissez l'auberge du Cygne, n'est-ce pas ? c'était là qu'il demeurait avec sa femme, une gentille femme, et si propre, si propre qu'on allait boire chez elle rien que pour voir sa maison. Hughes était heureux ; il y avait des hommes que cela rendait jaloux. Mais ne le vous disais-je pas que ce serait trop long ? Je ne conti-

nueraï point ; je finirais par m'embrouiller.

— Poursuis, mon bel ange, poursuis ; tu parles à merveille.

— Eh bien ! la femme de Hugues tomba peu à peu malade ; elle se minait, elle se minait, elle devenait tellement pâle qu'on souffrait de la regarder. Ce qu'elle avait, je n'en sais rien ; les autres ne le savaient pas non plus, excepté le docteur. Et elle dépérissait toujours, et on ne pouvait la guérir. La maison n'allait pas mieux qu'elle ; on voyait bien, quand on passait devant, que Jenny ne se levait pas. Les rideaux étaient pleins de poussière, les vitres ternes ; les araignées filaient dans les coins de la salle. Peu à peu les pratiques s'éloignaient ; l'hôte avait un chagrin effrayant ; les buveurs n'aiment pas la tristesse ; ils allaient ailleurs. Et comme Hughes dépensait beaucoup pour Jenny, quand elle mourut, il se trouva ruiné. Ce fut un mauvais jour que celui-là ! Comme il pleurait, comme il sanglottait, le pauvre homme ! Il ne voulait pas laisser emporter sa femme ; il disait qu'elle reviendrait à elle. On fut contraint de la prendre malgré lui et de l'enfermer pendant qu'on allait au cimetière. Depuis ce temps, il sembla mort, comme Jenny : on ne le voyait presque plus ; il restait des semaines entières dans son auberge déserte. Il contemplait tour à tour d'un œil immobile chaque endroit de ce logis qu'animait auparavant la défunte. Le soir, on n'y voyait point de lumière, et les gens du pays avaient peur de cette boutique muette et sombre. A peine s'il mangeait. Quelquefois il sortait de chez lui, le teint hâve, les yeux creux, la chevelure en désordre ; il allait au hasard à travers la campagne. Rien ne l'effrayait : il couchait là où la brune venait le surprendre, dans une étable, sous un hangar, parmi les décombres. Jamais il n'eut la force de visiter la sépulture de sa femme ; peu à peu une fièvre tierce s'est emparée de lui ; elle ne l'a bientôt plus quitté : il est mort hier sans ouvrir la bouche, et je tresse maintenant une couronne pour placer autour de sa croix.

Tel fut le récit de la jeune enfant, récit qu'interrompaient ses propres observations sur la manière dont elle exécutait son travail ; mais ce que je ne puis rendre, c'est le calme ingénu de son air et de ses paroles. Elle disait les choses les plus tristes, les plus attendrissantes, avec une sérénité profonde et angélique ; son âme, que n'avaient pas encore froissée les chagrins de la vie, était paisible comme le ciel qui se déroulait sur nos têtes, comme la lumière qui dorait la perspective, et les fleurs insouciantes qui croissaient au milieu des tombeaux.

— Ainsi donc, poursuivis-je, tu ne connais pas Ugo Foscolo, dont la pierre te porte en ce moment ?

— Non, répondit-elle, on ne m'en a jamais parlé : c'est un vieux mort, celui-là ; je ne connais que les nouveaux.

Je souris malgré moi de cette distinction et gardai quelques minutes le silence. J'avais en effet sous les yeux de quoi réfléchir. Je voyais une image de la gloire dans cette naïve et charmante petite fille, tressant une couronne d'immortelles pour un obscur aubergiste, sur la tombe d'un grand poète, dont elle ignorait même le nom !

Elle se tourna de mon côté, pendant que je songeais :

— Ah ça ! me dit-elle, savez-vous, monsieur, que vous me faites perdre bien du temps ? je ne m'occupe pas assez de mon ouvrage en causant avec vous, et, tenez, j'arrange mes fleurs tout de travers.

— Je te laisse, lui répliquai-je ; un dernier mot pourtant. N'aurais-tu pas vu, par hasard la tombe d'Hogarth ?

— Non, me répondit-elle, c'est encore un des vieux : demandez à mon père, il vous l'enseignera peut-être.

— Adieu donc, s'il en est ainsi. Et je me penchai vers elle pour l'embrasser. Elle rougit, baissa pudiquement les yeux, et se couvrit la figure de ses mains. Je dus ravir comme une faveur à la petite précieuse le calme et poétique baiser qui effleura ses joues.

La sépulture d'Hogarth, dont je lui parlais, était la plus facile à trouver de toutes, car elle est la plus haute et la plus riche. Elle se compose d'un piédestal élevé sur des marches ; des espèces de

contreforts en volutes soutiennent ou ornent les quatre angles. Ce massif porte un socle où se détachent en bas-relief un masque comique, une palette et des pinceaux, une couronne de laurier et un livre qui a pour titre : *Analyse de la Beauté* (1). Au-dessous s'arrondit une urne. D'un côté du piédestal, on lit en anglais cette inscription :

ICI REPOSE LE CORPS
DE WILLIAM HOGARTH, ESQ.
QUI MOURUT LE 26 OCTOBRE 1764,
ÂGÉ DE 67 ANS.

Et au-dessous les strophes suivantes de Garrick :

Adieu, peintre éloquent de la nature humaine ;
Toi, qui sus de ton art comprendre la grandeur,
Qui ne le traitais point comme une chose vaine,
Et tâchais par les yeux de réformer le cœur.
Saluez ce tombeau, vous que le talent charme ;
Laissez couler vos pleurs, hommes bons, et priez :
Vous qui n'admirez rien, dont les yeux sont sans larme,
Eloignez-vous d'ici : Hogarth est à vos pieds (2).

Farewell, great painter of mankind,
Who reached the noblest point of art,
Whose pictured morals charm the mind
And through the eye correct the heart.
If genius fire thee, reader; stay;
If nature touch thee, drop a tear;
If neither move thee, turn away,
For Hogarth's honoured dust lies here.

Les autres faces du cube annoncent que la femme de l'habile artiste, sa sœur et la femme de James Thornill, sa belle-mère, sommeillent près de lui (3). Un monument unique protège donc toute une petite société. Ils dorment ensemble comme ils ont vécu, attendant le jour infini au lieu d'attendre la mort. Ces trois personnes habitaient effectivement avec Hogarth, à Chiswick. Sa belle-mère fut la seule qui le précéda dans la tombe. Les autres l'entouraient encore de leurs soins quand un anévrysme termina son existence. Peu d'heures avant qu'il rendit l'âme, on lui apporta une lettre du docteur Franklin des Etats-Unis, et il traça des caractères informes sur le papier en guise de réponse. S'étant couché ensuite, il lui prit un vomissement ; il tira le cordon de sa sonnette avec tant de violence qu'il le cassa ; mais ce fut son dernier effort. Il expira bientôt après.

Hogarth est, pour ainsi dire, un peintre spiritualiste : il ne se distingue ni par la beauté de son dessein, ni par l'éclat de son coloris ; son talent réside dans l'expression. Elle ne se borne point chez lui aux traits du visage : les attitudes, les formes, les vêtements, tout y contribue : il représente des caractères à l'aide de son pinceau, il les développe à l'aide d'une action qu'il poursuit de toile en toile. Les sept tableaux composant le *Marriage à la mode*, que l'on voit au musée de Londres, donnent une idée parfaite de sa manière. Tandis que j'examinais son sépulcre, je me figurais le voir lui-même, l'œil animé, l'air un peu moqueur, le chapeau de travers pour cacher la profonde cicatrice qui sillonnait son front depuis sa jeunesse ; cheminant dans les rues de la bourgade que je venais de parcourir.

A. M.

(Pour être continué.)

LA JEUNESSE D'ÉRIC MENWED.

(Traduit du danois d'Ingemann.)

(Suite.)

I.

Le sénéchal Peder Hessel et son écuyer avaient traversé le Belt en nombreuse compagnie de voyageurs pendant la violente tempête dont il a été question plus haut. Entre la jetée de Gremmermoor et la ville, ils avaient rencontré l'armurier Trols, et un rassemblement de bourgeois suivant tumultueusement le chemin qui conduisait à Heyndswald, et en recherche de Henner-le-Frison et des brigands. Le sénéchal qui, au moment de débarquer, portait un bonnet fourré enfoncé jusqu'aux yeux, et une grosse vareuse de marin par-dessus son costume de chevalier, n'avait touché la terre que le dernier de tous ; mais avant de monter à cheval, il avait quitté ce bonnet et cette vareuse qu'on lui avait prêtés, pour jeter sur ses épaules son manteau écarlate, insigne de

(1) C'est celui d'un ouvrage d'Hogarth.

(2) Voici les vers anglais, que nous avons essayé de traduire.

(3) James Thornill était peintre du roi ; il céda sa charge, et donna sa fille à Hogarth.

sa dignité, et pour placer sur sa tête un chapeau garni de plumes. Sans s'inquiéter davantage de la compagnie dans laquelle il avait fait la traversée, le sénéchal s'était aussitôt empressé de suivre les bourgeois de Middelfart pour leur aider à atteindre et à châtier les prétendus brigands, tandis que le reste de sa société avait prétexté les fatigues de la traversée pour se rendre directement à l'auberge, s'y reposer et s'y reposer.

Sur la jetée de Gremmermoor se trouvait encore un matelot qui avait l'un des bras enveloppé de linges, et la vacillante lueur de la lune permettait d'apercevoir près de lui un chevalier à la taille élevée, aux proportions colossales, à l'armure complètement noire, et dont la visière était soigneusement abaissée. Ces deux hommes semblaient parler à voix basse et d'une façon toute mystérieuse ; ils se montraient du doigt une frêle barque à voiles qui venait justement d'aborder la jetée, ainsi qu'une barque de moindre grandeur encore sur laquelle le chevalier tout bardé de fer semblait être arrivé, et qui était à l'ancre près du Sund de Middelfart, au dessous de la forêt. Le matelot était débarqué avec la nombreuse compagnie dont nous venons de parler, et paraissait raconter au chevalier ce qui était arrivé à celle-ci, et quelles gens se trouvaient à bord. Enfin ils se séparèrent. Le matelot secoua la tête ; et, malgré la vive surprise qui fut visible sur ses traits, parut recevoir respectueusement un ordre de l'étranger à la haute stature.

Il se dirigea alors à pas précipités dans la direction de la forêt, pendant que le chevalier demeura seul, et tout entier à ses pensées, prenait le chemin de la ville.

Bien que Henner-le-Frison et sa jolie petite fille fussent tous deux absents, les voyageurs n'en avaient pas moins été accueillis par ses gens avec l'attention dont les étrangers sont d'ordinaire l'objet dans de semblables établissements. On leur avait tout aussitôt fait place autour de la cruche de bière, et un énorme plat rempli par une barbe bouillie avait été placé sur la table. La plus grande partie de l'assistance parut satisfaite de ces dispositions, attendu que c'était un vendredi et qu'il fallait par conséquent se contenter d'un repas maigre ; il n'y avait pas toutefois unanimité à cet égard.

— Au diable les plats maigres ! nous avons besoin de bons plats de viande pour nous redonner des forces, s'écria un seigneur à la taille longue et maigre, aux traits à la fois arrogants et rusés, et chez qui toute l'expression de la physionomie trahissait des passions violentes. Je vous accorde à tous pour aujourd'hui indulgence plénière dans l'intérêt de votre santé et de votre vie, ajouta-t-il avec la gravité d'un pape ; j'y suis autorisé en considération de l'humaine faiblesse.

Le poisson disparut incontinent et fut remplacé par un immense plat rempli de viande salée. La grande majorité de l'assistance applaudit à ce changement opéré dans l'ordonnance du repas. Le seigneur ecclésiastique seul en parut encore mécontent et chagrin. Malgré le vêtement de voyage qu'il portait, on reconnaissait facilement son état à la petite calotte noire qui cachait sa tonsure ; et malgré sa maigreur, il paraissait habitué à des repas plus fins et plus succulents. Il dit alors avec un ton de vivacité qui trahissait son mécontentement, que dans toutes les nouvelles auberges seules autorisées et privilégiées, on s'inquiétait assez peu de la commodité des voyageurs de distinction, et que si le roi se mêlait d'affaires de cuisine et d'office, prétendant frapper d'incapacité des gens parfaitement majeurs en défendant aux seigneurs, tant séculiers qu'ecclésiastiques, de se mêler de la nourriture des voyageurs, il devrait bien au moins en conscience veiller à ce que ceux-ci trouvassent dans ces cabarets une bonne cuisine ordinaire.

Ce mécontent était le seul ecclésiastique qu'il y eût dans la société ; on l'appelait alternativement maître Grand et Messire le Prévôt, et il paraissait jouir dans l'esprit de tous d'une grande considération. La majeure partie des assistants se composait de chevaliers et d'autres seigneurs temporels, qui portaient des chapeaux garnis de plumes et de courts manteaux de voyage en drap d'Allemagne et d'Angleterre, de la couleur qu'avaient choisie leurs dames, et bordés en peau de martre. Les justaucorps étaient en général de la même couleur et de la même étoffe que les manteaux, décousus et ouverts sur le milieu de la poitrine, et ornés, suivant la mode des chevaliers étrangers, de larges crevés. Il y avait

longtemps que cette coupe somptueuse des habits avait été prohibée en Danemarck, et le peu de cas qu'on faisait de cette défense dans cette réunion prouvait suffisamment que ceux qui la composaient appartenaient au parti des seigneurs mécontents.

Un jeune homme d'une taille élancée, enveloppé dans un manteau écarlate, dont tous les traits respiraient l'audace, et dont le port et la démarche annonçaient un prince, paraissait être le personnage le plus considérable de la société. On témoignait aussi une attention particulière à un homme plus âgé, d'une tournure toute militaire, doué d'une parole vive et brève, et vêtu d'un manteau de drap bleu d'Angleterre. Sur quelques-uns des plus jeunes seigneurs brillait, au contraire, le costume des chevaliers, toujours aux couleurs éclatantes, comme le jaune, le vert clair et le rouge; d'autres aussi, plus âgés, portaient des vêtements de couleur brune ou foncée. Il y avait en outre là presque autant d'écuyers que de chevaliers, et on ne pouvait reconnaître l'infériorité du rang de ceux-ci qu'à leurs chapeaux plats, ou encore à leurs bonnets armoriés, ainsi qu'à leurs manteaux plus grossiers en drap d'Écosse, et bariolés de couleurs différentes. Un jeune et joyeux personnage qui ne paraissait point appartenir aux chevaliers, non plus qu'à leur suite, mais qui témoignait des attentions particulières au seigneur ecclésiastique, se faisait remarquer par son empressement et son habileté à se rendre utile, bien qu'un embonpoint peu ordinaire semblât lui rendre pénible tout mouvement par trop prompt. Sa bonne, grosse et ronde figure respirait la gaieté et la satisfaction. Il portait attaché autour de sa veste courte et brune, un ceinturon en peau de cerf, auquel pendaient un long et large couteau et une espèce de fourchette de même grandeur, une boîte à poivre et autres menus ustensiles paraissant appartenir à la cuisine et à l'office. Il écouta avec la plus grande attention les expressions de mécontentement proférées par l'ecclésiastique au sujet du service, pendant que ses regards se portaient à chaque instant sur un coffre de bois fort simple qu'il avait lui-même rapporté du bateau et qu'il avait placé dans un coin derrière la porte de la cuisine.

— Je vous le dis encore une fois dans toute la sincérité de mon humble cœur, Messire le Prévôt, s'écria-t-il d'un air respectueux et cependant avec le ton d'un rusé fou de cour, ces gargotes royales amèneront très-certainement la ruine et la désolation du pays. Ce sont, nous disait avec raison notre vénérable abbé dans un de ses sermons favoris de carême, ce sont des voiries où se réunissent tous les oiseaux de proie et où les aigles et les corbeaux sont obligés de manger au même plat. Ces maudites maisons ont fait tomber toute noble hospitalité en désuétude; elles sont cause de la disparition successive de toute union et de toute gaieté, de toutes les paisibles joies du foyer domestique, et en même temps du noble art de la cuisine. Cependant avant une demi-heure d'ici, j'aurai apprêté à messeigneurs un mets et une boisson qui nous feront oublier à tous la misère des temps et qui nous réconcilieront avec ce monde de pécheurs et d'impies!

— A la bonne heure! mon fils, reprit l'ecclésiastique d'une voix douce et en lui frappant sur l'épaule. N'enterre pas ton rare talent, cuisinier Morten; songe à nos besoins corporels, et ne t'occupe pas des sermons de carême.

Pendant que le cuisinier nomade emportait son coffre, et sans s'inquiéter des murmures des gens de l'auberge, allant dans la cuisine faire ses préparatifs gastronomiques, le chevalier au manteau bleu examinait d'un air dépité la boisson placée sur la table dans des pots d'étain. — Que voilà donc d'exécrationnelle petite bière de Danemarck; s'écria-t-il en jetant à terre l'un des pots d'étain; comment ces coquins-là osent-ils nous servir de semblable poison! Allons qu'on nous apporte tout de suite de la bière de Saxe!

— Nous ne vendons point ici de cette bière d'Allemagne qui fait perdre la raison au monde, répondit fièrement un jeune gars placé au comptoir: elle est aussi sévèrement prohibée par le roi, que les habits taillés et ouverts sur la poitrine avec des bouffants, comme vous en portez tous, vous et ces seigneurs. Que si vous n'êtes pas contents de ce que nous vendons ici, vous êtes libres de vous en aller, la porte est ouverte; mais apprenez que Henner le Frison, non plus que les gens à son service, ne tolèrent jamais les insultes ni la grossièreté.

Le seigneur au manteau bleu, frappé de cette réplique, se prit à considérer le jeune gars.

— Infâme drôle! sais-tu bien à qui tu parles, répondit l'ecclésiastique, dont le front devint cramoisi de colère. Apprends que là où se trouvent des seigneurs de sang royal, un magister, voire même un prévôt, ne sont plus que de petits personnages. Un rustre de ton espèce ne devrait donc pas souffler mot ici, quand bien même nous te laverions les oreilles avec tes maudits poissons, et que nous te jeterions à la face ta petite bière de Danemarck.

— Allons, d'est bon! maître Grand, dit alors le jeune seigneur au manteau écarlate. Le gars ne savait pas qui nous sommes, et il défend l'honneur de son maître. — Si vous avez ici de la bière d'Allemagne, servez-nous-en. Je prends tout sur moi, ajouta-t-il d'un ton presque indifférent, en se tournant du côté du jeune gars et lui jetant sur son comptoir une poignée d'ores d'argent.

Le gars hésita.

— Allons! vite! reprit le seigneur. C'est le duc Waldemar qui te l'ordonne. La défense du roi ne s'applique ni à moi, ni aux personnes de ma suite, comme tu as pu t'en apercevoir à la coupe de nos vêtements.

Le garçon de l'auberge répondit d'un ton grondeur: — Vous le savez aussi bien que moi, Monseigneur, sur la terre de Danemarck, les lois du roi obligent grands et petits. Il y a bien dans notre cave une tonne de vieille bière d'Allemagne; mais voilà vingt ans que personne n'a osé y toucher; et je n'en tirerai pas une cruche avant que mon maître ne soit ici et ne m'en donne lui-même l'ordre, quand bien même vous seriez tous des empereurs ou des papes.

— Monseigneur, jetons cet insolent faquin à la porte, répartit maître Grand, enflammé de colère; et au même instant quelques écuyers s'approchèrent vivement, n'attendant plus qu'un signe pour exécuter cette menace.

Les joues du plus jeune des seigneurs se colorèrent d'un vif incarnat; il lança un regard courroucé au garçon d'auberge; mais le seigneur plus âgé et vêtu d'un manteau bleu l'arrêta par le bras, en lui disant à voix basse: — Un peu de patience, beau cousin et laissez-moi faire, il nous faut ici agir en bons Danois.

— Sa Grâce le roi, reprit-il à haute voix, était encore sous les cotillons de Marguerite Springerferd, quand elle fit usage de sa toute-puissance contre les tonneaux de bière d'Allemagne: c'est là un rare exploit dont il nous faut lui abandonner la gloire, et qui remonte à une époque où je n'avais encore rien fait comme général d'armée. Par la même occasion, Sa Grâce le roi s'est encore immortalisée en nous donnant des leçons dans le noble art de la couture, tout comme eût pu faire le plus habile tailleur. En bons Danois que nous sommes, buvons donc de la petite bière de Danemarck en son honneur, et cousons nous-mêmes nos vêtements comme font les respectables Danoises pour leurs jupons, afin que l'on reconnaisse à la cour de Danemarck que nous sommes des sujets fidèles et obéissants comme John Little et David Thorstenson, et d'aussi sincères admirateurs de ce genre de costume que le roi lui-même et le bel ami de la reine, le sénéchal Peder Hoesul (1). Allons, messieurs, portons la santé du roi avec de la petite bière, puisqu'il n'y a pas autre chose ici. — A la santé du roi, messieurs!

Cette plaisanterie, accompagnée d'un sourire sardonique, excita parmi l'assistance un long éclat de rire. Tous se mirent à boire ou en firent le semblant.

— Il faut que tout le monde ici boive à cette santé pour prouver qu'il n'y a parmi nous ni traître, ni espion, reprit l'homme de guerre. Il n'y a plus ici de distinction de rang ni de naissance. Arrive donc ici, brave compagnon, et bois-nous, à la santé du roi, de cette délicieuse eau à la bière!

— C'est ce que je me garderai bien de faire ainsi, répondit le garçon, car je suis de trop mince extraction pour prendre part à un pareil régal!

— Dans ce cas, mon drôle, le comte Jacques de Halland, répartit le seigneur au manteau bleu, en fidèle homme-lige du roi qu'il est, va te faire châtier de la façon qui convient à un traître et à un rebelle secret tel que toi. Qu'on me le jette dehors et qu'on lui donne les étrivières, ajouta-t-il en s'adressant à un écuyer. Nous l'avons tous bien entendu; c'est un rebelle qui refuse de boire à la santé du roi, notre seigneur et maître.

L'instant d'après, cet ordre cruel était exécuté, quelque courageuse résistance qu'eût opposée le jeune gars.

(1) Le lecteur voit tout de suite où git le jeu de mots.

— C'est ainsi qu'il faut arroser ces rustres là, leur propre graisse, murmura le comte Jacques, en rejetant nonchalamment sur son banc, et en souriant avec satisfaction, pendant que le reste de l'assistance riait aux éclats de cette plaisanterie qui lui paraissait toute naturelle.

Après avoir parlé de l'ordonnance du roi Eric, de Christophe, relative à la bière et aux vêtements, qui avait amené cette scène, ils continuèrent à discuter d'autres réglemens faits par le prince. On les loua par dérision à l'excès, tandis que réellement on se orgait de les présenter comme ridicules, puériles et dénuées de sens. Ce feu roulant de quolibets ne cessa qu'à l'arrivée du cuisinier, qui pendant tout ce temps n'était pas demeuré oisif, et qui entra alors dans la salle. Il apportait un grand plat de viandes fort ment épicées, et invita la compagnie à s'assurer de ses talents culinaires, en ajoutant que très-certainement il pouvait faire mieux et s'acquitter de fonctions plus importantes que celle d'apprêter la nourriture des ermites de Sjøborg.

— Si, comme je n'ose même pas l'espérer, j'avais jamais le bonheur, ajouta-t-il, de pouvoir recevoir quelques-uns de messeigneurs dans mon célèbre atelier, je m'estimerais heureux d'avoir pu à l'avance sauver ma réputation et mon honneur, comme convient à un homme qui a étudié le noble art de la cuisine, chez le plus savant Prévôt du royaume.

— Tu es un rusé matois, répondit maître Grand en le menaçant par forme de plaisanterie. Mes pieux collègues t'ont peut-être appris à faire ton salut, au moyen de l'abstinence; mais tes joues pendantes prouvent qu'en digne enfant du monde, tu n'as appliqué que leurs bonnes leçons qu'à faire jouer le couteau à découper et l'écumoire.

— Ce ne sont pas, en effet, les illustres et vénérables exemples qui m'ont manqué pour cela, répartit le cuisinier avec un sourire moqueur. Si j'étais arrivé certain de devenir quelque jour votre cuisinier, que je le suis d'être à cette heure celui des impies et maudits prisonniers d'état, je parie bien que vous n'attendriez pas longtemps à ne pouvoir plus vous raffiner de ma rotondité ni de celle de vos vénérables confrères.

Comme il appartient à tout hôte digne de ce titre, il se chargea alors du service, et prit soin de mettre de côté les meilleurs morceaux pour son nouveau protecteur ecclésiastique. Il alla ensuite chercher à la cuisine une grande jatte de bois, et en recommandant le contenu avec les plus vives éloges, l'annonça comme un reconfortant et un tonique de sa propre invention.

— Du vin épicé! s'écria le comte Jacques. Morten tu me parais en vérité un homme divin. Ah! c'était donc là, la précieuse et sainte relique que le Prévôt et toi, vous défendiez si courageusement contre la tempête, tandis que force nous était, à nous autres de débarrasser l'embarcation de tout notre bagage!

— C'est ainsi que la vertu et les bonnes moeurs toujours ici-bas trouvent leur récompense, répartit le cuisinier; et j'espère bien que maintenant le vénérable maître Grand ne regrette plus d'avoir prêté son coffre à flacons sous sa pieuse protection.

Les chevaliers firent de grands éloges de la précieuse boisson, et ne tardèrent pas à devenir de joyeuse humeur, et à parler tous ensemble, à haute voix. Le cuisinier Morten leur versait sans relâche, à la ronde, en leur chantant des chansons licencieuses. Tous alors de vouloir répliquer, et sans s'occuper de la chanson du voisin, d'entonner avec des voix plus discordantes l'une que l'autre, la chanson qui leur plaisait le plus. L'unisson ne s'établit enfin, au lieu des éclats du rire le plus expansivement retentissant, que lorsque tous à peu près se mirent à entonner un air bien connu, celui d'une chanson assez spirituellement tournée, mais fort irrévérencieuse, surtout contre le seigneur qui lui étaient dévoués, et appelé Hoesul, surnom qu'on accompagnait d'impertinentes allusions aux rapports dans lesquels on l'accusait d'être avec la reine.

Ce fut au milieu de tout ce vacarme, que le chevalier à la haute stature, tout bardé de fer, et la visière baissée, entra dans la salle sans être aperçu. Il avait suivi nos gens depuis la jetée, et se plaça dans un coin obscur près de la porte.

— Eh bien! à la bonne heure, comme cela! voilà la vie qui vous est revenue, dit le cuisinier en moquant.

chant les chandelles. C'est maintenant vraiment qu'il y a plaisir à voir de si grands et si généreux seigneurs!

— Mais que diable as-tu donc mis dans ton vin? dit maître Grand; tu l'as changé en véritable nectar!

— La recette est mon secret, très-savant seigneur, répondit le cuisinier. Je me réserve de la divulguer dans mon testament. C'est alors que j'enrichirai la postérité de mon invention, si toutefois le monde n'en paraît valoir la peine. J'ai donné à cette bien-saisante boisson le nom de *bischof* (évêque); j'espère bien qu'elle n'est pas indigne d'une telle dénomination, et qu'elle immortalisera le nom de *Morten de Fionie*, aussi bien parmi les savants que parmi les laïcs.

— Appelle-la *archevêque*, s'écria le comte Jacques (1). Elle mérite bien mieux ce titre que la femmelette, qui aujourd'hui dispose de tout dans le royaume. Ton *bischof* est en effet capable d'établir une éternelle paix entre les seigneurs temporels et spirituels du royaume; et cela serait en vérité bien nécessaire aujourd'hui. Nous avons commencé par vous, très-savant maître Grand, ajouta-t-il: quand vous serez archevêque, j'espère bien que tout ira mieux dans le pays, en ce qui concerne la distribution de la justice. Vous êtes bien homme, vous, à me prêter, à l'occasion, un redoutable anathème, si par hasard ma bonne épée se trouvait trop courte, pour arracher à un tyran les revenus du fief qu'il m'a confisqué.

Maître Grand ne répondit pas le mot, mais fit au comte un signe d'assentiment intime.

— Vive notre brave prévôt, s'écria alors le comte Jacques de Halland d'une voix étourdissante; vive notre brave prévôt, l'honneur et la gloire de Roskild (2), notre très-savant maître Jens Grand! Il n'y a qu'un mécréant qui ne viderait pas son verre en son honneur. Mais malédiction à tous les hommes vils et rampants, à tous les valets du roi! Et en disant ces mots, il porta la santé du prévôt. Le duc Waldemar et tous les chevaliers suivirent cet exemple et poussèrent en l'honneur du prévôt des vociférations de joie auxquelles le cuisinier se joignit gaiement.

— Je vous remercie, noble comte Jacques; vous aussi, mon noble duc; et vous tous encore, braves seigneurs et chevaliers, répondit alors maître Grand agréablement surpris et en se levant pour saluer gravement chacun des membres de la compagnie. L'heure viendra peut-être où je pourrai, par des actions, vous prouver que mon vœu le plus ardent est d'établir une alliance intime entre l'épée du chevalier et le bâton de l'évêque. Il faut que la puissance céleste et la puissance terrestre soient désormais indissolublement unies, si l'on veut encore faire quelque chose de grand dans le monde. Mais nous reparlerons de cela en temps et surtout en lieu plus propices, ajouta-t-il en s'interrompant lui-même tout-à-coup. *Latet anguis in herba!*

Le regard pénétrant du prévôt venait en effet de s'arrêter sur le chevalier à haute stature et à cuirasse noire, demeuré silencieusement assis dans le coin derrière la porte. Tous les yeux se portèrent aussitôt de ce côté, et un mystérieux murmure d'inquiétude circula parmi les convives. Le guerrier inconnu se leva alors et s'approcha vivement de la lumière placée sur la table. Il tourna lentement la tête, comme s'il considérait attentivement tous les convives à travers sa visière, puis il éleva son bras tout couvert de fer, souleva pour un moment sa visière et la laissa retomber l'instant d'après. A l'aspect de cette rude figure d'homme d'armes, de ce regard d'une effrayante sévérité lancé par de grands yeux noirs qu'ombrageaient des cils épais, tous furent saisis d'effroi. Tous aussitôt se levèrent comme pour lui souhaiter la bienvenue; mais il fit le signe de placer son doigt sur sa bouche et tous restèrent silencieux, attendant debout avec anxiété ce qu'il allait dire:

— N'oubliez ni vos serments ni vos vœux, dit enfin d'une voix rauque le chevalier tout bardé de fer. La *Prudence* est notre mot d'ordre. Point de

trop grande confiance, point d'arrogante morgue là où des traîtres peuvent entrer et sortir quand bon leur semble et où toutes les portes sont ouvertes! Le tyran n'est pas loin d'ici; et il est encore puissant. Le sénéchal Peder Hessel a fait la traversée du petit Belt au milieu de vous, et vous ne l'avez point reconnu!

— Le sénéchal Peder, répétèrent-ils tous avec la plus vive surprise!

— Mort et damnation, s'écria le jeune duc Waldemar d'une voix étouffée. On a en effet parlé de toutes sortes de choses devant lui. Mais où était-il donc que je ne l'ai pas aperçu? et qu'est-il devenu depuis?

— Je veux bien que le diable m'emporte, reprit le comte Jacques, s'il était possible de reconnaître le sénéchal sans qu'il fût là; car à l'exception d'un matelot et d'un enfant, il n'y avait pas à bord âme qui vive qui ne nous fût parfaitement connue.

— Quel était l'homme qui sauta à bas du mât lorsque le matelot fut blessé au bras, demanda le chevalier d'un ton sérieux?

— Lui, ce jeune gars si bien découpé, répartit le comte Jacques qui nous tomba comme du ciel, lorsqu'il s'agit de nous sauver tous? — Est-ce que ce n'était pas un des hommes de l'équipage?

— C'était le sénéchal Peder Hessel, reprit le chevalier noir: et l'enfant qui vous allait à peine au coude n'était autre que son écuyer, drôle qui a bonne tête et bonnes oreilles.

— Nous sommes perdus! s'écrièrent-ils tous alors l'un après l'autre.

— Ma foi! dans le bruit et la confusion, j'étais sans doute sourd et aveugle, reprit maître Grand, car sans cela je me serais bien aperçu que nous avions des Philistins à bord. Je n'ai vu personne dans l'embarcation; mais quel était ce chevalier enveloppé d'un manteau écarlate qui nous a suivis depuis la jettée, et qui ensuite est parti à cheval pour courir après des brigands ou des filles, ou bien encore en quête de tout autre aventure?

— C'était le sénéchal Peder Hessel, répondit le chevalier. Où aviez-vous donc les yeux, maître Grand? Notre ennemi mortel était aujourd'hui assis près du gouvernail, et vous ne l'avez pas reconnu; mais lui tiendra demain le gouvernail de l'Etat, et il saura bien nous reconnaître.

— Mort et damnation! — Tout est perdu! — Nous sommes trahis! s'écrièrent-ils à l'envi; et la confusion devint extrême parmi eux.

— Pas encore, reprit le chevalier noir en élevant doucement la voix. La loi vous protège tant que la cour de Danemarck tiendra ses grandes assises. Quant à moi, ajouta-t-il en frappant la terre de sa grande épée de combat, je ne suis protégé que par la loi que voici. Donc, séparez-vous aussitôt que les assises seront levées. Je serai à bord, moi, dans une demi-heure, et il ne me reste plus maintenant qu'à dire deux mots en secret à votre seigneur et maître futur et qui sera aussi le mien.

Le jeune duc s'approcha de lui d'un air inquiet, et saisit avec vivacité la main de fer du chevalier. Ils se retirèrent tous deux de quelques pas en arrière, et le mystérieux étranger lui glissa à l'oreille quelques paroles que personne n'entendit, mais qui firent pâlir les joues du jeune duc. Le chevalier le regarda fixement, puis le frappa légèrement sur l'épaule comme pour le tranquilliser, et lui fit encore un léger signe de l'œil pendant que les joues du duc reprenaient leur couleur habituelle et qu'il portait vivement la main à son épée. Sans dire un mot de plus, le chevalier à la haute stature et à la pesante armure, salua la société, et sortit d'un pas lent, mais résolu.

Un moment de silence général s'ensuivit, pendant lequel le jeune duc parut s'efforcer péniblement de combattre les dernières traces d'inquiétude et de soucis. Saisissant avec force son gobelet, il s'écria: Vive notre fidèle et vigilant ami! Puisse-t-il nous revenir en bonne santé! il s'est beaucoup exposé pour nous aujourd'hui.

Il avait à peine prononcé ces paroles et porté le gobelet à ses lèvres, que la porte s'ouvrit et qu'on vit entrer le sénéchal Peder Hessel, accompagné de Henner le Frison et d'une foule de bourgeois et de matelots qui amenaient, soigneusement garotté, Ronc l'écuyer du roi. Le vieux Henner donnait la main à sa fille qui jeta un regard plein d'affection du côté de la porte où était resté l'écuyer Skirmen, chargé du manteau écarlate de son maître, et visiblement

surpris à l'aspect de ces nombreux seigneurs étrangers. Ses yeux ne tardèrent pas à se détacher de ceux de la jeune fille pour ne plus être attentifs qu'aux moindres mouvements de son maître.

Aussitôt que le sénéchal entra, le duc Waldemar et tous les chevaliers remirent sur la table les gobelets que tout à l'heure ils tenaient élevés vers leurs lèvres.

Le sénéchal parut ne pas remarquer l'embarras général causé par son arrivée. Il salua la compagnie avec une politesse toute chevaleresque.

— A ce que je vois, dit-il d'un ton gai et d'un air dégagé, j'arrive encore assez tôt pour vous saluer dans le costume qui m'est propre, et pour vous remercier de votre bonne escorte. J'avais par devers moi de bonnes raisons pour voyager déguisé en marin; et j'espère qu'aucun de vous, messeigneurs, ne l'aura pris en mauvaise part. Je me réjouis d'avoir pu, comme pilote, trouver l'occasion de mettre en sûreté tant d'hommes si utiles à leur patrie. Je vous aurais remercié de votre confiance tout aussitôt après le débarquement, messeigneurs, si je n'en avais pas été empêché par une petite aventure assez désagréable, mais qui maintenant est fort heureusement terminée.

Le jeune duc avait repris contenance. Il répondit avec une dignité toute princière au salut du sénéchal et reprit avec le même ton de politesse: C'est bien à vous, Sénéchal, d'être revenu vers nous, et de ne pas vous être dérobé à nos remerciements. Nous avons appris, il y a un moment seulement, que nous avons été assez heureux pour vous avoir à bord avec nous sans vous connaître, et que vous étiez le marin qui a su tenir le gouvernail d'une main si ferme pendant notre mauvaise fortune. Je veux bien croire que c'est le hasard ou la nécessité et non point quelque dessein déloyal, qui nous ont aujourd'hui rendus compagnons de voyage malgré les nombreuses différences d'opinion qui nous séparent sur tant de points. Veuillez donc recevoir mes remerciements ainsi que ceux de mes amis, et permettez-nous de vider ce gobelet à votre santé, ainsi que nous étions en train de le faire quand vous êtes entré.

Sur un signe du duc, le cuisinier s'empressa d'apporter un gobelet au sénéchal, pendant que le comte Jacques, avec une politesse empruntée, lui faisait de la place à la droite du duc, en l'engageant à s'asseoir.

Cependant personne dans la compagnie ne paraissait vouloir répondre à ce compliment de bienvenue. Le sénéchal s'en aperçut, et reprit l'entretien en ces termes: Je vous remercie, messeigneurs; mais puisque nous sommes ici sur la terre de Fionie, permettez-moi de vider le premier gobelet à la santé du duc Waldemar, du comte Jacques, et de vous tous, nobles gentilshommes, en émettant le vœu que les Grandes Assises de Danemarck se terminent d'une manière aussi heureuse que paisible, et que la patrie ainsi que la famille de nos rois légitimes continuent à prospérer! En disant ces mots, il vida le gobelet et le replaça sur la table en le retournant: Quiconque aime son pays et partage mes vœux, ajouta-t-il, n'hésitera pas à me faire raison.

Les yeux de tous les chevaliers se portèrent sur le duc et sur le comte; puis, quand ils virent que tous deux, dissimulant leur dépit, vidaient leurs gobelets en silence et qu'ensuite ils les replaçaient tout retournés sur la table, ils en firent autant.

Le gros cuisinier se prit à sourire d'un air gouguenard et dit tout bas à l'oreille de maître Grand: Voilà un ingrédient quelque peu amer ajouté à ma divine boisson! Le prévôt, qui n'avait pas encore porté le gobelet à ses lèvres, rougit jusqu'aux yeux de colère; il le pressa alors si convulsivement dans sa main que le vin en rejaillit sur ses doigts, puis il le jeta résolument et avec force sur le plancher.

— Jamais, s'écria-t-il en proie à un visible courroux, jamais je ne me laisserai arracher un acte ou un hommage d'esclave. Tout le monde en Danemarck sait dans quels rapports, comme Prévôt capitulaire de Roskild, je suis avec le roi Eric, fils de Christophe; car tout le monde sait que l'église Saint-Michel à Slagelse dépend de la prévôté de Roskild, et que cependant, par un infâme abus de la force, elle a été distraite de ma juridiction. Du moment où je n'ai pas craint de me déclarer ouvertement et à haute voix contre l'illégal envahissement de mes droits par le roi, je ne dois pas craindre de mes droits par le roi, je ne dois pas craindre d'affirmer également à haute et intelligible voix devant son sénéchal, que j'aimerais mieux endurer la soif jusqu'au jour de la résurrection éternelle que de boire une seule goutte comme un flatteur et un mis-

(1) Il y a ici dans le texte un jeu de mots dont le traducteur ne saurait donner l'équivalent. *Hoseul*, dans l'ancienne langue danoise, signifie *Jarulière*; c'était un surnom donné dérisoirement par le peuple au sénéchal, à cause de l'espèce de consonnance que ce mot présentait avec son nom, *Hesseli*.

(2) Roskild, la plus ancienne église de Danemarck, est située au nord de l'île de Seelande. C'est là qu'avait lieu le couronnement des rois qui, aujourd'hui encore, y ont leur sépulture. (Note du Traducteur).

habitué à ramper devant l'insolence et l'injustice!

— Je partage l'avis de notre très-savant prévôt, s'écria le comte Jacques, en frappant violemment le plancher avec sa grande épée. Chacun est libre ici, et personne ne nous forcera à porter d'autres santes que celles qu'il nous plaît de porter. Aussi bien, je ne hais que parce que j'avais soif et que le vin est bon. Moi non plus, je ne veux pas plus l'asser pour un flatteur que je ne permets à qui que ce soit de me traiter de traître à mon pays.

— Il est bien ton de ma pensée, répondit avec calme le sénéchal, de vouloir forcer personne à mentir à sa conscience, ou d'accuser qui que ce soit parmi les gentilshommes d'un crime aussi affreux que celui de haute trahison. En Danemarck, Dieu soit loué, tant qu'on ne viole pas la loi, la pensée reste toujours libre; et il en est ainsi de l'expression même la plus amère sous laquelle elle puisse se manifester. Je suis par conséquent loin de considérer comme ennemi de la patrie le Danois qui peut-être ne confond pas dans son cœur les vœux que nous formons tous pour son bonheur avec le dévouement personnel pour la maison royale. Dans des temps aussi malheureux et aussi agités que ceux où nous vivons, il faut bien nous attendre à voir les opinions de beaucoup de Danois varier sur une foule de points. Mais, ajouta-t-il avec une chaleur toujours croissante, mes chers seigneurs, excusez-moi si je trouve tout lieu et toute occasion convenables pour parler sérieusement sur un sujet qui touche de si près aux intérêts de tous les Danois. Pour que les haines et la discorde ne finissent pas bientôt par diviser les cœurs les plus généreux, pour que notre nation ne tarde pas à périr tout entière dans une horrible lutte intestine, il faut nécessairement que nous tombions tous d'accord au moins sur un point: la fidélité et le respect pour la couronne, quelle que soit la tête sur laquelle le droit et la loi l'aient placée. Il est triste sans doute que, comme hommes, comme chevaliers, comme serviteurs de la parole de Dieu, nous ne puissions pas toujours aimer l'individualité qui cependant est inséparable de la majesté royale, ni lui rendre hommage. Mais en fidèles hommes-liges de la patrie, nous sommes tenus de défendre la royauté de nos bras et de notre bouche, jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

— Je suis forcé d'estimer votre manière de penser, sénéchal Hessel, bien qu'elle ne soit pas la mienne, s'empressa de répondre le jeune duc Waldemar, blessé au vif dans son orgueil, parce qu'il pouvait remarquer l'embarras de ses amis. Je ne méconnais pas le zèle qui vous a porté à oublier où vous êtes et à qui vous parlez. Je dois cependant vous prier de vous souvenir que nous sommes ici dans une auberge publique, et que vous avez pour interlocuteurs le duc Waldemar et le comte Jacques de Halland. En notre qualité de proches parents du roi, nous aurions plus que personne le droit de débiter ici de touchants discours contre l'esprit de révolte et le crime de haute trahison, supposé toutefois que nous le trouvassions utile et convenable. Que si vous avez à vous plaindre de nous, accusez-nous en présence du roi, traduisez-nous devant les Grandes-Assises de Danemarck, où nous ne tarderons pas à nous réunir et où nous espérons bien terminer heureusement les difficultés et les points en litige qui existent entre nous et notre royal parent. Mais ici, en vertu de notre rang et de notre dignité, nous vous ordonnons de vous taire et nous vous faisons défense d'offenser soit moi, soit mes amis, par des airs qui ne vous conviennent pas et par vos exhortations tout à fait intempestives, dans le but de nous rappeler nos devoirs envers la couronne de Danemarck. Et maintenant, messieurs, à cheval! Ne restons pas plus longtemps ici, et ne donnons pas lieu à des scènes que cet ami si zélé du roi et de la reine devrait éviter à tout prix. Ces derniers mots furent prononcés d'un ton d'amère raillerie, et amenèrent un sourire moqueur sur la figure des jeunes chevaliers.

— Oui, vraiment, ajouta le comte Jacques, avec une insolente dérision, nous abandonnerons pour cette fois au jeune et courageux sénéchal le champ clos, parée que c'est un cabinet où l'on ne combat d'habitude qu'en paroles, ou encore, dans des cas extrêmes, à coups de poings ou de pots vides. Si jamais nous nous rencontrons sur un plus digne champ de bataille, messire sénéchal, peut-être à votre tour aurez-vous la politesse de vous en retirer le premier. En disant ces mots, les deux princes quittèrent la salle, et ils furent immédiatement suivis par le prévôt et

par le cuisinier, ainsi que par tous les chevaliers. Les chevaux étaient depuis longtemps sellés et bridés devant la porte; les écuyers s'empressèrent de tenir l'étrier à leurs maîtres, et quelques moments après toute cette brillante cavalcade de chevaliers s'élégna en suivant au grand trot les rues de Middelfart, au bruit des éclats de rire et des entrechans par-toutiers.

Le jeune sénéchal était resté dans la salle tout silencieux et en proie à de profondes réflexions; il semblait délibérer en lui-même pour savoir s'il ne s'était pas trop pressé de parler. Le vieux Henner avait attentivement suivi chacune de ses paroles et jusqu'au moindre de ses gestes. Les bourgeois et les pêcheurs, imitant l'exemple de leur syndic, étaient demeurés témoins muets de la discussion survenue entre les seigneurs. Comme nous l'avons dit plus haut, Skirmen était resté à la porte sans perdre un seul des mouvements de son maître. De temps à autre seulement il jetait à la dérobée un coup d'œil sur Gertrude, qui considérait les seigneurs avec un vif sentiment de curiosité. Mais le prisonnier avait habilement profité de ce que l'attention générale était fixée sur les nobles interlocuteurs; il avait fait un signe particulier au jovial cuisinier Morten qui paraissait le connaître, et grâce à l'assistance du grand conte de cuisine appendu au ceinturon de celui-ci, il avait pu, sans qu'on s'en aperçût, couper les liens qui le retenaient. Il resta tranquille, continuant à tenir ses mains croisées derrière le dos comme si elles eussent encore été liées. Ce ne fut que lorsque les chevaliers, en partant, ouvrirent la porte, qu'il s'arracha des mains de ses gardes, et qu'il s'échappa en se mêlant au groupe brillant et animé que nous venons de décrire.

— Comment diable a-t-il fait pour s'échapper, s'écrièrent les pêcheurs confondus d'étonnement et faisant mine de courir après lui.

— Laissez-le aller, leur cria le sénéchal. Tout est pour le mieux, car il n'aurait pas tardé à être remis en liberté; maintenant, au contraire, il n'osera pas reparaitre de quelque temps à la cour, et ce sera toujours un traître et un corrupteur de moins parmi nous.

Cependant les pêcheurs semblaient toujours vouloir courir après le fugitif.

— Monseigneur a raison, fit Henner-le-Frison, laissez-le aller; mais s'il nous retombe jamais entre les mains, nous lui tordrons le cou sans plus de façons. Quant à présent, laissez-le nous montrer ses talons.

Les bourgeois et les pêcheurs parurent mieux comprendre ce langage énergique, et revinrent sur leurs pas.

— Et maintenant, reprit le sénéchal, recevez mes remerciements, braves gens, pour les secours et l'appui que vous m'avez prêté. Retournez-vous-en chacun dans vos maisons, et tenez-vous-y tranquilles! Vous n'avez rien à craindre des brigands, et je saurai veiller à la sécurité de votre respectable syndic.

Personne ne touchera à un cheveu de sa tête tant qu'il y aura un seul chasseur de marsouins sur la plage de Middelfart! répondit un jeune pêcheur.

— Et s'il se trouvait jamais dans l'embarras à cause de cet écuyer du roi que nous avons accroché au gibet, ajouta l'armurier Trols, nous sommes assez nombreux dans notre confrérie pour le protéger. Douze d'entre nous veilleront cette nuit dans sa maison; et s'il lui fallait s'éloigner du pays, il y aura toujours à son service, au bas de la jetée, une barque munie de provisions et montée par six hommes déterminés.

— C'est bien, mes enfants, c'est bien! Retournez-vous-en chacun chez vous. Je songerai à tout cela, répartit Henner le Frison; et peut-être, avant qu'il fasse jour, vous serez-je savoir ce que j'ai décidé.

Les bourgeois et les pêcheurs, obéissant à un signal qu'il leur fit, quittèrent la salle. Le vieillard une visible émotion, lui dit: Que Dieu et saint Christian vous bénissent, monseigneur, en raison de ce que vous avez fait ce soir pour moi et pour ma petite Gertrude, pour l'oublier jamais, il faudra que je défacilement les bonnes paroles que vous venez d'avoir produites sur mon vieux cœur une impression si profonde que je ne voudrais... — L'émotion violente, bien que comprimée, que trahissait le son de sa

voix, parut singulièrement frapper la jeune fille du chevalier. — Va te reposer, mon enfant, dit-il d'un ton plus calme; et dors jusqu'à ce que vienne te réveiller. Ne t'avise de rêver ni de ce que ni de démons! La main que tu vois là en face de toi, chérie, les plus puissants, mais elle n'est plus maintenant si prompte à punir, et elle commence à marquer des différences entre les coupables. Le monde est grand, si nous ne pouvons pas plus longtemps habiter ici en paix, je saurai bien ce qui restera à faire! Allons! bonsoir, mon enfant! tes dévotions particulières à ton bon ange gardien à saint Christian; et prie Dieu de nous pardonner nos péchés et de ne point nous laisser succomber à la tentation! Allons, qu'on se dépêche.

— Au moins, grand-père, donne-moi le temps de visiter ta blessure, répondit Gertrude en pleurant et couvrant de baisers la main qu'elle pressait affectueux.

— Non pas, mon enfant! ne me parle pas de la visite de cette misérable égratignure! Allons, allons-nous!

— Au ton impérieux qu'avait pris le vieillard et son silence avec lequel Gertrude obéit, quoiqu'à regret, ses ordres, il fut facile de se convaincre que le grand-père n'était pas habitué aux objections. Et cependant elle hésitait. Il suivit la direction de ses yeux et prit un regard obliquement lancé du côté de la porte, se tenait toujours le jeune écuyer. — Ah! je me rappelle maintenant, reprit-il, que ce garçon-là n'a encore soupé. Il l'a cependant bien gagné! Car lui, je ne l'aurais peut-être jamais revu si ce n'était par ta petite Gertrude. Eh bien! cours bien vite préparer quelque chose à la cuisine.

— Venez, Claus Skirmen, dit Gertrude, dans la joie de son cœur et d'un ton de confiance tel qu'elle eût dit qu'elle le connaissait déjà depuis longtemps, même temps qu'elle lui prenait le bras et qu'elle l'entraînait gaiement avec elle vers la cuisine.

— La singulière enfant! murmura le vieillard, voilà maintenant redevenue la petite étourdie, qui seul mot peut égayer ou attrister! Mais que ses yeux lui reviennent, et le pêcheur le plus codard qui s'en sera de la regarder dans le blanc des yeux, passera un mauvais quart d'heure. C'est là cependant que chose de bien malheureux et de bien humiliant pour des êtres aussi forts et aussi vigoureux que nous autres hommes!

Le sénéchal était toujours plongé dans une profonde rêverie, et ne paraissait pas remarquer ce qui passait autour de lui. Il avait tiré d'une poche de sa ceinture un morceau de parchemin sur lequel ses yeux étaient machinalement fixés, bien qu'il fût facile d'apercevoir qu'il ne lisait pas.

— Auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles, monseigneur, lui demanda Henner en le regardant avec un visible intérêt. — Ou bien est-ce votre prière de soir que vous lisez-là? Si votre âme est en conversation avec quelque habitant du ciel, je n'ai pas le vie de vous déranger. Mais dans ce cas là, n'est-ce pas que vous devriez avoir fait plus gai que cela.

— Vous êtes encore bien jeune et il vous serait difficile d'être de gros péchés sur la conscience. Il me semble que vous pouvez encore bien dire votre *Pater* et votre *Ave Maria*, sans être tenté de regarder derrière si le diable n'est pas là à se moquer de vous.

— Que dis-tu, brave vieillard, répondit le chevalier d'un air distrait et en replaçant précipitamment le morceau de parchemin sur sa poitrine. Il se tard et j'ai besoin de repos. L'agitation de la mer et tout le bruit de ce soir m'ont horriblement fatigué.

— Venez d'abord prendre quelque chose, monseigneur. Le meilleur lit de mon auberge vous attend ensuite. Je voudrais cependant bien auparavant vous dire un mot, car Dieu seul sait si nous devrions jamais nous revoir. Mais vous êtes fatigué et avez d'importantes affaires dans la tête, à ce que je puis voir. Venez donc, seigneur sénéchal, bien que vous ne fassiez pas fi d'un cruchon de petite bière de Danemarck! Comment diable les seigneurs ont-ils changé ma bière en vin? Ah! par foi, voilà qui est honnête de leur part! — Tous deux se placèrent alors près de la jatte de vin épice, parée par le cuisinier Morten, et qui était restée moitié remplie.

Quand un gobelet de cette vivillante boisson eut un peu réchauffé, le vieux Henner reprit la parole en ces termes: — Vous avez parlé ce soir comme un livre, Monseigneur. Les nobles convives

ve vos discours hors de propos; et peut-être devez-vous penser vous-même maintenant que vous vous êtes un peu trop pressé. Mais moi et bien d'autres, nous sommes d'avis que vous avez eu complètement raison. Oui, vous avez eu raison! La couronne est chose sacrée, quel que soit celui qui la porte. Après le roi est l'oint du seigneur. Personne de nous ne peut, sans mériter un châtement exemplaire, lever la main contre lui, quand bien même ce serait le roi en personne que le bon Dieu nous aurait enlevés pendant quelque temps pour nous châtier.

— Je n'ai pas dit cela tout à fait, vieillard, interrompit le sénéchal; mais cela n'est pas bien loin de la pensée. Pourquoi me parles-tu de cela? Est-ce que tu connais ces seigneurs, par hasard?

— Qui ne connaît pas l'audacieux duc Waldemar le rude comte Jacques, répondit Henner; je connais tout aussi bien leurs amis. Ce que ces gens-là ont sur leur visage n'est en effet un secret pour personne. On dit que ce prévôt de Roskild est un homme terriblement savant; mais que Dieu nous serve de lui! C'est, trait pour trait, le véritable trait du vieil archevêque Jacques qui a été tenu prisonnier par le père du roi, et qui avait répandu l'esprit de sédition et de révolte dans tout le royaume. Le prévôt, avec son nez qui n'en finit pas, me fait l'air d'être de la même race. On n'ose pas parler de lui à bien haut; mais vous, et bien d'autres encore, savez que ce diable d'archevêque a été mêlé dans cette horrible histoire de l'empoisonnement du roi Christian dans le corps même de notre Sauveur Jésus-Christ.

— Hélas, vieillard, tu dis vrai, répondit le sénéchal Peder, cet insolent maître Grand est un propre parent de Jacques Erlandson, tant par la chair que par l'esprit. C'est le plus adroit de tous, quelque chose qu'il apporte dans toutes ses relations et quel que soit son orgueil. Le sénéchal avait tiré de son nouveau morceau de parchemin: Connaissez-vous donc par hasard, continua-t-il, le chevalier Tycho bildgaard, sénéchal du duc?

— Oui, c'était le seigneur si insolent et si gai et si pâle de visage qui était assis précisément à la place que vous occupez, et qui portait un vêtement vert et un manteau de même couleur. Oh! je les connais tous. Dieu soit loué! le chevalier Lave Litle, dit le sénéchal Peder avec un soupir étouffé, n'était pas ici. Il est de noble race ce Litle; pourquoi tous ceux de cette maison ne ressemblent-ils pas au vieux chevalier John! Il n'y a pas en Danemarck d'homme plus fidèle que lui, et il a pourtant presque autant de motifs que ses parents pour se plaindre de l'injustice.

— Monseigneur, reprit Henner, ce sont là des gens que nous ne devons pas juger trop sévèrement. Le chevalier Lave a traversé le Belt hier. Vraiment, il faisait peine à voir; et il était facile de s'apercevoir que cet homme revenait de rendre visite à ses parents; on pouvait le lire sur sa figure. Ah! la honte est une rude croix à porter! Le vieux Po le en a perdu la raison, et le brave, le fier Stig Anderson lui-même (je ne puis penser à celui-là sans que le cœur m'en saigne), a eu le même sort. Le Danemarck n'a jamais eu de plus grand homme de guerre depuis le comte Albert de Nordalbingier et le roi Waldemar le Victorieux, car c'est bien à lui que le puissant roi de Suède Ladislas est redevable de sa couronne. Ah! seigneur sénéchal, quand je me mets à la place de cet homme-là, mes yeux en deviennent tout troubles. Il me serait cependant impossible de dire que la couronne est chose sacrée, si je la voyais portée par l'homme qui aurait déshonoré ma femme.

— Et cependant, brave Henner, tu devrais le dire, si ta patrie t'est aussi chère que ton âme, et si ton salut ne t'importe pas à tes yeux sur la vengeance!

— La félicité éternelle, répartit Henner, d'une voix sombre; Ah! seigneur sénéchal, ne parlez pas d'une façon si leste du salut d'un homme! C'est à peine si un évêque l'oserait. Pensez-vous donc vraiment que l'homme qui lève le bras contre une poupée couronnée soit inévitablement à jamais damné?

— Ne jugeons personne, afin de n'être pas jugés nous-mêmes, répondit gravement le sénéchal; mais moins que tout autre encore celui qu'aucun homme ne saurait juger, et qui n'a de juge qu'au ciel.

— Hum! hum! vous pouvez bien avoir raison, seigneur sénéchal, quand il s'agit d'un roi légitime, librement élu, et qui n'a point volé sa couronne comme le roi Abel, par le fratricide et le parjure. Si vous aviez devant vous l'homme, qui a lancé la

flèche par laquelle a été traversé le cœur du roi Abel, vous le regarderiez donc de mauvais œil, et vous lui diriez qu'il est un impie, un traître à son pays, un infâme régicide, frappé de damnation éternelle?

— Pourquoi me parles-tu ainsi, vieillard, reprit le sénéchal tout surpris, quand je te dis que je ne prétends juger personne, et bien moins encore l'homme que notre juge suprême a tous à choisi pour venger le meurtre du roi Eric, fils de Waldemar, et pour précipiter le fratricide du trône de Danemarck.

— Eh bien! cet homme est devant vous, seigneur sénéchal, dit Henner, en se levant. Cette main a lancé le trait qui a traversé de part en part le cœur gangréné d'Abel. Vous voyez là suspendu l'arc d'acier à l'aide duquel a été exécuté le jugement de mort et de damnation éternelle prononcé contre le fratricide!

Le chevalier recula épouvanté, et considéra avec une horreur singulière le vigoureux vieillard qui, dans cette chambre à moitié obscure, lui apparut en ce moment comme une redoutable ombre de géant. — Si c'est toi qui l'as fait, vieillard, reprit-il enfin avec effort, que je sois le dernier être vivant à qui tu confies un si épouvantable secret! Prends bien garde! car si le duc Waldemar avait su tout à l'heure l'usage auquel a servi cet arc, il n'y a personne dans le pays qui eût pu te mettre à l'abri de sa vengeance!

— C'est là, reprit le vieillard, le moindre de mes soucis. Ce n'est pas vous qui me trahirez, et il n'y a que vous au monde qui sachiez ce qui occupe les pensées du vieux Henner, quand vers minuit siffle la tempête, et qu'on dirait que le Chasseur Sauvage se promène sur mon toit, avec sa meute qui aboie et qui hurle. N'allez pas croire, au reste, que je me repente de l'action la plus méritoire de ma vie! Non, Dieu soit loué et saint Christian aussi! Je ne tremblerai pas quand sonnera l'heure où il me faudra comparaître avec le roi Abel devant le trône du Dieu tout-puissant. Et cependant, seigneur chevalier, c'est tout de même une singulière pensée que de songer qu'on a précipité dans l'abîme de la damnation éternelle une âme qui eût pu arriver, peut-être à se repentir de ses péchés et obtenir miséricorde! Mais, je le sais, c'est là une faiblesse qui tient à l'âge. Quand je considère cet arc en plein jour, je suis tout fier de me dire que cette main a autrefois sauvé le Danemarck de sa ruine. Je vous le répète, ce n'est jamais que la nuit que le cœur me manque, et qu'il me semble entendre les hurlements du diable trépassé.

— Prie dans de tels moments le Dieu de miséricorde pour le salut de son âme, répondit le chevalier avec une émotion sympathique.

— Non, cela me serait impossible, seigneur sénéchal; et cela ne servirait d'ailleurs à rien. Tout ce que j'ai pu faire pour lui, je l'ai fait, mais en vain. Il est damné à jamais! J'avais pourtant eu soin d'enfourer son cadavre dans le marais de Gottorp, en le traversant de part en part d'un bon pieu en chêne brûlé de six aunes de long, tout cela n'a servi à rien. L'orgueilleux démon n'a pas voulu dormir dans ce marais; et depuis lors il prétend empêcher tout le monde de dormir. Vous n'êtes certes pas sans avoir entendu parler de ses chasses nocturnes. On dit que toutes les nuits, à minuit, noir comme un corbeau, il vous enfourche son cheval de chasse et se promène à travers les plaines voisines de Gottorp, suivi de trois grands chiens, dont les yeux flamboient. Je ne l'ai pas vu par moi-même, Dieu en soit loué! mais toujours, à minuit, mes oreilles me tintent et bourdonnent si horriblement, qu'il faut que je me réveille, quand bien même je dormirais comme une pierre. Tout cela n'est peut-être que de la superstition et du bavardage; peut-être est-ce tout bonnement le sang qui me monte à la tête, quand je suis couché. Cependant il y a maintenant trente-trois ans que je n'ai jamais pu fermer les yeux qu'après minuit. Et tenez, seigneur, voilà les oreilles qui me tintent et bourdonnent de nouveau. En disant ces mots, il plaça ses deux mains contre ses oreilles et secoua sa tête grise avec une visible expression d'inquiétude et d'effroi.

— Malheureux vieillard, reprit le sénéchal. Ce n'est peut-être ni le sang ni le diable qui te tourmentent. J'aime mieux croire que c'est un doute secret de ton noble cœur lequel se demande quelquefois si cette action était juste, si elle a été agréable à Dieu. Consulte à cet égard quelque prêtre animé de la crainte du Seigneur, et demande lui de rétablir la paix dans ta conscience. Mais n'oublie pas non plus ton salut temporel et ta sûreté, non pas seulement à

cause de cette affaire-là, mais encore à cause de ce qui t'est arrivé aujourd'hui même. Ce n'était pas l'écraser Ronc, nous le savons de reste tous deux, mais un homme bien autrement puissant, qui avait choisi la petite Gertrude pour en faire sa victime. Je le connais, hélas! il m'épargne peut-être par prudence; mais crois-moi, il ne renoncera pas à son plan, parce qu'il n'aura pas réussi dans une première tentative. D'ailleurs tu peux avoir sur les bras une terrible affaire en raison de ce drôle, dont le cadavre pend maintenant au gibet. Je ne connais pour toi qu'un moyen de salut, vieux Henner; il faut que demain matin avant le jour, toi et ta fille vous fuyiez le Belt. Tu seras ensuite vendue, ta maison et tout ce que tu possèdes ici! Mais réfugie-toi sans perdre de temps auprès de mon concierge, au château de Harrestrup. Il t'établira dans ma petite maison de chasse de Funnerup. Vous y serez toi et ta fille Gertrude en parfaite sûreté. Le vent est favorable; n'hésite donc pas d'avantage.

(Pour être continué.)

VARIÉTÉS.

TREMBLEMENT DE TERRE D'HAWAÏ.

Cap Hattien, 11 juin. Le 12 du mois dernier, je vous adressai un rapide récit de l'affreuse calamité qui était venue nous frapper le 7, et je vous promis des détails plus circonstanciés dans une quinzaine, au tout au moins quand je serais en état de vous les donner. Je remplis aujourd'hui ma promesse, et j'écris en supposant que ma première lettre ne vous est pas parvenue.

Le tremblement de terre a consisté dans une prompte succession de mouvements latéraux ou horizontaux; j'ai la certitude d'avoir également senti une violente commotion verticale, ou de haut en bas. Les secousses se succédaient si rapidement que la terre semblait dans une constante agitation, et si violemment que ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'il me fut possible de me tenir sur mes jambes. Il n'y a pas eu pour nous préventif de la convulsion effrayante dont nous allions être les témoins, le moindre préluce, le plus petit bruit souterrain ou dans l'atmosphère; pas un seul symptôme avant-coureur. La durée des diverses secousses qui ont détruit la ville de fond en comble, n'a pas été en plus de quarante secondes. Les maisons ont aussitôt commencé à s'écrouler; un épais nuage de poussière s'est élevé, accompagné d'un roulis rapide ou d'un lourd mouvement, avec un bruit violent et une chaleur suffoquante. Ce fut en vérité un moment bien terrible. Je me trouvais près le balcon de l'étage supérieur de ma maison; avec la promptitude de la pensée, j'allai me placer sous la porte du salon. La muraille au-dessus de ma tête se fendit de haut en bas; une grêle de pierres, de plâtras et de poussière tomba sur moi. La plus grande partie de la maison s'était déjà écroulée; la terre trembla de nouveau, et je crus mon dernier moment arrivé. Quand le mouvement eut cessé, je m'échappai des ruines et je courus à la Place de l'Eglise. Cet édifice, dont les dimensions étaient vastes, et l'architecture noble et grandiose, était détruit de fond en comble, avec toutes les belles maisons qui entouraient la place.

Tout le désastre fut produit par la première secousse ou plutôt par une rapide succession de secousses qui ne durèrent pas en tout 40 secondes. Pendant les huit premières heures qui suivirent, nous eûmes d'autres secousses toutes les cinq ou dix minutes; mais il n'y en eut aucune qui approchât de la première en violence ou en durée. La terre se déchira et s'entre ouvrit dans une foule de localités. La rue du Lord-de-la-Mer, va du nord au sud; et de larges fissures sont encore visibles dans toute sa longueur qui n'est pas moindre de trois quarts de mille.

Cinq minutes environ après la grande secousse, la mer s'éleva de 5 à 6 pieds, vint se briser avec fureur contre la côte, se retira, puis revint de nouveau; et ainsi, à cinq ou six reprises. Dans la rue du Bord-de-la-Mer, on eut de l'eau jusqu'aux genoux. Les vaisseaux qui se trouvaient dans le port ressentirent vivement les effets du phénomène, et des capitaines m'ont dit qu'ils s'étaient attendus à chaque instant à voir tous leurs mâts brisés; ils en furent toutefois quittes pour la peur.

Comme la catastrophe arriva un samedi, jour de marché où un grand nombre de paysans viennent

à la ville, la mortalité qui résulta de ce désastre fut proportionnellement plus grande qu'elle ne l'eût été sans cette circonstance. La population de la ville était d'environ 10,000 âmes, et on suppose que la moitié en a péri; suivant un autre calcul, il faudrait porter le chiffre aux trois-quarts. On serait, suivant moi, plus près de la vérité, en l'élevant à 6,000, y compris les gens de la campagne.

Des incendies éclatèrent immédiatement après le tremblement de terre, leurs ravages durèrent deux jours, ajoutant à l'effroi et à la détresse des survivants; et une foule de malheureux enterrés vivants sous les ruines périrent ainsi de la mort la plus terrible. Beaucoup de gens, qu'on avait vus, le soir de la catastrophe, grièvement blessés et incapables de se mouvoir, furent de la sorte brûlés vifs pendant la nuit; et le lendemain matin, on ne retrouva plus d'eux que quelques os calcinés.

Les survivants cherchèrent un refuge à la *Fossette*, vaste prairie située au sud de la ville, et y apportèrent ceux des blessés et des mourants qu'ils purent arracher aux ruines. Quelle nuit d'horreur, d'épouvante et d'anxiété! les cris confus des blessés et des enfants, les gémissements et les lamentations des femmes, le bruit souterrain et semblable au grondement du tonnerre, les secousses presque incessantes de la terre, produisaient un effet que la plume ne peut décrire, que l'imagination ne saurait concevoir. Une pluie légère qui tomba ensuite pendant deux ou trois heures vint ajouter à nos misères. M'étant couché à terre et ayant appuyé mon oreille contre l'herbe, je pus distinctement entendre les bruits souterrains; ils ressemblaient exactement au bruit que produit ordinairement le tonnerre dans l'atmosphère, sauf qu'ils étaient de moindre durée. Toute secousse à la surface était précédée d'un de ces bruissements intérieurs. Une fois mon oreille perçut distinctement la sensation qu'un immense globe, qu'une masse sphérique, était lancée du centre vers la voûte extérieure de la terre; et immédiatement après, nous éprouvâmes un court mais rude mouvement de bas en haut. Pendant la nuit, l'horizon, dans la direction du sud-est, fut extrêmement noir; d'épais nuages de fumée roulaient au-dessus de nos têtes. Les rochers de pierres calcaires qui couronnent les montagnes derrière la ville, brillaient d'un éclat si vif par la réflexion de la lueur de la ville enflammée, que beaucoup de personnes crurent qu'un volcan venait d'y éclater.

Le lendemain 8, le jour se leva clair et pur, comme en dérision de cette population d'affligés, de blessés, de mourants et de morts. Ce fut cependant encore une espèce de consolation pour nous, que d'avoir de nouveau un ciel brillant et un soleil chaud; le sang que les dangers et les horreurs de la nuit avaient glacé dans nos veines, put en effet circuler alors de nouveau. Ce ne fut aussi que le lendemain matin que chacun parut bien comprendre l'étendue de ses pertes. Jusque-là une stupeur, une terreur mortelles avaient engourdi dans chacun toutes les facultés qui se réveillèrent avec le retour de la lumière et reprirent la conscience d'elles-mêmes. Alors commença la douloureuse tâche d'arracher des décombres les victimes enterrées toutes vivantes sous les ruines. Cependant, depuis l'instant fatal de la première secousse jusqu'à la nuit tombée, des centaines d'individus s'étaient activement employés, au grand péril de leur propre vie, à sauver tous ceux qui leur étaient chers; on ne put toutefois pas faire grand'chose avant le retour du jour, mais alors aucun péril, aucun travail, ne furent évités dans ces louables efforts. Des victimes furent sauvées d'une manière miraculeuse et presque incroyable; je connais au moins une douzaine de personnes qui étaient assises sur leurs balcons quand la façade entière de leur maison, depuis les fondations jusqu'à la toiture, est tombée dans la rue, et qui cependant n'ont point été mortellement blessées. Parmi une foule d'exemples analogues, je vous citerai ceux de M. Bird, ministre du culte wesleyen, de M. Blain l'aîné, que nous entourons tous de tant de respect, et du jeune Richard Reynolds, commis dans la maison Killiek. Le pauvre M. Blain en a été quitte pour une dislocation et Reynolds pour une fracture de la cuisse. Mais tous les membres de la famille de M. Bird, lui-même, sa femme, ses enfants et ses domestiques, n'ont pas reçu la moindre blessure; circonstance fort rare en vérité, car il est peu de familles qui ne comptent quelqu'un des leurs parmi les tués ou les blessés, et beaucoup ont péri tous à la fois. De dix à cinquante gens de la campagne ont

été tués dans les maisons des différents acheteurs de cafés, ou aux environs.

La canaille de la ville commença à piller sur une petite échelle dans la nuit même du tremblement de terre; mais ce ne fut que le troisième jour que le pillage et la dévastation commencèrent en grand. Ce jour-là les jeunes gens de la campagne accoururent s'abattre sur ces monceaux de ruines, et pendant huit ou dix jours consécutifs nous assistâmes à une scène de pillage exécuté ouvertement le sabre au poing. Jamais ville livrée à la merci d'une soldatesque victorieuse ne fut plus complètement pillée et dévastée. Les boutiques de marchands de la rue *du Bord de-la-mer* furent plus spécialement le but et le rendez-vous des pillards, qui tous étaient armés jusqu'aux dents; et des luttes sanglantes eurent fréquemment lieu entre ces misérables pour le partage du butin, ou bien lorsqu'un plus fort essayait de dévaliser un plus faible.

Les autorités ne firent pas le moindre effort pour maintenir l'ordre. Le général Charrier, commandant l'arrondissement, et le colonel Cincinnatus, commandant de la place, étaient tous deux blessés; mais s'ils étaient incapables de faire un service actif, encore auraient-ils pu du moins donner des ordres. Le commandant Bottex fut l'homme qui rendit le plus de services dans la circonstance; mais placé en troisième ligne seulement, il ne put pas, malgré tous ses efforts, faire grand'chose. C'est alors qu'on s'aperçut plus que jamais de la perte qu'on avait faite dans la personne de son père, le général Bottex, dont l'énergie, le courage et l'habileté eussent sans doute prévenu cette épouvantable anarchie. Je suis fâché d'être obligé d'ajouter que ce n'est pas seulement de l'inertie des autorités supérieures que nous avons à nous plaindre. Le grand malheur fut que les soldats et les officiers, qui auraient dû être nos protecteurs, rivalisèrent d'acharnement à voler nos blessés et nos mourants; on cite publiquement des lieutenants, des capitaines, comme ayant été au nombre des plus effrontés pillards. On a dit, pour excuser l'inertie des autorités supérieures, que ceux des soldats qui avaient survécu dans le désastre à leurs camarades, refusèrent de prendre les armes et d'obéir à leurs chefs. Mais comment en aurait-il pu être autrement, quand les soldats voyaient ces mêmes chefs, à l'exception du général Charrier, du colonel Cincinnatus et du commandant Bottex et quelques autres encore, se montrer les acteurs principaux de cette scène de pillage et de dévastation? A Port-au-Paix, on essaya aussi de piller la ville; mais le colonel commandant la place arrêta lui-même deux de ces misérables, et les fit immédiatement fusiller; mesure énergique qui eut pour résultat d'arrêter le désordre. Je suis sûr qu'une centaine d'hommes armés eussent suffi pour faire cesser, au bout de deux ou trois heures, les honteuses scènes qui ont déshonoré la ville du Cap. La conduite des habitants du nord de l'île a été, dans cette douloureuse circonstance, aussi cruelle qu'infâme. Là, un étranger ne pouvait, qu'au péril de sa vie, mettre les pieds dans les décombres de sa maison, ne fût-ce que pour essayer de changer de vêtements. Une telle tentative eût été le comble de la hardiesse et de la folie. Les voleurs se tuaient les uns les autres devant les boutiques pour une pièce de cotonnade. Qu'aurait dès-lors pu espérer le légitime propriétaire, un étranger surtout, en intervenant entre les parties contendantes? Les marchands étrangers ont perdu toutes les marchandises qui garnissaient leurs magasins; plusieurs, bien qu'ayant de fortes caisses en fer, ont, en outre, été volés de tout le numéraire qu'ils possédaient. Les marchands haïtiens ont souffert, eux aussi, mais cependant dans de moindres proportions, car ils s'armèrent, eux, leurs amis, leurs commis et leurs domestiques, et purent ainsi plus ou moins défendre leurs propriétés.

Nous ne nous plaignons point de la punition et des pertes qu'un Dieu de justice nous a infligées, mais des actes de brigandage ouvertement commis par les habitants de la ville et de la plaine. Nous nous plaignons de l'inertie qu'ont montrée quelques chefs pour nous défendre, et de l'active participation de quelques autres au pillage de nos marchandises et de nos meubles. Je suis convaincu que personne plus que S. Exc. le Président ne déplore les crimes qui ont été commis; je suis même persuadé qu'il serait heureux de punir les coupables, s'il pouvait avoir les preuves de leur culpabilité, et malheureusement elles manquent. Une commission a bien été instituée pour faire

des recherches et pour punir; mais comment prendre des mesures pénales contre toute une population? L'exception des blessés, de ceux qui par conséquent ne pouvaient pas agir, je doute qu'on pût réunir Cap quarante individus n'ayant point pris part au pillage. Qui d'eux oserait en dénoncer un autre? *faire ennemi*, est un dicton qui revient souvent dans la conversation des habitants de ce pays; mais un Haïtien est-il l'homme de la terre qui redoute le d'offenser une personne investie d'une partie de la conque de l'autorité publique; fait qui s'explique aisément par l'histoire de ce peuple et par la toute militaire de son gouvernement actuel. Je connais un marchand qui a perdu de 10 à 12,000 dollars de marchandises; il connaît parfaitement les principaux pillards de sa maison, et les nomme publiquement; et cependant, maintenant que la mission est en fonction, il n'ose pas les lui dénoncer. L'honneur national, la morale publique, exigent une salutaire répression; mais leur appel sera vain. Si jamais il y eut motif plausible, évident, pour indemnité à accorder par des gouvernements à des nationaux victimes d'un grand désastre, c'est dans ce cas; une ville abandonnée pendant dix jours au pillage, et où les soldats, les officiers qui auraient dû protéger la population, sont à la tête des pillards!

On est parvenu à retrouver des personnes qui étaient restées pendant huit et dix jours enterrées sous les ruines, et qui sont aujourd'hui parfaitement guéries et bien portantes. On en cite entre autres qui est restée treize jours dans cette horrible situation, et qui est maintenant en fort bonne santé. On ne comprend pas que ces infortunés aient pu supporter si longtemps les angoisses de la faim, surtout celles de la soif. Cependant le fait est d'une incontestable vérité.

Une sécheresse extrême, et tout à fait extraordinaire en pareille saison, avait régné quelques années avant le tremblement de terre. Cette année, les pluies qui tombent périodiquement vers le milieu ou la fin d'avril, ne nous avaient pas visités; et à l'exception de quelques insignifiantes averse, nous n'avions eu de pluie depuis près de quatre mois. La température était extrêmement élevée pour cette époque. Un mois avant la catastrophe, le thermomètre Fahrenheit marquait pendant plusieurs heures de la journée 90°; j'ai même un jour vu 92°.

La ville du Cap Haïtien que vous appelez le radis d'Haïti, que les colons français avaient nommée le *Petit Paris*, avec tous ses beaux édifices publics, n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines. Les riches plaines du sud qui faisaient autrefois la fortune des colons français, et où ils avaient fait des monuments (que naguère encore on aurait pu appeler *durables*) de leur magnificence, des maisons de campagne qui étaient autant de palais, des immenses sucreries et tout ce que comporte l'agriculture coloniale, tout cela n'existe plus. Ces plaines n'ont pas moins souffert en effet que la ville du Cap. Toutes les anciennes maisons et plantations, les constructions, les églises, les portes, les colonnes tout est aujourd'hui brisé, renversé. Les fissures dans la terre sont nombreuses, et quelques-unes sont d'une grande largeur. En beaucoup d'endroits, du sol assez semblable à celui de la mer a été rejeté à une surface en énormes monceaux. Dans la plaine, comme aux environs de la ville du Cap, ces fissures suivent presque toujours une direction Nord ou Sud.

On dit que le village de Marabarou, à l'embouchure de la rivière du Massacre, a tout à fait disparu, englouti par la mer. Un lac s'est formé dans une savane, près des ruines de l'antique ville de Saint-Louis. La route de Port-au-Plate à Saint-Iago s'est affaissée dans beaucoup d'endroits d'une profondeur de plus de vingt pieds. La montagne qui couronne le village d'Alta-Mira a été terriblement ébranlée, d'immenses masses ont été précipitées dans les profonds ravins qui sont à sa base. J'ai causé avec un monsieur qui, allant à Port-au-Plate, se trouvait à Alta-Mira quand la secousse a eu lieu. Lui et son cheval furent jetés à terre, bien qu'il n'ait pu remonter ni déplacement ni fissures dans le sol.

A St-Iago, toutes les maisons, soit de pierres, soit de briques, ont été renversées, et la ville a été moitié pillée. A St-Domingo, plusieurs églises ont été renversées, et toutes les maisons sont tellement criblées de fissures et de crevasses qu'elles sont inhabitables. L'antique église de la *Véga*, construite par Christophe Colomb, n'est plus qu'une ruine. P.

Plate s'est écroulé en écrasant 200 individus. Les onâives ont moins souffert du tremblement de terre de l'incendie qui en a été la suite et qui a détruit beaucoup de propriétés. Port-au-Prince n'a que légèrement souffert, bien que la secousse y ait été lente.

Je pourrais ajouter encore beaucoup d'autres détails à ma lettre, si je ne pensais pas qu'ils vous arriveront par d'autres correspondants. Thompson a été admirable dans cette désastreuse circonstance. Il a fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour sauvegarder les intérêts du commerce anglais. Sa faible de santé, et frappé lui-même dans ses plus chères affections, il s'est comme nous tous exposé à la rigueur dévorante du soleil, à la pluie et aux émanations pestilentielles. Bien que manquant de tout, il est resté ferme à son poste, toujours prêt à aider et à conseiller tous ceux qui venaient invoquer le secours et la lumière du consul d'Angleterre.

(Westminster-Review).

L'astronomie a encore eu les honneurs de la séance dans la réunion de l'Académie des Sciences, qui a eu lieu le 22 courant : deux rapports sur des mémoires présentés par les jeunes astronomes de l'Observatoire de Paris ont été lus par M. Arago, et l'Académie a récompensé par une approbation solennelle les efforts de ces laborieux observateurs qui avaient consacré à de difficiles recherches les loisirs si courts que leur laissent les pénibles fonctions dont ils sont chargés.

Le premier rapport était relatif à un mémoire de M. Laugier sur les taches du soleil. En entreprenant ce travail, le jeune observateur a obéi à l'idée qui se présente à tous les astronomes, au début de leur carrière, de diriger leur lunette vers le centre de notre système planétaire, et d'étudier la constitution et les mouvements du soleil. Ce n'est pas, en effet, la première fois qu'on essaie, en suivant patiemment ces taches solaires, qui marchent du bord oriental au bord occidental du disque, de déterminer la durée du mouvement de rotation de l'astre et la position de l'axe dans l'espace, mais il restait encore sur ce point bien des difficultés que l'on ne pouvait espérer de vaincre qu'à l'aide de calculs rigoureux fondés sur des observations très-précises. M. Laugier a eu la noble ambition de faire avancer le problème, et il y est parvenu, en résolvant une partie des questions qu'il renferme, en posant d'une manière plus précise celles qui mandent encore de nouvelles recherches.

Le premier résultat des observations de M. Laugier a été d'étendre jusqu'au 41° degré de latitude la zone solaire qui présente des taches. Passant ensuite à l'observation de certaines taches particulières, l'auteur s'est efforcé de mesurer, par la marche de chacune d'elles, la durée du mouvement de rotation, et de l'ensemble des observations, il a déduit un nombre moyen qui s'écarte assez peu de celui auquel étaient arrivés les derniers observateurs. Ce remarquable résultat n'est pas le seul que M. Laugier a tiré des mesures qu'il a faites : la comparaison des mouvements de différentes taches est venue manifester de la manière la plus évidente un fait déjà entrevu, et qui soulève des questions très-délicates. En effet, la durée de la rotation est notablement différente, selon qu'on la réduit de l'observation de telle ou telle tache particulière; la différence peut s'élever jusqu'à près d'un jour entier, et M. Laugier s'est assuré, en fractionnant les observations et en faisant porter la comparaison sur ces mesures partielles, que cette différence restait constante, et se trouvait, par conséquent, correspondre à une circonstance très-réelle du phénomène. Il n'y a donc pas à reculer, et les mesures si précises de M. Laugier ne laissent plus aucun doute sur ce point; il faut admettre que les taches solaires, en participant au mouvement total, sont animées d'un mouvement propre, qui varie de l'une à l'autre, suivant une loi inconnue jusqu'à ce jour et qu'il s'agit de chercher.

Le second rapport de M. Arago concernait un travail fait par MM. Eugène Bouvard et Mauvais, pour déterminer de nouveau la position du plan de l'écliptique. Les deux auteurs ont réuni douze observations, six d'hiver et six d'été, sur lesquelles ils ont établi leurs calculs. Indépendamment du résultat final de ces recherches, le travail de MM. Eugène Bouvard et Mauvais se recommande à l'attention de tous les astronomes par une correction d'une essence tout-à-fait nouvelle qu'ils ont introduite dans leurs observations. Cette correction remarquable est

relative à une erreur de collimation, qui dépend de la constitution même de l'œil, et présente, par conséquent, une valeur différente pour chaque observateur.

Il y a déjà longtemps que M. Arago, cherchant à expliquer les différences singulières, qui se manifestaient constamment entre les résultats des observations faites en même temps et au même lieu par divers astronomes, avait imaginé de les attribuer à l'influence de cette collimation individuelle. Mais l'illustre directeur de notre observatoire avait rencontré de nombreux contradicteurs, et son hypothèse attendait encore, pour être admise dans la science, la sanction d'expériences directes et positives. Le moyen de décider la question était, du reste, bien simple; il suffisait qu'un observateur couché sur le dos regardât les étoiles zénithales, d'abord en dirigeant son corps du nord au sud, et ensuite en prenant la position inverse; si l'étoile visée était vue au même point du ciel dans ces deux observations, il n'y avait plus à parler de collimation individuelle, et M. Arago devrait renoncer à son hypothèse; si, au contraire, l'étoile semblait se déplacer quand l'observateur se retournait, M. Causs et les autres contradicteurs n'avaient qu'à se rendre, et les astronomes étaient avertis de la nécessité d'une correction dont ils ne s'étaient pas encore avisés. Cette expérience a été réalisée à l'Observatoire de Paris, et l'hypothèse proposée par M. Arago a reçu une éclatante confirmation. MM. Laugier, Bouvard et Mauvais ont reconnu de cette manière la réalité d'une erreur de collimation très-différente pour chacun d'eux et variant même pour un seul observateur selon qu'il se servait de l'œil gauche ou de l'œil droit. La question ainsi décidée, il ne restait plus qu'à introduire dans l'astronomie pratique la correction reconnue nécessaire : c'est ce qu'ont fait MM. Bouvard et Mauvais dans leur travail, dont la publication se trouve ainsi rattachée à une innovation remarquable dans les procédés astronomiques.

— L'attention des astronomes est fixée sur la comète de 1842, et, tandis que les travaux que sa découverte a suscités se poursuivent avec la plus grande activité à l'Observatoire de Paris, l'Académie reçoit la communication des observations faites dans nos provinces et à l'étranger. Le résultat le plus remarquable que nous ayons à signaler aujourd'hui est celui qu'a obtenu M. Laugier en reprenant les calculs de Pingré sur la comète chinoise de 1301. Cette révision a fait voir que Pingré, en négligeant les observations de Cambridge et en interprétant mal les textes chinois, avait assigné à la comète de 1301 des éléments très-différents de ceux qui résultent en effet des documents historiques. Il a donc fallu refaire ces calculs, et cette opération a donné des éléments qui ne coïncident plus du tout avec ceux de la comète de 1842. Ainsi il faut renoncer à voir, dans la comète de 1301, une apparition antérieure de la nouvelle comète; mais il a été en même temps reconnu par M. Laugier que les éléments rectifiés de la comète de 1301 coïncidaient d'une manière remarquable avec ceux de la comète de Halley.

— Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur les détails d'un empoisonnement fortuit, dont les cas pourraient se reproduire ailleurs d'une manière bien funeste, si les causes n'en étaient pas indiquées.

Tout le monde sait qu'on fait avec de la cire et de l'huile un cérat propre à guérir les gerçures et les plaies, et, dans quelques familles éloignées des pharmacies, on fait cet onguent à l'instant même du besoin, en y employant la première bougie qu'on fait fondre dans une carte avec de l'huile. C'est en employant un pareil remède, fait avec de la bougie de l'étoile, qu'un empoisonnement a eu lieu. En voici la raison : les bougies de l'étoile et autres ne se font plus avec de la cire, mais avec du suif, dont, à l'aide de la presse, on a retiré l'huile qui sert à graisser les laines; ce suif, pour produire la bougie, se combine avec une assez forte quantité d'arsenic. Dès lors, il n'est plus étonnant que l'arsenic, qui pénètre même par la friction, puisse produire l'empoisonnement, en l'appliquant sur les chairs vives.

(Mémoires des Pyrénées.)
— Il arrive quelquefois dans nos campagnes qu'on s'amuse à prendre des corbeaux en saupoudrant de noix vomique la viande cuite, et en l'exposant ainsi à la voracité de ces oiseaux, qui, après en avoir mangé, restent engourdis et ne peuvent plus voler; mais la chair du corbeau, ainsi empoisonnée, peut donner lieu à de graves accidents, et même causer la

mort : c'est ce qui est arrivé à Brehal (Manche). Deux villageois, ayant mangé des corbeaux pris à la noix vomique, le premier succomba à une attaque de tétanos, et le deuxième est tellement malade, qu'on désespère de ses jours.

(Observateur.)
— C'est le 17 du mois prochain, au Palais-de-Justice (audience des criées du tribunal civil du département de la Seine), que les héritiers de madame de Feuchères feront vendre la forêt de Montmorency, l'hôtel de la place Vendôme et le beau domaine de Morfontaine. La mise à prix de ces trois immeubles réunis est d'une importance de 3,946,000 fr., savoir :

Hôtel de la place Vendôme, sur la mise à prix de	500,000 fr.
Domaine de Morfontaine, idem	2,200,000
Forêt de Montmorency, idem	1,246,000

Ce dernier immeuble est divisé en sept lots. Les maires des communes environnantes ont, à cette occasion, adressé au roi une supplique, à laquelle il a été répondu, dans les termes suivants, au nom de S. M. :

Saint-Cloud, 20 novembre. — « Le roi a lu avec beaucoup de sollicitude la lettre que vous lui avez adressée. Les noms de vos communes sont aussi présents à la mémoire de Sa Majesté que ces lieux qu'elle a tant de fois visités dans les premières années de sa jeunesse, si heureusement écoulées, lorsqu'elle habitait vos cantons. Aussi le roi a déjà éprouvé un regret bien vif de n'avoir pu empêcher la destruction du château de Saint-Leu, où il avait été élevé, et où il se fût retrouvé avec tant de bonheur, entouré de ces témoignages d'affection et d'attachement que les bons habitants de vos belles contrées lui ont tant de fois renouvelés.

« Le roi voudrait qu'il fût en son pouvoir d'accéder au vœu que vous lui exprimez; il serait heureux, en faisant l'acquisition de la forêt de Montmorency, de la préserver des atteintes que vous redoutez pour elle; mais malheureusement, messieurs, les charges énormes qui pèsent sur le roi, et les dettes qu'elles l'ont forcé de contracter, rendent l'accomplissement de ce vœu absolument impossible. C'est ce dont S. M. m'a chargé de vous informer, en vous réitérant l'expression de ses regrets.

« Agréez, messieurs, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« Le secrétaire du cabinet, baron FAÏN. »

— Le premier vaisseau de ligne français que la France ait fait construire a été exécuté en 1651, à la Roche-Bernard, par un simple constructeur de navires. Sur la rive gauche de la Vilaine, au-dessous de la Roche-Bernard, on voit encore les vestiges où ce constructeur de Dieppe, nommé Morin, entreprit un travail si gigantesque. Il exécuta, à la satisfaction du roi, ce vaisseau de ligne, qui portait 76 canons et qui coûta 500,000 livres, moanaie du temps.

(Porte-voix de Redon.)

— Un épouvantable assassinat vient d'être commis à Orléans, avec des circonstances qui rappellent un des crimes les plus audacieux de Lacenaire.

Il y a quinze jours un homme d'origine italienne appelé Montelli, et domicilié à Saint-Germain, vint à Orléans souhaiter le bonjour à André Boisselier, concierge et garçon de caisse à la Banque. Montelli et Boisselier s'étaient connus en Afrique, tous deux avaient été camarades de lit. Ils avaient renouvelé connaissance à Orléans; Boisselier avait reçu chez lui Montelli à dîner, et quand celui-ci avait quitté la ville, il avait annoncé qu'il reviendrait prochainement. En effet, lundi dernier, Montelli était arrivé à Orléans, dans la matinée, et était descendu à l'hôtel de l'Europe, rue de la Hallebarde. Dès huit heures il fit savoir son arrivée, à Boisselier, et l'invita à venir déjeuner avec lui. Celui-ci accepta l'invitation; mais, avant de rejoindre Montelli, il se chargea de son portefeuille dans lequel il avait des effets à recevoir, au compte de la banque, pour la somme de huit mille francs. A huit heures et demie, Montelli et Boisselier étaient réunis et allaient boire ensemble dans divers cabarets. A neuf heures ils arrivaient à l'hôtel de l'Europe, et montaient dans la chambre de Montelli. Une demi-heure après, le malheureux Boisselier était assassiné.

Comment le crime a-t-il été commis? comment la lutte s'est-elle établie entre la victime et l'assassin? nous l'ignorons, et les faits n'ont pas encore été reconnus par l'instruction. Montelli, en arrivant à l'hôtel, avait demaqué un potage, et la femme de service voyant que cet homme ne descendait pas de sa cham-

bre pour manger sa soupe, s'était mise en devoir de la lui porter. Montelli entendit cette femme monter l'escalier et sortit aussitôt de sa chambre en disant : « Reportez ma soupe en bas, je vais aller la manger. » Effectivement, Montelli descendit, après avoir eu soin de fermer la porte et de mettre la clef dans sa poche. En bas il mangea sa soupe avec une parfaite tranquillité. Ce misérable venait d'accomplir son crime. Montelli sortit ; il avait alors la figure un peu égratignée et sa main portait une blessure. Il alla chez divers négociants toucher les effets de la Banque qu'il avait dérobés à sa victime, et recueillit ainsi une somme d'environ 3 000 francs en espèces. Montelli a fait ce recouvrement de dix heures à midi. A une heure, il rentre à l'hôtel et se fait servir à dîner, en affectant toujours le même calme et la même tranquillité. Son dîner fini, il monte de nouveau à sa chambre, s'enferme, et c'est alors qu'a dû se passer le second acte de ce drame horrible. Montelli, après avoir tué Boisselier, avait essayé de l'enfermer dans un placard ; mais le corps n'avait pas pu y tenir. Il fallait pourtant qu'il le cachât ou le fit disparaître. A cet effet il était allé acheter une malle et de la toile d'emballage. C'est dans cette malle qu'il renferme le cadavre de sa victime ; la toile lui sert à éponger le sang et à boucher les blessures. Pendant ces préparatifs, l'assassin, pour mieux donner le change aux voisins, chantait dans sa chambre. Enfin, chargé de cet horrible lincoln, il descend, sans se laisser voir des maîtres de l'hôtel ; puis, aidé d'un portefaix, il porte la malle aux messageries Lafitte, et la fait enregistrer sous le nom de Morel, à la destination de Toulouse ; enfin, nanti de son argent, il monte dans un cabriolet de place et se fait conduire, moyennant 10 fr., sur la route de Paris. Le soir, l'appétit lui était encore revenu et il se faisait servir à souper dans une auberge d'Artenay.

Cependant la disparition de Boisselier avait donné l'éveil à la banque. La police est avertie, on cherche Boisselier, mais toutes les investigations sont sans résultat. On apprend qu'un homme inconnu, blessé à la figure et à la main, s'est présenté chez divers négociants de la ville pour toucher des effets de la banque, et que ces effets étaient tachés de sang. Cette circonstance fait aussitôt concevoir le soupçon ou plutôt la certitude du crime. Mais qu'était devenu le cadavre de Boisselier ?

Mardi, dans la soirée, M. Bénard, propriétaire de l'hôtel de l'Europe, voyant qu'un de ses voyageurs n'était pas rentré et que la clef d'une chambre lui manquait, monte à cette chambre et croit reconnaître du sang sous la porte. Aussitôt ses soupçons s'éveillent, et rapprochant cette circonstance des bruits qui sont répandus dans la ville, il va avertir la police ; on enfonce la porte, et les traces de sang qui apparaissent sur le carreau, dans le placard, sous le lit où l'on trouve une casquette, une cravate et des linges ensanglantés, révèlent que c'est dans cette chambre qu'a eu lieu la perpétration du crime. De son côté, M. Clin, directeur des messageries, n'avait pas reçu sans méfiance cette malle qui pesait 90 kilos. De deux parts les indices se manifestaient.

Enfin tout se découvre. La police se rend au bureau des messageries, fait ouvrir la malle et reconnaît le cadavre de Boisselier. Les mutilations étaient horribles ; l'assassin, pour faire entrer le corps dans cette boîte, avait été obligé de replier les jambes, comme on le ferait d'une cuisse de poulet, et de tasser le cadavre sous ses genoux.

Déjà dans la matinée de mardi, M. Laine, commissaire de police, et un sergent de ville étaient partis en poste pour Paris, afin d'aider par leurs informations à l'arrestation de l'assassin. Les renseignements que la police possède aujourd'hui nous donnent l'assurance que cette arrestation s'effectuera et que ce crime odieux ne restera pas impuni. On sait que Montelli s'est dirigé sur Paris. A Thoury il avait pris un cabriolet de poste.

La police parisienne est avertie aujourd'hui, et peut-être qu'à l'heure où nous écrivons ces lignes, le coupable est entre les mains de la justice. On sait d'ailleurs sa profession et sa demeure ; il demeurait à Saint-Germain, et était agent d'assurance. On ajoute que sa place lui donnait une certaine aisance.

C'est l'effronterie et le calme imperturbable de ce misérable qui ont empêché que le crime ne fût plus tôt découvert. A l'hôtel, ses fréquents repas, l'affectation avec laquelle il chantait dans sa chambre, le calme de son attitude, éloignaient de sa per-

sonne toute méfiance et tout soupçon. Comment pouvait-on concevoir d'ailleurs qu'à neuf heures, dans une des rues les plus fréquentées de la ville, dans un hôtel habité par plusieurs voyageurs, un homme aurait l'audace de commettre un assassinat ? Il faut d'ailleurs que la victime ait été frappée d'un seul coup et par surprise, car, dans l'hôtel et chez les voisins, on n'a pas entendu un seul cri.

Boisselier laisse une toute jeune femme et un enfant en bas âge. On dit que ce malheureux avait l'habitude de l'ivrognerie.

« Quant à l'assassin, nous espérons qu'il n'échappera pas aux recherches de la police, et que justice sera faite de cet abominable attentat accompli avec un si odieux sang-froid et une si exécrable sauvagerie. »

— La tête de la Cité ressemble présentement à un immense chantier de travaux publics. La démolition des maisons de la cour de la Sainte-Chapelle pour agrandir le Palais, la restauration de l'hôtel de la Cour des comptes, dont le préfet de police va bientôt prendre possession ; les embellissements artistiques de la Sainte-Chapelle, les travaux qu'on exécute à Notre-Dame, la fontaine qu'on construit place de l'Archevêché, la démolition des vastes écuries des anciens prélats ; enfin, la reconstruction du pont Rouge, tout cela occupe un très-grand nombre de travailleurs ; ajoutons que bientôt les travaux pour le percement de la rue de Constantine vont être repris. Le pont suspendu qu'on termine en tête de l'île pour établir une communication directe avec l'île Saint-Louis, est d'une hardiesse et d'une élégance remarquables. Il est d'une seule travée et sans aucuns supports en maçonnerie ; ses deux suspensoirs sont en fils de fer reliés en faisceaux ; ils vont s'agraffer aux attaches des culées, en passant au sommet de quatre colonnes avec boutants en fonte. On est en train de poser le tablier ; avant quinze jours ce pont sera livré au public.

— M. Onslow a été nommé, à un second tour de scrutin, membre de l'Académie des Beaux-Arts en remplacement de Cherubini. Il a obtenu 19 voix, et M. Adolphe Adam 17.

— Il y a quelques jours, est mort à Paris John Odean Mahamud, prince de Mysore, qui avait eu l'honneur, à son arrivée, d'être reçu par S. M. Louis-Philippe. Il était le second des fils du brave et malheureux Tippto-Saeb, sultan de Mysore, qui, après avoir longtemps résisté à la puissance anglaise dans l'Inde, est mort en héros sous les murs de sa capitale, Seringapatam, prise d'assaut en 1799 par le duc de Wellington. Depuis ce temps, Mahamud vivait dans l'exil, pensionné par la compagnie des Indes. Ce prince a été inhumé le 17 de ce mois, en présence de quelques Anglais de distinction, qui, en assistant aux funérailles du fils, ont voulu rendre hommage au courage malheureux du père. Un prêtre musulman a récité sur sa tombe les prières consacrées par la religion de Mahomet.

— On écrit de la Savoie qu'une partie assez considérable de la ville d'Aoste est devenue la proie des flammes. Dix maisons, situées près des portes Prétoriennes, ont été consumées.

— Le capital de la régie des tabacs, y compris les bâtiments, qui n'était en 1830

que de 52,683,000 fr.

était, à la fin de 1841, de 64,850,000 fr.

Les approvisionnements qui ne s'élevaient qu'à 32,177,900 k.

étaient, en 1841, de 44,026,000 k.

Les produits bruts, qui ne montaient qu'à 67,290,695 fr.

étaient, en 1841, de 97,948,984 fr.

Le produit net, qui n'était que de 46,782,408 fr.

était, à la fin de 1841, de 72,000,000 fr.

— Le Progrès de Rennes raconte le fait qu'on va lire :

« La capricieuse fortune vient souvent combler de ses faveurs ceux qui s'y attendent le moins. Deux pauvres paysans de Saint-Théio, près Loudéac, viennent d'hériter de 500,000 fr. L'origine de cette fortune mérite d'être racontée ; nous en tenons le récit de bonne source. François Rault, de Saint-Théio, fut pris par la conscription et fit avec l'armée française la malheureuse campagne de Russie. Enlevé par des cosaques au passage de la Bérésina, il fut traîné en Sibérie, où les autorités russes, non contentes de le soumettre aux

plus rudes travaux, l'accablèrent de mauvais traitements. Rault écrivit une lettre à sa famille, en obtenant quelques secours. Cette lettre fut interceptée et mise sous les yeux du czar, qui fit à l'instant le malheureux soldat. Celui-ci se croit à son heure dernière, lorsque l'empereur le fixe à Saint-Petersbourg. Rault accepta ; il livra activement au commerce des vins, et, après avoir fait une brillante fortune, il vint de ses jours à Paris. A sa mort, qui a eu lieu dernièrement, il a laissé plus de 800,000 fr. à diverses personnes. Ses frères ont eu, comme nous le dirons plus haut, à peu près 500,000 fr., qu'ils ont convertis en rentes 5 p. 070. »

— Dans un procès récent, une spéculation nouvelle a été ainsi révélée par un plaignant :

« N.... avait conçu le projet de rassembler des débris et la poussière de semoule, de la mélanger avec de l'essence, et la mêler au café ; mais, après avoir été reconnu que ce produit n'avait pas un goût assez lourd, et on y renonça. On pensa alors à rassembler tous les marcs de café provenant des cafés et estaminets de Paris, à les faire sécher, et les mêler ensuite, soit au café en poudre, soit à la chicorée. Il m'a fallu me mettre en rapport avec tous les garçons limonadiers ; j'ai employé un homme de peine qui, pendant plus de deux mois, a voituré, à l'aide d'une charrette louée à cet effet, tous les marcs de café que j'ai pu ramasser. J'ai loué une chambre rue Charretière, où on trouvera encore une grande quantité. » Le plaignant a déclaré qu'il y avait compte à faire entre la chicorée et le marc de café. De tels faits ne seraient-ils pas être l'objet d'une enquête ?

— Dans une des dernières séances du conseil communal de Marseille, un membre a soulevé une question importante relativement aux subventions accordées par les villes à leurs théâtres. Voici comment la Gazette du Midi rend compte de l'incident :

« M. Paraque appelle l'attention du conseil sur le chiffre toujours ascensionnel des subventions communales en faveur des théâtres de Marseille. Depuis quelques années, ces subventions au lieu d'améliorer l'entreprise théâtrale n'ont fait que précéder la ruine. Plus les communes donnent plus les artistes augmentent leurs prétentions ; les directeurs de spectacles ne peuvent plus supporter le poids des dépenses, et les communes font des sacrifices trop onéreux. Le moyen de mettre fin à ce fâcheux état de choses, serait l'adoption des principales villes de France pour diminuer le chiffre de leurs subventions. Mais cet accord paraît-il avoir lieu ? Le ministre de l'intérieur n'est-il pas le seul moyen d'arriver au but en refusant de donner son approbation que lorsqu'elles ont été réduites. On pourrait prier le ministre d'exercer de son droit dans cette occasion, et M. Paraque demande que l'on renvoie à l'examen d'une commission une question qui intéresse tout à la fois les finances communales et l'existence des théâtres de province. »

« L'affaire est renvoyée à une commission des sciences et des arts. »

Nous espérons que nos *Souscripteurs* voudront bien, pour cette fois, nous excuser si la musique doit se trouver dans le numéro du 25 de chaque mois n'accompagne pas notre numéro de ce jour.

Les difficultés inséparables de l'organisation de la mise en train d'une entreprise que le *Magasin Parisien*, ne nous permettent de nous excuser à cet égard ; mais notre numéro du 10 décembre, qui, aux termes de nos engagements sera comme celui d'aujourd'hui, fort de vingt pages, formant soixante-douze colonnes, contiendra un quadrille nouveau par Mme Bricc, en même temps que la gravure de modes, que nous avons annoncé devoir être jointe au numéro du 10 de ce mois.

N. B. Nous prévenons MM. les *Souscripteurs* que nous ne recevons que des *Lettres affranchies*.